



Nous remercions les Maires des villes de
La Seyne-sur-Mer,
Six-Fours-les-Plages
et Saint-Mandrier
pour leur aide et leur soutien,
les intervenants pour leur disponibilité,
les membres de l'association et les amis
qui ont participé à l'élaboration du colloque
annuel et de la revue.

Photo de couverture : Archives de Lorient - 385446

Sommaire

- **Thérèse Lépine** **p. 5**
Les victimes seynoises de la Grande Guerre
- **Jacqueline Viollet-Repetto** **p. 11**
Le destin tragique du chasseur six-four nais
Auguste Odde
- **Dina Marcellesi** **p. 18**
Soigner les blessés, les malades : l'implication des
Seynois, l'hôpital russe de La Seyne
- **Claude Majastre** **p. 25**
Les monuments commémoratifs au lendemain de la
Grande Guerre : Six-Fours, Saint-Mandrier, La Seyne
- **Céline Regnard** **p. 30**
Les travailleurs chinois de la Grande Guerre :
l'exemple de La Seyne-sur-Mer
- **Jacqueline Viollet-Repetto** **p. 34**
Le front d'Orient, du désastre des Dardanelles
à la victoire finale
- **Thérèse Lépine** **p. 43**
Seynois, Six-Fournais et Mandréens,
victimes de la guerre navale
- **Françoise Manaranche** **p. 50**
Tombés en Turquie, Grèce et Serbie
dans les combats terrestres
- **Dominique Marcellesi** **p. 57**
Les évacuations sanitaires
- **Dominique Marcellesi** **p. 57**
L'hôpital maritime de Saint-Mandrier et le cimetière
militaire national de Saint-Mandrier
- **Françoise Manaranche** **p. 70**
Eugène Fresia : soldat décoré, mais soldat en colère
- **Marie-Paule Silvy** **p. 72**
Eugène Fresia, mon grand-père
- **ANNEXES** **p. 73**
*Extraits des expositions tenues
à La Seyne et à Six-Fours en 2014*
**Portraits de combattants seynois, six-four nais
et mandréens**
**Une mémoire oubliée, celle des réfugiés du Nord
accueillis à Six-Fours**
Conférence :
- **Yolande Le Gallo** **p. 98**
Louis Baudouin, un Seynois en Orient

1914-2014

2014, l'année du centenaire a été commémorée de multiples façons. *Histoire et Patrimoine Seynois* a voulu s'associer à ce moment de souvenirs, en retrouvant, sur notre territoire, quelles pouvaient être les traces laissées par 4 ans de guerre, 5 ans si l'on se rappelle que certains ne sont rentrés qu'en 1919, et même après, du front d'Orient.

Si notre territoire n'a pas été touché par les obus ni creusé par les tranchées, il a comme toutes les régions de France, offert ses jeunes hommes et de par sa position géographique, il a été amené à jouer un rôle particulier dans le ravitaillement du front en munitions, et dans les soins aux blessés ou malades.

Deux colloques se sont attachés à retracer les effets de cette guerre : le fil conducteur en fut **les listes de soldats morts pour la France** (MPLF) gravées sur les monuments aux morts de La Seyne, Six-Fours et Saint-Mandrier. Certains de ces hommes étaient tombés en Grèce, en Serbie ou en Turquie. Nous avons donc consacré le colloque du 11 avril 2015, à Saint-Mandrier, à l'histoire du front d'Orient.

À partir des 460 noms de Seynois, **Thérèse Lépine** entreprit un relevé précis de leur affectation, de leur grade, de leur âge, de leur métier avant-guerre, de leur condition sociale, des causes de leur mort. 460 seynois sont ainsi replacés sur l'échiquier terrible pour une comparaison avec les statistiques nationales et si le seynois est plus souvent ouvrier qu'agriculteur, il offre ensuite le même profil pour les mêmes résultats.

Thérèse Lépine consacre un deuxième article à la **guerre navale** en Méditerranée, théâtre de combats entre les belligérants des deux camps. Mines dérivantes, posées par les Turcs pour interdire le passage dans le détroit des Dardanelles, torpilles des sous-marins allemands pour empêcher le ravitaillement de l'armée d'Orient en matériel et en hommes, firent de nombreuses victimes. Parmi eux 34 marins seynois, dont 9 qui résidaient ou étaient nés à Saint-Mandrier, ont perdu la vie.

À Six-Fours ils sont 66 dont les noms sont gravés sur le monument aux morts. L'un d'eux, **Auguste Odde**, faillit n'y pas figurer : appartenant au XV^e corps, il est l'un des tout premiers fusillés pour l'exemple, mais fusillé à tort, il sera réha-

bilité en 1918, avant la fin de la guerre. Raconter **Auguste Odde**, permet à **Jacqueline Viollet-Repetto** de revenir sur "l'affaire du XV^e corps".

Céline Regnard travaille depuis plusieurs années sur une particularité du remplacement, à leur poste de travail, des hommes appelés à combattre. Les femmes ne suffirent pas et l'empire colonial dut fournir, en plus des soldats, de la main d'œuvre pour les activités économiques. Le recrutement de travailleurs chinois est moins connu, pourtant ils furent 37 000 en France et 355 furent employés aux Forges et Chantiers de La Seyne.

L'un des rôles essentiels de notre territoire fut la **prise en charge des blessés, des malades** et des convalescents dans les hôpitaux existants ou dans des bâtiments spécialement affectés : écoles, établissements de bains etc. La Seyne, positionnée sur une ligne de chemin de fer, sera très vite sollicitée et **Dina Marcellesi** décrit l'organisation nécessaire pour accueillir 900 blessés. La liste des bâtiments réquisitionnés et aménagés comprend l'institution Sainte-Marie qui devint aussi un centre de soins pour les blessés russes, ce qui ne se fit pas sans difficultés !

En ce qui concerne le front d'Orient où l'on mourut presque autant de maladie (paludisme, dysenterie, dengue) que de blessures au combat, **Dominique Marcellesi** rappelle le **rôle essentiel des navires hôpitaux** pour rapatrier de Turquie ou de Grèce, malades et blessés, au cours de traversées menacées par les sous-marins allemands. Leur mission était de conduire les blessés vers les hôpitaux de France. **L'hôpital maritime de Saint-Mandrier** reçut tous les contagieux ou malades présentant des troubles intestinaux suspects. 63 000 hommes y furent soignés en 5 années de conflit. 2 000 environ furent inhumés dans le **cimetière de l'hôpital**, créé en 1922, pour donner une sépulture éternelle et individuelle aux Morts pour la France.

Après la guerre, toutes les communes de France voulurent rendre hommage aux disparus par l'érection d'un monument sur lequel serait gravé le nom des soldats de la commune. 36 000 monuments furent construits dont ceux de La Seyne, de Six-Fours et de Saint-Mandrier. **Claude Majastre** a retrouvé, dans les Archives municipales, le dossier de construction du **monument aux morts** de Six-Fours et nous fait partici-

per aux conditions de la réalisation de ce monument commémoratif : financement, choix du type de monument, du maître d'œuvre, de l'emplacement.

L'ouverture d'un **front en "Orient"** fut décidée au départ comme une opération de diversion. **Jacqueline Viollet-Repetto** a replacé, à l'ouverture du colloque d'avril 2015, le front d'Orient dans son contexte et dans son rôle. La victoire, qui semblait devoir être acquise rapidement, devait encourager la Grèce, la Bulgarie et la Roumanie à entrer en guerre aux côtés des Alliés (Français, Britanniques et Russes). Mais tout ne se passa pas aussi simplement et aussi rapidement que prévu...

Et dans les **combats** qui eurent lieu sur des terrains arides et montagneux, dans des conditions épouvantables, moururent et disparurent de nombreux jeunes seynois dont **Françoise Manaranche** a retracé le parcours dans la vie et dans la guerre. **Eugène Fresia**, lui, est revenu. Sa petite fille, **Marie-Paule Silvy**, témoigne de la manière dont il faisait, lui, le récit de "sa" guerre.

Pourtant, les Armées Alliées d'Orient ont largement contribué à l'effondrement du front de l'Ouest et à la victoire finale. Et pour ces soldats, la guerre ne prit pas fin le 11 novembre 1918 puisqu'ils poursuivirent la guerre encore cinq mois, devant tenir le front sud de la Russie contre les bolcheviques et occuper la Bulgarie (voir l'article sur **Louis Baudouin de Yolande Le Gallo**).

Nous avons repris, en annexes, deux moments des expositions qui ont eu lieu au cours du dernier trimestre 2014 à La Seyne et à Six-Fours.

La galerie de portraits : à la Maison du Patrimoine à La Seyne, *Histoire et Patrimoine Seynois* présentait 17 portraits de soldats, reconstitués grâce aux archives personnelles de familles seynoises, mandréennes ou six-four-naises. Correspondances, photos, objets et mémoires de familles illustraient le destin de ces hommes, devenus soldats, morts ou revenus, indemnes ou blessés. À Six-Fours, dans l'exposition "Traces et mémoire de la Grande Guerre" tenue en novembre à la batterie du Cap Nègre, l'un des panneaux, écrit par **Jacqueline Viollet-Repetto**, rappelait **l'accueil fait aux réfugiés du nord**. Nous avons choisi de publier ce panneau afin de compléter notre travail.

Françoise Manaranche

Les victimes seynoises de la Grande Guerre

La ville de La Seyne-sur-Mer, bien que loin des fronts, n'a pas été épargnée par la tragédie de la Grande Guerre : les 455 victimes reconnues *Morts Pour La France (MPLF)*, conformément à la loi du 2 juillet 1915, en témoignent. Tous les noms cités dans cet article s'appuient sur les noms inscrits sur les différents lieux de mémoire, repris dans divers travaux déjà réalisés mais tous confrontés aux différentes sources majeures connues.

Pour figurer sur cette liste, deux conditions devaient être réunies :

- être Seynois, c'est à dire être né à La Seyne ou y résider au moment du conflit ;
- être mort sur le front ou des suites de la guerre, d'où le dépassement des limites chronologiques de la Grande Guerre, le dernier MPLF retenu étant mort en 1960.

Il est probable que cette liste est appelée à évoluer, le lien avec la ville n'ayant pas encore été vraiment établi pour certains noms. Si on rapporte le nombre de 455 victimes seynoises à la population totale, on note que cela représente 2,27 % de la population soit un pourcentage inférieur à la moyenne nationale (3,34 %). Deux éléments l'expliquent :

- d'abord la spécificité économique de notre région avec la présence des chantiers navals (4 000 à 5 000 emplois à l'époque) et de l'arsenal : notre ville a participé différemment à l'effort de guerre, certains cadres et ouvriers ayant été rappelés du front pour poursuivre la production industrielle ;
- ensuite l'importance de la Marine Nationale qui a mobilisé de nombreux Seynois, cette arme ayant été moins touchée que l'infanterie.

Aller à la rencontre de ces victimes seynoises pouvant nous conduire vers des pistes multiples, nous limiterons notre étude à 3 points : d'abord nous essayerons de dresser le portrait de ces victimes, puis de cerner leur situation militaire en comparaison avec l'histoire nationale, et enfin nous tenterons une approche plus sociétale avec la douloureuse gestion de la mort par les familles.

Qui sont ces victimes ?

Des hommes de 18 à 51 ans, mais surtout des jeunes.

L'examen des matricules nous permet de souligner l'éventail des âges de ces victimes : 3 ont 18 ans, 7 ont 19 ans, et à l'opposé, 3 ont 50 ou 51 ans. La présence de ces extrêmes nous interpelle dans la mesure où, conformément à la loi Barthou, votée le 7 août 1913, théoriquement les recrues doivent avoir 20 ans au moment de leur incorporation et les plus âgés ne pouvant pas, avec les 28 années d'obligation militaire, dépasser l'âge de 48 ans.

Si dans les deux types de situation intervient, en cas de guerre, la possibilité de s'engager quel que soit l'âge, il faut aussi prendre en compte, pour les plus jeunes, le recours à des appels sous les drapeaux anticipés après l'échec de la guerre de mouvement : 11 mois d'avance pour la classe 1915, plus d'un an et demi pour les classes 1916 à 1919. Ainsi, au lieu d'avoir 20 ans

au moment de leur incorporation, les nouvelles recrues n'en avaient que 18 ou 19 : c'est le cas, par exemple, d'Alessandrini J.-B. 18 ans, de Bonnifay Charles 18 ans ou encore de Bardou Antoine.

Par ailleurs, si on examine l'ensemble des 455 victimes, les plus jeunes sont incontestablement les plus touchées : 11 soldats ou marins n'ont pas dépassé l'âge de 22 ans (25 %) soit près de 1 sur 4 ; 178 Seynois avaient 25 ans ou moins (presque 40%) ; 298 victimes au total avaient moins de 30 ans (soit presque les 2/3) avec un âge plus atteint par la mort que d'autres, celui de 21 ans puisqu'il concerne 41 Seynois ; un peu plus d'un tiers au-delà de 30 ans, ce qui est conforme à la moyenne nationale (mobilisation moindre des réformés rappelés mais souvent placés à l'arrière).

Deux raisons essentielles expliquent cette hécatombe de jeunes :

- ce sont ceux des classes de l'armée active, c'est à dire les classes 11, 12,

13, âgés de 21 à 23 ans, déjà sous les drapeaux avec la loi des 3 ans, qui seront envoyés les premiers sur les fronts ;

- à ces hommes qui faisaient leur service militaire, s'ajoutent les plus jeunes des réservistes, c'est à dire les classes 1910, 1909, 1908, et ce, dès les 2^e et 3^e jours de la mobilisation soit les 3 et 4 août ; les classes 1908 et 1910, étant les plus touchées. 32 morts pour l'une, 29 morts pour l'autre.

Ainsi, à La Seyne comme ailleurs, la guerre a massacré en priorité les hommes jeunes, inversant la hiérarchie des taux de survie par génération. L'explication majeure, pour les Seynois comme pour les autres étant la durée d'exposition sur le front. Un bel exemple étant "ceux de 14" selon la formule de Maurice Genevoix... moins expérimentés que les classes 1911, 1912, 1913, puisqu'ils n'ont pas fait leur service militaire et qu'ils seront mobilisés toute la guerre. Sur

le plan national, à l'issue du conflit, la classe 14 alors âgée de 25 ans avait perdu la moitié de ses effectifs ; à La Seyne, même si la classe 14 est "*bien placée dans le palmarès des morts*" (4^e position avec 25 décès) le pourcentage est moindre (19,8 % au lieu de 29,2 %). En revanche, la classe 1917, qui n'a été mobilisée qu'à partir de janvier 1916, donc moins longtemps sur le front, a eu 2 fois moins de pertes ; 9,72 % pour La Seyne, et 13 % pour la France.

Des hommes célibataires et, pour la plupart, ouvriers

Même si pour 25 victimes, leur situation

Des "réformés" ou "exemptés"... mobilisés dès 1914

- **Augias Louis** (1891) réformé n° 2 pour endocardite puis déclaré bon pour service par le conseil de guerre les 15 et 16 déc. 1914 ;
- **Panza Jacques** (1910), réformé n° 2, perte de vision de l'œil droit puis déclaré bon pour service auxiliaire ;
- **Maurion Ferdinand** (1912), ajourné à 1 an en 1913 puis exempté pour bronchite chronique en 1914 puis déclaré B.P.L.S. par le conseil de révision le 5 oct. 1914 ;
- **Giraud Paul** (1901) exempté puis service auxiliaire (extension permanente de l'index de la main droite) ;
- **Giriou Pascal** (1904) classé dans la non affectation comme employé du port de Toulon le 2 mai 1913 puis, avec mobilisation, incorporé au 112^e R.I.

n'est pas connue, compte tenu de leur âge, les victimes seynois sont avant tout des célibataires : on en dénombre 279 sur 455, soit 61,3 %. Ces chiffres semblent assez proches de la moyenne nationale.

En matière professionnelle, on note que les métiers exercés sont surtout liés à l'industrie contrairement à la situation nationale où le secteur primaire domine avec près de 40 % des actifs (4,39% seulement à La Seyne). Cette situation témoigne de la prédominance de la construction navale et de la place occupée par l'industrie du bâtiment. Si les Seynois sont nombreux à travail-

ler dans les Forges et Chantiers de la Méditerranée, les métiers occupés sont très divers et traduisent les différentes étapes de la construction d'un bateau. On y trouve des dessinateurs, des chaudronniers, des charpentiers, des riveurs... mais aussi des manœuvres.

Une majorité de Seynois d'origine

Les fiches matricules nous renseignent en général parfaitement sur le lieu de naissance ; il n'en est pas de même pour l'adresse du dernier domicile. Néanmoins, on peut affirmer que si 226 victimes sont nées dans le Var, 216 sont nées à La Seyne. Parmi ces victimes seynois, il nous faut souligner l'existence d'une catégorie singulière, celle des Seynois portant la mention "*fil d'étranger*" ou "*naturalisé par décret*" avec, pour la quasi totalité, l'annotation suivante : "*a fait la déclaration prescrite, conformément à l'article 8 et 9 du code civil*". Deux exemples peuvent être cités :

- Boéri Charles, fils d'étrangers, mais né à La Seyne, qui a souscrit la "*déclaration*", mort le 19/09/1916 ;
- Tomati Jacques, né en Italie, naturalisé français par décret du 26/01/1914. Blessé dans la Meuse, il meurt à l'hôpital de Bourges le 6/04...

Au total, sur 345 fiches consultées, 35 fils d'étrangers, la moitié née en Italie, engagés pour beaucoup dans la légion, la Marine ou l'infanterie coloniale, y perdront la vie (soit 10,14 %). Tous ces noms de victimes d'origine italienne comme par exemple, Guidi A., Cucchian P., Degrégorio A., Marchisio

B., Murazzano A,... témoignent du sacrifice consenti à la défense de la Patrie et du processus d'intégration déjà bien entamé.

Pour comprendre cette situation, il nous faut rappeler la composition particulière de la population seynoise. Sur les 20 011 habitants de la commune en 1911, La Seyne compte 4 429 étrangers, dont 4 330 Italiens (soit 21,6 %). Le poids des Italiens est donc particulièrement important. Beaucoup étaient employés aux F.C.M., même si les décrets Millerand de 1899 imposaient aux industriels de ne pas dépasser la proportion de 30 % pour le recrutement de la main d'œuvre.

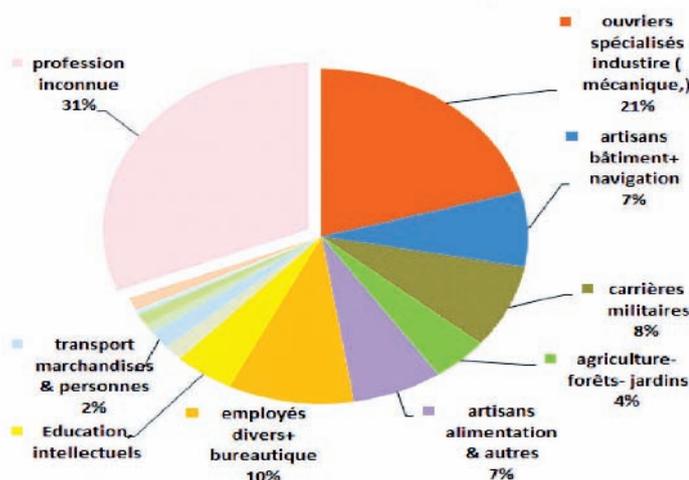
Des victimes seynois qui retracent "l'histoire de la guerre"

Quand on envisage le "portrait militaire" des victimes seynois, on peut noter des caractéristiques souvent comparables à la situation nationale avec :

■ Un engagement majeur dans l'infanterie

354 fantassins seynois ont trouvé la mort pendant la Grande Guerre, soit 77,8 % du nombre total de victimes. En 1914, l'armée étant entièrement organisée autour de son infanterie, les autres armes qui lui sont adjointes ne sont là que pour la servir. Les pourcentages respectifs des victimes y sont donc faibles. Une exception toutefois avec la Marine où nous enregistrons 34 victimes (soit 7,4 % contre 0,7 % pour le national).

Professions des victimes seynois



■ Des années et des épisodes plus ou moins meurtriers.

Nous savons que c'est en Europe que les combats ont été les plus acharnés et les pertes humaines les plus lourdes. Pour autant, on ne doit pas oublier que d'autres pays ou continents ont été le théâtre de plusieurs batailles. Notre étude sur La Seyne confirme la prédominance des fronts occidentaux en matière de victimes puisque nous y enregistrons près de 420 victimes. Nous nous intéresserons essentiellement à ces derniers, dans cet article.

Quand on considère les pertes par année, ce qui ressort pour les Seynois, c'est l'ampleur du nombre des victimes en 1914 et plus particulièrement en août (27 morts) et septembre (35 morts), même si, en nombre absolu, l'année 1915 domine. En effet 1915 arrive en 1^{ère} position avec 121 morts, soit environ 10 par mois, l'année 1914 en seconde avec 104 morts mais seulement sur 5 mois. Soit un peu plus de 20 par mois en moyenne !

Une comparaison avec le national fait émerger des constantes :

- les 2 années les plus meurtrières sont les années 1914 avec l'échec de la guerre de mouvement, et 1915 avec les tranchées et de nouvelles pratiques de guerre ; ces 2 années comptabilisant la moitié des morts de toute la guerre ;
- peu de morts des suites du conflit.

Une petite différence toutefois concerne l'année 1915 où nous avons pour La Seyne, un pourcentage de pertes supérieur. Cela correspond probablement à l'ouverture du front d'Orient où seront impliqués des marins seynois.

Si nous affinons notre étude, la superposition des courbes concernant les épisodes de la Grande Guerre nous permet de constater les mêmes pics et les mêmes fléchissements, preuve que les Seynois ont largement participé à cette boucherie qu'a été La Grande Guerre. Toutefois, sans reprendre l'histoire de la guerre dans le détail, nous évoquerons année par année les épisodes les plus meurtriers et la part prise par La Seyne dans cette hécatombe.

- **En 1914** : le 1^{er} pic traduit les premiers combats connus sous le nom de *batailles des frontières* et de 1^{ère}

Choix des Armes	
Infanterie	354
Artillerie	31
Génie	20
Cavalerie / A.B.C.	3
Légion Étrangère	6
Armée de l'Air	34
Marine	1
Service de Santé	3
Total	455

bataille de La Marne avec du 14 au 25 août : 27 morts seynois dont 18 le 20 août, 11 à Dieuze, 7 à Biderstoffs, des lieux tristement célèbres et 15 victimes seynoises le 22 août (27 000 morts sur le plan national !); pour l'année, 62 victimes seynoises, soit 13,6 % du nombre total (17,8 % sur le plan national).

- **En 1915**, 2 pics : celui correspondant à l'offensive lancée en Artois, l'autre à celle lancée en Champagne. Alors que ces tentatives de percée ont provoqué des pertes importantes en hommes sur le plan national, les Seynois semblent avoir été moins touchés, 23 morts en tout. Cela s'explique notamment par leur plus grande participation dans le débarquement des Dardanelles et l'ouverture du front d'Orient.

- **En 1916**, on compte 80 Seynois M.P.L.F. en tout. Les deux pics identifiés sur les deux courbes correspondent aux deux des plus importantes batailles jamais menées : celle de Verdun qui débute le 21 février et qui se poursuit jusqu'en décembre, celle de la Somme qui dure du 1^{er} juillet au 18 novembre. Là encore on note que La Seyne a été moins touchée que la moyenne nationale : peu de Seynois participaient aux régiments engagés dans ces zones de guerre. Toutefois pour la bataille de la Somme, il nous faut souligner la présence de la 34^e division d'infanterie coloniale avec deux Seynois qui seront cités pour leur bravoure. Il s'agit de : Doumeng Théophile, 33 ans, qui avant l'Allemagne a participé à différentes campagnes en Cochinchine, Afrique de l'Ouest, Maroc, blessé à plusieurs reprises et cité plusieurs fois ; Flandin Victor, âgé de 33 ans, lui aussi cité plusieurs fois et tué près du bois de Mérencourt.

- **En 1917**, après un infléchissement toujours dû à l'hiver, on observe une remontée du nombre de morts, remontée qui correspond à l'opération Nivelle lancée en avril sur le Chemin des Dames. On ignore si des Seynois ont été concernés par la rébellion, on note toutefois 12 morts dans l'Aisne dont 2 tués à l'ennemi dans un lieu tristement célèbre, celui de Craonne : Dulas Lucien dont la mort est enregistrée le 5/06/1917 et Thouvenin Lucien pour lequel nous disposons de quelques éléments supplémentaires. Il est mort le 10 mai 1917, et après avoir été décoré en juin, il a obtenu la Croix de guerre avec étoile d'argent et l'inscription suivante : "Chasseur discipliné, consciencieux et brave, a toujours fait preuve d'un sentiment du devoir très élevé".

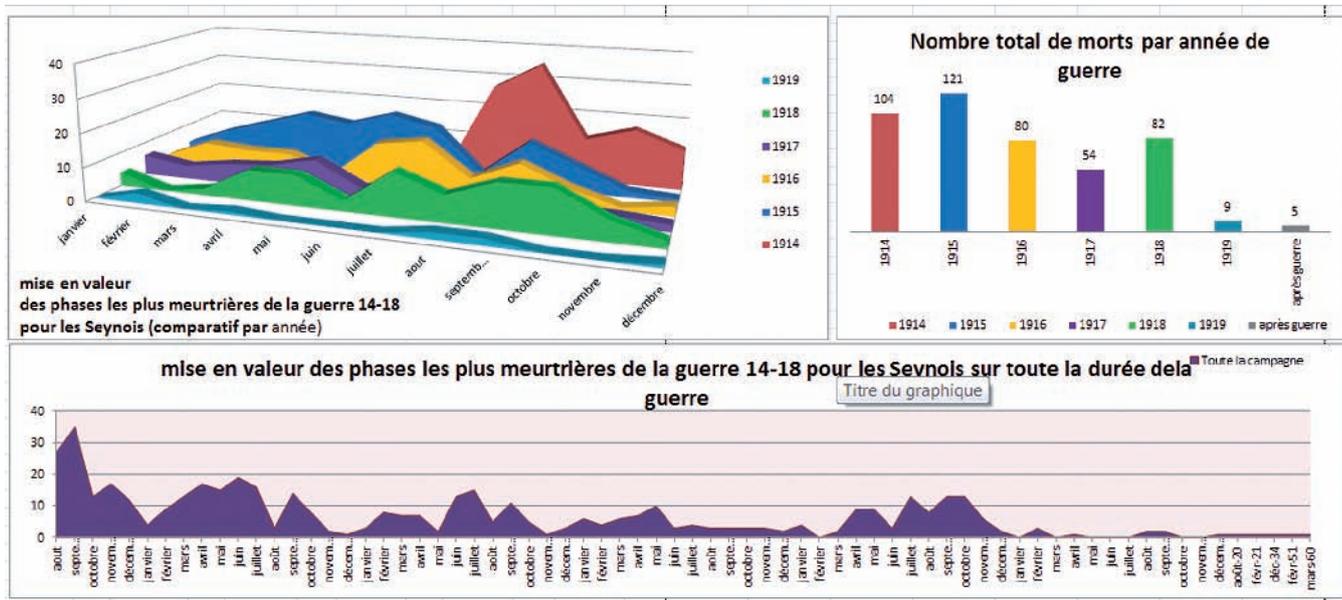
- Enfin pour **1918**, après "le creux de l'hiver", on observe, sur les deux courbes, une reprise des morts due aux 5 offensives lancées par les Allemands, mais surtout due à la grande offensive générale des Alliés. Durant cette période et jusqu'en octobre, La Seyne comptera 78 morts, soit 18,70 % du total des victimes, avec une apogée en juillet avec 13 morts.

Au total, à travers ses pertes, La Seyne-sur-Mer est bien dans l'histoire générale de cette Grande Guerre, devenue pour tous "la guerre des tranchées", même si l'on sait que la guerre des tranchées n'est qu'une facette de ce conflit beaucoup plus complexe.

Des régiments plus touchés que d'autres

Quand on examine l'affectation des victimes seynoises, on note que certains régiments concentrent plus de pertes. Arrive en tête le 112^e R.I. avec 53 morts seynois, suivi du 312^e R.I. et du 163^e R.I. qui comptabilisent respectivement 18 morts et 15 morts. Deux éléments expliquent la "prédominance" du 112^e en matière de victimes seynoises.

Cette unité est basée depuis 1908 à la caserne Grignan à Toulon ; y sont logés des jeunes hommes qui effectuent leur service militaire ; Toulon étant devenue dès la mobilisation "la plaque tournante", ces jeunes gens sont



Années et épisodes les plus meurtriers

envoyés très tôt sur le front puisqu'ils font partie des régiments d'active ; Ce régiment, comme nous l'indique le journal de marche, a été très impliqué dans des batailles essentielles de la guerre. D'ailleurs à l'issue du conflit, il sera quasiment décimé.

Notons également que des victimes seynoises se retrouvent dans d'autres unités comme le 4^e R.I.C. (10 morts), basé dans la caserne d'infanterie coloniale au Mourillon, le 8^e R.I.C. (4 morts) basé à la caserne Missiessy, ou encore le 113^e R.I. situé à Hyères... toutes ces unités de proximité concentrant de nombreux Seynois.

Les causes des décès pour les Seynois

Durant le 1^{er} conflit, contrairement aux guerres précédentes, on ne meurt plus qu'exceptionnellement de maladie, la mort au combat triomphe.

Qu'on en juge :

- 231 seynoises sont morts au combat (50,76 %) ;
- 81 sont morts de blessures de guerre (17,8 %) ;
- 37 sont disparus sur terre (8,13 %) et 18 sur mer (3,95 %).

À cela s'ajoutent les morts de maladie à l'hôpital, en ambulance ou chez eux. Souvent on meurt de maladies respiratoires, de pneumonies, de broncho-pneumonies, de "maladies contractées au service" ou de la grippe au cours de l'année 1918. Quelques cas de fièvres typhoïdes sont également enregistrés

pour des marins, à l'hôpital de Saint-Mandrier, de Sainte-Anne ou des fantassins en Afrique Dakar comme par exemple Gibert mort à Dakar.

Il nous faut souligner qu'avec le perfectionnement des armes et le changement dans les stratégies, les morts directs sur le front diminuent au profit des morts "suite de guerre" comme l'atteste le diagramme. Au début de la guerre, on meurt par balle et la balle moderne inflige des blessures d'une gravité sans précédent en raison de la pénétration, mais aussi en raison de l'effet de souffle qui accompagne la pénétration. Les orages d'acier occasionnent 75 % des pertes directes, les exemples de Seynois morts avec des plaies au ventre ou au thorax sont pléthoriques. Face à ces effets dévastateurs, la parade sera trouvée par les soldats : s'enterrer.

Au début, on amputa beaucoup les membres touchés pour éviter la gangrène, puis, avec l'amélioration de la prise en charge des blessés avec le développement des hôpitaux de proximité, on réduisit les mutilations. Un exemple mérite d'être cité, celui de Beaussier Charles, amputé d'un bras et d'une jambe, ayant perdu un œil, mort le 10 juillet 1916, cité à l'ordre de la brigade pour son comportement exemplaire avec la motion : *"Dévouement à toute épreuve. À été blessé grièvement le 8 juillet 1916 en assurant son service malgré un violent bombardement"*. Dans les autres types de morts, on note que les morts dues aux accidents

d'avion sont rares (3 cas), il en est de même pour les morts occasionnées par les gaz puisque nous en comptabilisons 4 dont Philipot, Martel (mort par ypérite), Souleyet et Aubert, qui, lui, décèdera en 1951.

Une longévité au front liée à l'année d'incorporation

Après avoir constaté que l'essentiel des victimes seynoises a été incorporé en 1914 (377 sur 455) on remarque aussi que :

- 214 ont combattu moins d'un an (soit 47 %), dont 37 avec une espérance de vie inférieure à un mois ;
- à l'opposé, 37 ont combattu pendant 4 ans et plus, soit 8,13 %.

Une question se pose : *la durée de survie sur le front dépend-elle de l'année d'incorporation ?*

Presque tous les Seynois ayant eu une durée de survie courte sont morts en 1914, durant l'été surtout et ce dans des lieux tristement célèbres déjà cités comme : Dieuze, Biderstroff, Sérancourt. Trois ont eu une durée de vie inférieure à 15 jours parmi les quels on peut citer :

- Curet E. M.P.L.F. le 15 août à Montcourt, à l'âge de 24 ans, après 5 ou 6 jours de combat ;
- Guerry M. M.P.L.F. le 16 août à Coincourt, à l'âge de 34 ans, après 6 ou 7 jours de guerre.

À l'opposé, parmi les poilus seynoises ayant combattu 4 ans et plus, 2 profils se dégagent :

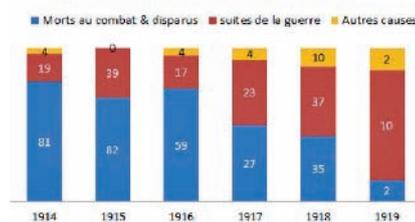
- ceux morts au combat, souvent cités

pour leurs actes héroïques (environ la moitié) comme Magliotto J. du 4^e R.A.C., de la classe 1912, mort le 8 octobre 1918 au champ d'honneur, blessé et cité plusieurs fois ou Carle A. tué lui aussi par éclat d'obus, mort le 28 octobre 1918, il avait 28 ans ;

- ceux morts de maladie contractée au service, 8 en tout, et morts souvent à l'hôpital de Saint-Mandrier comme Gibert A. (fièvres typhoïdes), Brondello, Sampite, Gommet (grippe espagnole) ou encore Philipot E. intoxiqué par le gaz...

Les familles seynoises et la douloureuse gestion de la mort

Evolution du pourcentage des causes de morts en fonction des années



À La Seyne comme ailleurs, le jour de l'armistice, de nombreux jeunes manquent à l'appel et, malgré l'arrêt des combats, la liste des morts va continuer à s'allonger, jusqu'en 1960 pour notre ville. À la fin des hostilités commence une période fort complexe que les historiens appellent "l'après coup", période ponctuée par le retour des soldats, des prisonniers de guerre. Mais aussi pour beaucoup de familles, c'est l'espoir du retour des combattants disparus ou la douloureuse gestion de la reconnaissance et du rapatriement des corps.

Comme partout en France, la gestion de la mort démarre dès le début du conflit. Souvent les familles alertées par l'arrêt des lettres venant du front interprètent très vite ce signe infailliable. Pourtant il existe souvent de grands écarts entre la date du décès et la date de réception de l'avis ; ces délais excessifs s'expliquant par les difficultés rencontrées par l'administration centrale du ministère de la guerre à gérer l'état civil en ces temps de mortalité de masse. On imagine aisément la souffrance de ces familles souvent non seulement sans l'acte de décès, mais surtout sans corps restitué. Les exemples seynois abondent.

Des familles touchées par des morts multiples

Parmi les familles endeuillées, 15 ont perdu 2 fils au combat, souvent à 2 ou 3 ans d'intervalle, mais parfois la même année (familles De Marolles ou Pélester par exemple). Ces exemples suffisent à laisser entrevoir leur douleur au moment de la réception des avis de décès.

La douloureuse gestion des corps

Une situation particulièrement complexe concerne les familles touchées par le problème des disparus, ceux dont on n'a pas retrouvé le corps. On imagine aisément le problème d'identification et de récupération des corps qui s'est posé pour les 37 familles seynoises concernées par ce drame même si dans un premier temps le statut de disparu était à la fois porteur d'espoir et d'angoisse jusqu'à la brutalité de la "nouvelle", à savoir la remise de l'acte de décès

Durée de vie au front : quelques exemples de poilus seynois.

1/ Durée de vie "courte" :

Nom	Classe	Unité	Date décès	Durée de vie
Curet Émile	1910	112 ^e R.I.	15/08/1914	6 ou 7 Jours
Guerry Marius	1903	112 ^e R.I.	16/08/1914	7 ou 8 jours

2/ Durée de vie "longue"

Nom	Classe	Unité	Date décès	Durée de vie
Magliotto Joseph	1912	38 ^e R.A.C.	8/10/1918 à Thorigny	4 ans, 2 mois, 2 jours
Carle Augustin	1910	240 R.I.	28/10/1918 à Mennetrat	4 ans, 2 mois, 21 jours
Michel Ange	1906	452 ^e R.A.L.H.	6/11/1918	4 ans, 3 mois, 3 jours
Armand-Gibert J.-L.	1902	52 ^e R.I.	28/08/1918 à Dakar	4 ans, 28 jours
Sampite Paul	1902	1 ^e G.A.	15/09/1918 à Tamaris	4 ans, 1 mois, 3 jours
Brondello Alexandre	1909	Vinh-Long (navire hôpital)	29/08/1918 à Saint-Mandrier	4 ans, 27 jours
Gommet Jean	1905	Direction port de Toulon	18/09/1918 à Saint-Mandrier	4 ans, 3 jours.
Philipot Ernest	1906	120 ^e B.C.P.	12/09/1918 à l'hôpital (Oise)	4 ans, 8 jours
Borgatta Camille	1909	112 ^e R.I.	15/09/1918 à Saint-Mandrier	4 ans, 1 mois, 13 jours

qui parfois tardait. De nombreuses familles en effet étaient obsédées par une pensée : "récupérer les corps pour faire le deuil". Or, durant la guerre, l'accès aux zones de combat étant impossible, des familles affectées par une disparition se rendent sur les zones de front dès la signature de l'armistice, ce qui posa d'énormes problèmes aux autorités. D'où les réponses apportées.

Face au traumatisme, quelques réponses

D'abord des réponses législative avec :

- la loi de mars 1919 qui met en place le secours aux veuves de guerre et la création de l'œuvre de Pupilles de la Nation.
- En 1920, une loi autorisant le retour des corps des soldats. Ce rapatriement, souvent par train, constitue un tournant majeur dans la vie des familles. 2 exemples très différents, l'attestent :
 - celui de la famille de Joseph Magliotto, ce soldat mort en 1918 et dont le corps est ramené par sa

mère et sa sœur en 1921 pour être inhumé dans le caveau familial ;

- celui du poilu François Rimbaud, fils du directeur des Chantiers, mort en 1915, après 2 jours de combat. D'abord enterré dans un cimetière de la forêt vosgienne où son père a pu se rendre et repérer les lieux, son corps est ensuite rapatrié après la guerre dans le caveau familial.

Toutefois, au delà de ces exemples, il semblerait qu'à La Seyne, comme ailleurs, on ait peu rapatrié les corps, beaucoup étant restés dans les nécropoles créées dans l'immédiat après guerre.

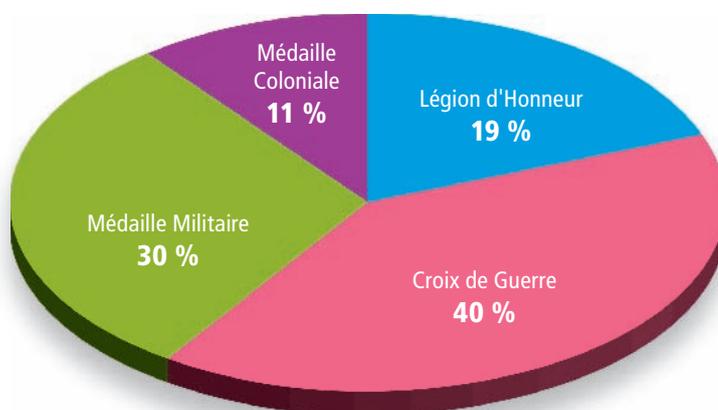
- Ensuite des mesures pour garder la mémoire de "ceux tombés pour la Patrie" sont prises : création des livres d'or, construction du monument aux morts inauguré le 11 novembre 1924 et surtout remise de décorations accordées à titre posthume à une soixantaine de Seynois en présence des familles, véritable reconnaissance d'un statut de victime de guerre par l'État. Au terme de ce travail, une question se pose : "*La Patrie a-t-elle été reconnaissante ?*". Même si la vague commémorative d'après guerre a participé au processus de deuil, elle n'a pas suffi à estomper la douleur des familles seynoises marquées à jamais dans leur histoire et leur chair.

■ Des familles seynoises touchées par des morts multiples

15 familles concernées : Arnaud, Aunave, Barthelemy, Carle, Clement, Croce, De Marolles, Ferrari, Giraud, Guidi, Marsollier, Massabo, Panza, Pelester, Rieux

Nom	Prénoms	Année naissance	Année décès	Commune décès
AUNAVE	Carnot Abel Lucien	1889	1916	Esnes-en-Argonne
	Paul Henri	1878	1914	Carency
PANZA	Jacques Philippe	1889	1915	La Seyne-sur-Mer [Saint-Mandrier]
	Joseph Jean	1892	1915	Boucq
PÉLESTER	Auguste Laurent	1894	1915	?
	Baptiste Auguste	1882	1915	Metzeral

■ Des victimes seynoises décorées



Fusillé pour l'exemple puis réhabilité, le destin tragique d'un jeune six-four nais pendant la Grande Guerre

Introduction¹

Le 18 septembre 1914, Auguste Odde, soldat au 24^e bataillon de chasseurs à pied, est condamné à mort par le conseil de guerre de la 29^e division "en réparation du crime d'abandon de poste en présence de l'ennemi"² par suite de mutilation volontaire.

Fusillé pour l'exemple dès le lendemain à Béthelainville, non loin de Verdun, il est réhabilité quatre ans plus tard, le 12 septembre 1918 alors que la guerre n'est pas terminée.

Destin tragique que celui de ce malheureux jeune homme âgé de 22 ans au moment de sa mort. Comment l'expliquer ? Son parcours permet d'en saisir les circonstances.

L'avant-guerre

Auguste Odde est né à Six-Fours le 29 décembre 1892. Son père, André, né à Bandol, est marin dans la marine marchande tandis que sa mère, Baptistine Ordy, née à Six-Fours, n'exerce aucune profession. Par la suite, le couple donnera naissance à sept autres enfants.

Auguste grandit dans le petit village de Reynier à Six-Fours dans un milieu relativement modeste. Sans doute fréquente-t-il l'école communale. Toujours est-il qu'au moment de son service militaire, il exerce la profession de forgeron aux chantiers de La Seyne. Incorporé au 24^e bataillon de chasseurs à pied (BCA) en octobre 1913, il part à Villefranche/Mer, dépôt du bataillon. Et c'est alors que ce dernier est en manœuvre dans les Alpes en juillet 1914 que la crise internationale

s'aggrave brutalement. Le 3 août, l'Allemagne déclare la guerre à la France. Comme plusieurs millions de jeunes Français, Auguste est engagé dans un conflit dont personne ne pouvait imaginer l'ampleur et l'horreur.

La participation à l'offensive en Lorraine et au tout début de la bataille de la Marne

Le 24^e BCA fait partie du 15^e corps composé de conscrits et de réservistes âgés de 20 à 33 ans et originaires de la XV^e région militaire regroupant les départements du Sud-Est de la France. Commandé par le général Espinasse, le 15^e corps est composé notamment de deux divisions d'infanterie (les 29^e et 30^e DI), de 4 bataillons de chasseurs dont le 24^e BCA rattaché à la 29^e DI commandée par le général Carbillat.

Intégré à la II^e Armée commandée par le général de Castelnau, le 15^e corps est dirigé début août en Lorraine, à proximité de Nancy. Aux côtés du 20^e corps de Lorraine et du 16^e du Languedoc, il reçoit pour ordre du haut-commandement exercé par le général Joffre de s'avancer le plus rapidement possible en Lorraine, conformément à la doctrine en vigueur alors, de l'offensive à outrance. (cf. *Plan de la Bataille de Lorraine* p.13)

Arrivé le 10 août sur le théâtre des opérations, Auguste Odde participe donc au sein du 24^e BCA et aux côtés de la 29^e DI à ce que l'on appelle la bataille de Lorraine. Quatre jours plus tard, la frontière est franchie.

"Les Boches ne venant pas à nous - note le général Carbillat dans son journal le 14 août - nous allons à eux par divisions successives, la 29^e en tête". Le baptême du feu a lieu ce jour-là à Moncourt et les pertes sont sévères. Les jours suivants, les Allemands se dérobaient, la marche en avant s'accroît, la 29^e DI arrive aux

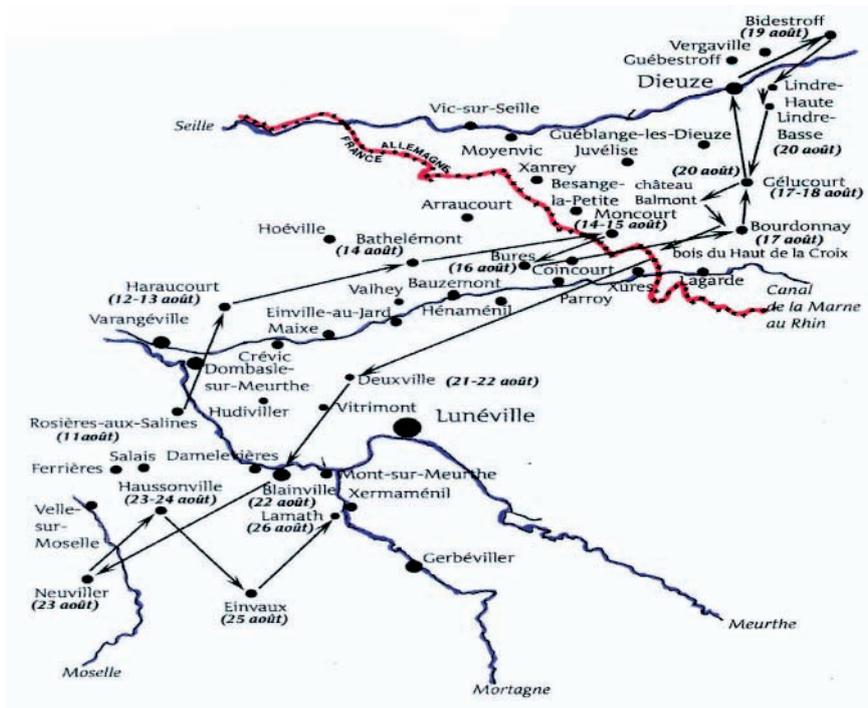
Fiche individuelle (Mémoire des hommes)

Auguste Odde (Source Famille Odde)



1 / Nous remercions tout particulièrement madame Simone Odde-Rivas ainsi que messieurs Lucien Jauffret et Claude Chanteloube de nous avoir communiqué leurs archives personnelles.

2 / Procès-verbal d'exécution à mort (Service Historique de la Défense, SHD, Vincennes).



Itinéraire suivi par le 15^e corps auquel appartient Auguste Odde.

abords de Dieuze sous la protection de ses chasseurs placés en avant-postes. Alors que les renseignements recueillis informent les Français que les Allemands les attendent au-delà de Dieuze, le 19 août, ordre est donné au 15^e corps d'aller de l'avant. Les Français tombent ainsi dans le piège tendu par les Allemands. Un déluge de feu s'abat sur eux lorsque l'artillerie allemande, dissimulée dans les collines environnantes "se révèle dans une ampleur foudroyante" écrit le général Carbillat. Passant à l'offensive le lendemain, après un déluge d'obus, les Allemands infligent au 15^e corps des pertes énormes l'acculant à la retraite. Dans le désordre le plus total, les unités du 15^e mais aussi des 20^e et 16^e corps refluent

de 20 au 22 août. Comme pour des millions de soldats, ces premiers jours de combat terriblement meurtriers sont effroyables pour Auguste Odde. Refusant d'endosser la moindre responsabilité dans cet échec cuisant, le 21 août, au cours d'une conversation téléphonique avec Adolphe Messimy, ministre de la Guerre, Joffre accuse le 15^e corps de ne pas avoir tenu sous le feu et déclare y faire "fonctionner ferme les conseils de guerre". Trois jours plus tard, dans un grand journal national, *Le Matin*, paraît un article rédigé par le sénateur de la Seine, Auguste Gervais, vraisemblablement à la demande du ministre de la Guerre. Les soldats du 15^e corps sont accusés "d'avoir lâché prise devant

l'ennemi". L'article fait grand bruit et provoque une immense indignation en Provence tandis qu'ailleurs les soldats méridionaux sont brocardés et accusés de couardise. Cette réputation a-t-elle pesé quelques jours plus tard sur le sort d'Auguste Odde ?

Quoiqu'il en soit, cet article est d'autant plus injuste que la retraite est rapidement stoppée en Lorraine et que le 15^e corps reprend l'offensive à la fin du mois d'août. Au sein du 24^e BCA, Auguste Odde participe notamment à la prise de Lamath et de Xermaménil ; plusieurs centaines d'Allemands y sont faits prisonniers.

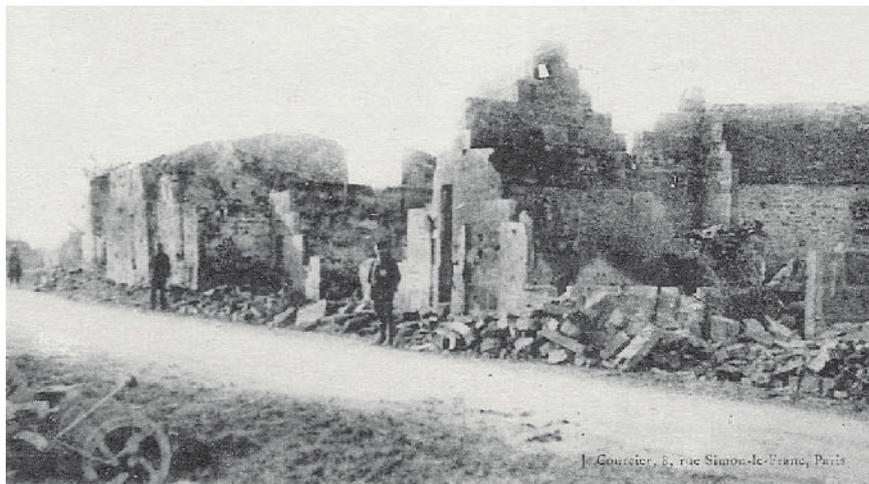
Alors que l'ensemble du front occidental a craqué et que l'ennemi se rapproche dangereusement de Paris, le 7 septembre, le 15^e corps rejoint par train la région de Bar-le-Duc (Meuse) afin de renforcer la III^e Armée commandée par le général Sarrail et participer à la contre-offensive générale lancée par Joffre. À la bataille de Lorraine succède la bataille de la Marne à laquelle Auguste Odde prend part, du moins à ses débuts.

Aux côtés de la 29^e DI, le 24^e BCA arrive au cours de la nuit du 7 au 8 septembre dans la région de Bar-le-Duc. Il est engagé dans des combats terriblement meurtriers les 8 et 9 septembre autour du village de Vassincourt que les Allemands finissent par abandonner dans la nuit du 9. C'est un village brûlé, entièrement détruit que découvrent les fantassins français.

"*Tout autour dans les champs, dans les tranchées des monceaux de cadavres boches affreusement déchiqtés... Nous aussi nous comptons de nombreux morts*" constate le général Carbillat, et nous ajouterons de très nombreux blessés parmi lesquels se trouve Auguste Odde.

L'accusation et la condamnation à mort

Dans ce contexte tragique, au cours de la nuit du 10 au 11 septembre³, le docteur Cathoire, chef des brancardiers du 15^e corps, est réveillé par un officier d'état-major du corps.



Carte postale de Vassincourt

3 / Récit de R.G. Réau, *Les crimes des Conseils de Guerre*, Ed. du "Progrès civique", Paris, paru au début des années vingt.



Le docteur Cathoire.

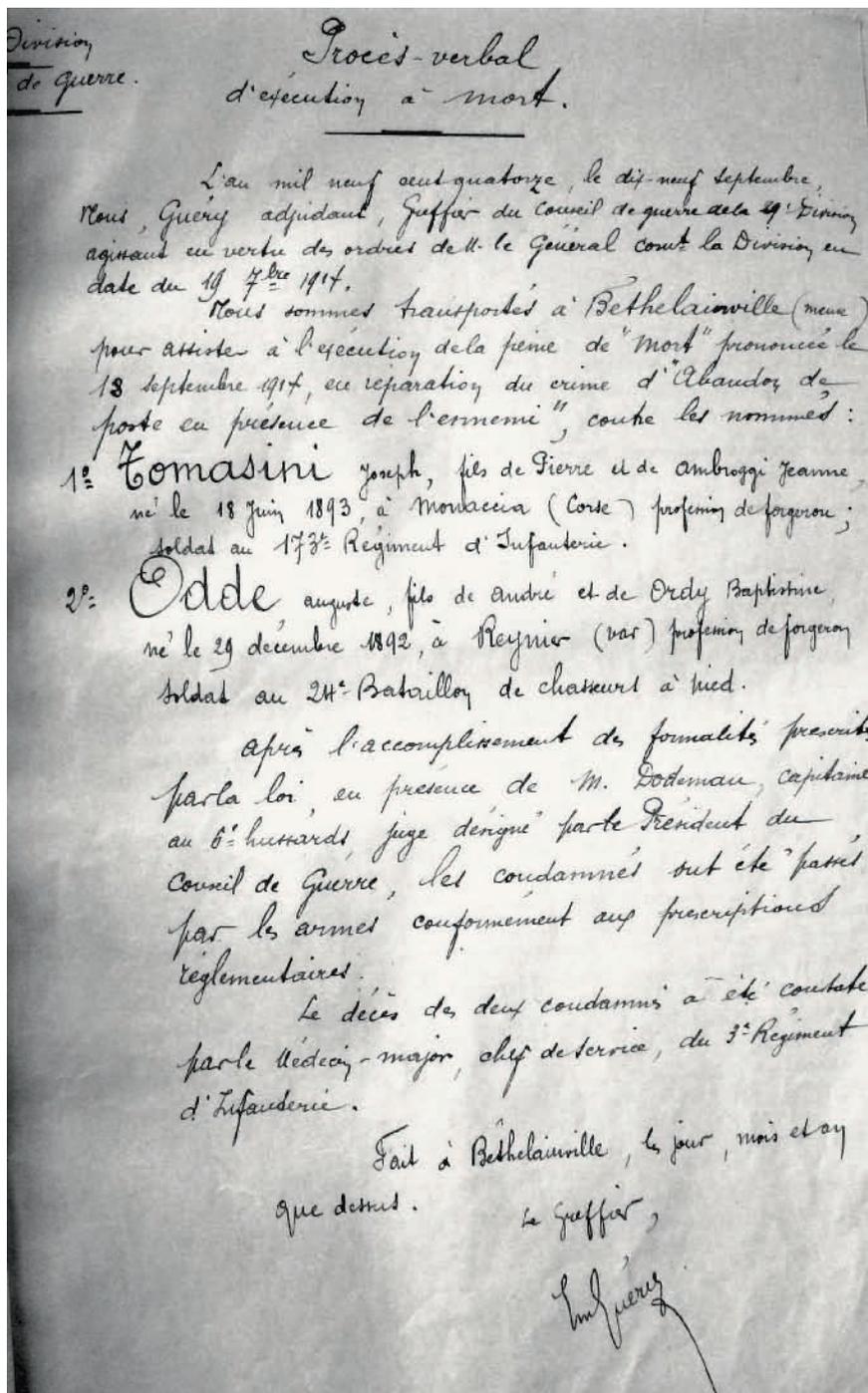
Il est prié de venir examiner seize blessés, suspects de s'être mutilés volontairement afin, éventuellement, de les déférer à la justice militaire⁴. Comme le remarque le général Bach⁵, l'initiative vient donc du commandement du 15^e corps plus à même que la 29^e DI, à qui appartiennent ces soldats, de faire la police sur ses arrières.

Les blessés sont étendus sur la paille d'une grange mal éclairée. Le docteur procède à un examen rapide qui se termine par un partage des soldats en deux groupes. Pour lui, huit d'entre eux doivent être considérés comme blessés de guerre, les huit autres (parmi lesquels se trouve Auguste Odde) comme mutilés volontaires. Pour ces huit cas, le docteur Cathoire rédige un certificat médico-légal ainsi libellé, en ce qui concerne Auguste Odde : "*Plaie du pouce gauche avec ablation de la 1^{ère} phalange ; lambeaux éclatés ; prétend causée par éclatement de cartouches qu'il tenait à la main ; la limitation des lésions à l'extrémité du pouce écarte cette hypothèse*". Conclusion : "*Ce soldat doit être considéré comme mutilé volontaire*".

Les blessés dont les blessures sont suspectes sont immédiatement placés

4 / Devant la multiplication des mutilations volontaires à cette date, l'état-major entend réagir.

5 / Général André Bach, *Fusillés pour l'exemple, 1914-1915*, Tallandier Editions, 2003, Paris.



Procès-verbal d'exécution à mort d'A.Odde et de J.Tomasini. (Source : Service Historique de la Défense- Vincennes).

sous surveillance policière et dès le 12 septembre au matin les conclusions du docteur Cathoire parviennent au 15^e corps. Réagissant immédiatement, celui-ci transmet les dossiers des huit blessés suspects à la 29^e DI, ajoutant dans la colonne "*observations : ces militaires doivent être traduits en conseil de guerre*".

Accusés de s'être mutilés et examinés médicalement dans la nuit du 10 au 11, Odde et ses camarades comparaissent une semaine plus tard, le 18, devant le conseil de guerre de la 29^e DI, en vertu d'un ordre de mise en jugement directe

signé par le général Carbillat pour "*abandon de poste devant l'ennemi*". Avertis le jour même et prévenus qu'aucun témoin ne serait entendu, accompagnés de leur défenseur, commis d'office, ils comparaissent devant les 5 membres du conseil de guerre. Sans instruction préalable, sur la seule foi du procès-verbal rédigé par le docteur Cathoire, le conseil de guerre acquitte deux d'entre eux et condamne les six autres à mort pour abandon de poste devant l'ennemi. Toutefois pour quatre d'eux (Jules Arrio, Jean-Martin Giovannangeli, Lambert Gauthier et Charles



Exécution d'un fusillé pour l'exemple en août 1916 dans la Somme.
(Couverture de l'ouvrage du général Bach, *Justice militaire, 1915-1916*).

Perret), et sans que l'on sache ce qui a motivé cette indulgence, la commutation de peine est demandée auprès du président de la République.

Le général Carbillat décide de procéder à l'exécution immédiate d'Auguste Odde et de son camarade Tomasini. "En conséquence - déclare-t-il - ces condamnés seront passés par les armes devant les troupes rassemblées le 19 septembre à 9h30". Il s'agit bien de faire un exemple. Les deux jeunes gens, Auguste Odde, 22 ans, et Joseph Tomasini, 21 ans, sont fusillés à la sortie du village de Béthelainville (Meuse) par un régiment du 15^e corps tiré au sort tandis que les quatre autres condamnés sont déférés à la prison de Verdun.

Comment expliquer une telle précipitation, un tel déni de justice ? Le contexte à la fois militaire et politique apporte quelques éléments de réponse.

Côté français, les premières semaines de combat sont dramatiques. Les morts et les blessés se comptent par dizaines de milliers⁶. Un mois après le début du conflit, les avant-postes allemands sont à une centaine de kilomètres de Paris et le 2 septembre, le gouvernement quitte la capitale pour se réfugier à Bordeaux, abandonnant l'essentiel de ses prérogatives dans les mains de Joffre. Un vent de panique souffle à la fois sur le personnel politique et militaire.

6 / À la fin du mois d'août 1914 on dénombre 84 500 morts dont 27 000 pour la seule journée du 22 août.

■ **Laurent Gassin**, originaire de Pierrefeu et appartenant au 3^e régiment d'infanterie, assiste à l'exécution d'Auguste Odde le 19 septembre 1914 : "18 septembre. Nous allons à Béthelainville, nous y passons la journée et la nuit.

19 septembre. Partons à 10 heures. Tout le régiment se rassemble dans un champ avec le drapeau au centre et nous fusillons deux soldats pour s'être mutilés volontairement (un chasseur du 24^e et un soldat du 173^e) ; on en dégrade un autre pour abandon de poste. Ensuite tout le régiment défile devant eux, l'arme sur l'épaule baïonnette au canon...".

Extrait du journal de Laurent Gassin, originaire de Pierrefeu, communiqué par Claude Chanteloube.

Depuis la proclamation de l'état de siège le 2 août 1914 et conformément à la loi du 9 août 1849, l'armée s'est vu confier des pouvoirs exceptionnels en matière de police et de justice. Un code de plus de 1 000 pages régit la justice militaire, définissant les délits et les peines ainsi que le fonctionnement des conseils de guerre. Devant l'évolution catastrophique du conflit, le recul des armées, la multiplication des mutilations volontaires, le GQG fait pression sur le pouvoir politique pour obtenir un durcissement de la justice militaire. Par décrets des 10 et 17 août, la faculté de se pourvoir en révision contre les jugements des conseils de guerre est suspendue et les autorités militaires se voient conférer le droit de faire exécuter les sentences de mort sans attendre l'avis du Président de la République. À la demande de Joffre, le 6 septembre, le pouvoir politique accepte la création de cours martiales appelées aussi conseils de guerre spéciaux. Avec trois juges seulement condamnant à la majorité de deux contre un, sans instruction préalable, sans délai entre la citation à

comparaître et la réunion du tribunal, sans recours ni pourvoi en cassation et même sans droit de grâce depuis que la circulaire du 1^{er} septembre l'a rendue facultative. Les droits de la défense sont réduits à la portion congrue, l'avocat commis d'office découvrant le dossier une heure avant la formation du conseil de guerre⁷.

Dans ces conditions - comme le souligne Jean-Yves Le Naour⁸ - on comprend que des erreurs aient été commises d'autant plus que certaines notions sont très floues. C'est le cas d'abandon de poste ou de refus d'obéissance qui sont punis de prison mais qui envoient au poteau d'exécution si l'infraction est commise "en présence de l'ennemi". Toute la question est de savoir où commence la présence de l'ennemi. Dans le cas de mutilation volontaire, en l'absence de preuve, faute de flagrant délit, pour juger, le conseil de guerre doit se reposer sur le seul certificat médical, au

7 / À noter qu'Auguste Odde n'a pas été jugé par un conseil de guerre spécial.

8 / Jean-Yves Le Naour, *Fusillés*, Larousse 2010

risque de commettre une erreur irréparable. Et c'est ce qui se produit, le 18 septembre, lorsqu'Auguste Odde et son camarade sont jugés et condamnés à mort.

De l'infamie à la cassation du jugement

La nouvelle de l'exécution du jeune chasseur parvient à Six-Fours à la fin du mois de septembre. Sa famille en est avisée par la gendarmerie. C'est pour les siens mis au ban de la communauté villageoise, l'incompréhension, la honte et un immense chagrin. Dévastée, sa famille considérée comme "la famille du traître" doit faire face à la malveillance de la population dans un village meurtri par la guerre, comme tous les villages de France. Sa mère quitte Six-Fours pour s'installer à La Seyne.

Pourtant "l'affaire du chasseur Odde" n'est pas terminée...

Le 11 octobre 1914, soit trois semaines après son exécution, le médecin du service des détenus à la prison où ont été incarcérés les quatre soldats condamnés à mort et ayant bénéficié d'un sursis en attendant la décision présidentielle, examine l'un d'entre eux, Jules Arrio, et adresse au général gouverneur de la place de Verdun un rapport l'informant que ce soldat porte une blessure paraissant devoir être attribuée à un projectile ennemi. Ayant fait appel à un confrère, celui-ci extrait un éclat de shrapnell du bras du malheureux soldat dont l'innocence paraît irréfutable. Les rapports des deux médecins sont adressés au général commandant le 15^e corps.

Entre temps, un décret présidentiel, daté du 19 octobre, commuant en vingt ans d'emprisonnement la peine de mort prononcée contre Arrio et ses codétenus, parvient au QG de la III^e Armée. Mesure mise en application pour trois d'entre eux, mais en raison des présomptions d'innocence concernant Arrio, le commandant de la III^e Armée demande l'ouverture en sa faveur d'une procédure de révision. Son dossier est transmis au ministre de la Justice, qui, le 17 novembre, demande à ce que les compagnons d'Arrio soient soumis à un nouvel examen médical. Une commission composée des deux

Jugement de la cour de cassation concernant Auguste Odde, 12 septembre 1918

■ "Attendu que le chef de bataillon Julien commandant le 24^e BCA - déclare la Cour, à propos d'Auguste Odde - ; le capitaine Dubois ; les sous-lieutenants Bergez et Engler ; l'adjudant Belar ; le sergent-major Groc ; les soldats Destorp, Cauquil et Maunier appartenant à ce même bataillon, entendus comme témoins postérieurement à la condamnation du chasseur Odde ; ont déclaré que ce militaire ne méritait que des félicitations sur sa manière générale de servir ; que c'était un excellent soldat, très discipliné, ayant toujours eu une belle attitude au feu et s'était fait remarquer par sa bravoure et son sang-froid aux affaires de Lorraine et de la Marne (Dieuze, Xermamenil...) ; que notamment le commandant Julien a spécifié que Odde était un agent de liaison très brave et très courageux dont l'attitude au feu avait été superbe jusqu'au jour où il avait été blessé et qui était parfaitement connu et estimé à sa compagnie ; que le sous-lieutenant Engler et que le soldat Meige ajoutent que tous, gradés et chasseurs, ont été surpris lorsqu'ils ont appris sa condamnation, qu'il avait comme agent de liaison, la confiance de l'officier commandant de la compagnie, le capitaine Pillard, tombé depuis au champ d'honneur, qui a été particulièrement surpris du jugement et a dit devant ces hommes "je ne crois pas à une mutilation volontaire". Attendu qu'il ressort de ce qui précède que le soldat Odde n'a pas commis le crime d'abandonner son poste en présence de l'ennemi par suite de mutilation volontaire qui lui était imputé... casse et annule le jugement du conseil de guerre de la 29^e DI en date du 18 septembre 1914... ordonne l'affichage du présent arrêt... et son insertion au Journal officiel... Ainsi jugé et prononcé en l'audience publique de la cour de cassation de la chambre criminelle le 12 septembre 1918".

Cassation du jugement d'Auguste Odde.

Extrait du Journal officiel de la république française (20 octobre 1918).

médecins intervenus auprès d'Arrio et du docteur Cathoire⁹ est réunie et conclut après examen que la condamnation prononcée contre ces trois militaires est réellement fondée. Pourtant, interrogé pour fournir des explications, le docteur Cathoire exprime d'abord l'étonnement qu'il avait éprouvé en apprenant que ses certificats avaient servi de base d'inculpation. "J'ai procédé - dit-il - à un examen hâtif en pleine nuit dans une grange. Je pensais qu'obligatoirement il serait procédé à une instruction, qu'un examen plus approfondi des blessés avec des épreuves radiographiques à l'appui serait fait dans les formations sanitaires à Verdun".

Prenant acte, le 13 mars 1915, de l'erreur judiciaire commise à l'égard du soldat Arrio, la Cour de Cassation casse le jugement du conseil de guerre de la 29^e DI. L'erreur flagrante commise à son égard remet en question la condamnation des cinq autres. Giova-

nangeli est le premier à apprendre le 8 décembre 1916 que son jugement a été cassé. Pour les quatre autres, il faut attendre le 12 septembre 1918, la Cour ayant recherché des témoins et recueilli l'avis des chefs directs de ces malheureux soldats.

L'erreur judiciaire est ainsi reconnue au terme de quatre longues années au cours desquelles plus de 2 300 condamnations à mort avaient été prononcées par les conseils de guerre dont 600 environ avaient été exécutées¹⁰.

Cependant, dès 1915, des voix s'étaient élevées contre les abus commis par la justice militaire dont les pouvoirs avaient été progressivement réduits au fil de la guerre. Et lorsque celle-ci s'achève, loin de se clore, le combat contre les erreurs commises s'amplifie. La Ligue des Droits de l'Homme, les associations d'anciens combattants, les partis et journaux de gauche (c'est

10 / Jean-Yves Le Naour, *Fusillés*, p.5. Les 2/3 des hommes passés par les armes l'ont été en 1914 et 1915 alors que le nombre de mutins exécutés en 1917 ne dépasse pas la trentaine.

9 / Un blâme fut, à cette époque, infligé au docteur Cathoire, mis en disponibilité en 1916.



Le tombeau d'Auguste Odde

le cas du *Petit Var*¹¹) apportent leur soutien aux familles qui réclament réparation.

La réhabilitation du chasseur Odde

L'arrêt de la Cour de Cassation paraît le 20 octobre 1918 au Journal officiel mais n'est pas affiché en mairie. La famille s'en émeut.

La Ligue des Droits de l'Homme et la section seynoise du parti socialiste, bien décidées à porter l'affaire dans l'espace public, s'en emparent. "Vous savez - écrit, en août 1919, Edmond Barbaroux, secrétaire fédéral de la LDH au secrétaire de la section socialiste, Marius Jauffret - combien je lutte pour obtenir une réparation morale dans l'affaire Odde. J'ai remis le dossier complet au citoyen Paul Meunier¹² avec prière d'intervenir sans retard... Dites donc à ce cher père dont la douleur est compréhensible que nous ne négligeons rien pour son cher fils

que nous pleurons tous...¹³". Quelques mois plus tard, il lui écrit : "J'ai écrit au Tigre¹⁴ une dernière lettre où je me fâche !".

Devant l'absence de réaction de l'administration, la Ligue, le parti socialiste et l'Association républicaine des anciens combattants (ARAC) décident d'organiser une manifestation à Six-Fours dont *Le Petit Var* se fait l'écho le 27 octobre 1919 sous le titre "Imposante manifestation à Six-Fours-Reynier. En l'honneur de la mémoire du chasseur Odde victime d'une épouvantable erreur judiciaire". Devant une assistance nombreuse, une série de discours sont prononcés par les représentants des différentes associations, de la municipalité, du canton, discours de réconfort prononcés en direction du père d'Auguste Odde, présent à la tribune aux côtés des orateurs. Parmi ces derniers, le représentant de l'ARAC donne lecture du discours adressé par le président de son association, l'écrivain Henri Barbusse¹⁵ qui n'a pu se déplacer.

"Devant l'iniquité abominable, l'erreur monstrueuse et sa consécration - écrit-il - les paroles si respectueuses, si affectueuses qu'elles soient, ne servent à rien, les protestations, les plaintes se heurtent vainement à la mort. Il a été - après des tortures morales qu'on n'ose même pas se figurer - fusillé un matin par des soldats. Certes la réhabilitation est un acte qui s'impose : les regrets officiels, le geste administratif par lequel la loi s'efface elle-même, ne peuvent pas ne pas être...", mais il ajoute "la seule façon de supprimer les iniquités qu'entraîne la guerre, c'est de supprimer la guerre elle-même. Guerre à la guerre... Ayons à la fois le courage et le bon sens de bâtir un avenir meilleur et ainsi nous accomplirons vis-à-vis d'Odde et de ses frères

de misère la plus belle réhabilitation et la seule vengeance digne d'eux".

Devenue désormais un enjeu politique, objet de débats parlementaires houleux au cours desquels son nom est à plusieurs reprises prononcé, en juillet 1920, l'affaire du chasseur Odde dont la réhabilitation coïncide avec celle, recherchée, du 15^e Corps diffamé en 1914, a un retentissement tout particulier dans le Midi de la France.

À Six-Fours, son décès est retranscrit sur les registres d'état-civil de la commune en septembre 1921 avec la mention "Mort pour la France disparu le 19 septembre 1914 à Véel (Meuse)". Si le flou de la formule laisse perplexe, les années qui suivent voient sa mémoire constamment honorée. Son nom est gravé sur le Monument aux Morts inauguré en 1922.

Après le rapatriement du corps, ses obsèques, le 3 septembre 1922, sont organisées en grande pompe et suivies par une foule innombrable. Élus, clergé, enfants des écoles, associations d'anciens combattants, LDH... y prennent part. Des discours y sont prononcés. Cette cérémonie scelle publiquement sa réhabilitation.



L'année suivante, le conseil municipal décide de donner le nom d'Auguste Odde à la traverse où habitent ses parents et à la rue du vieux quartier de Reynier.

Au cours des années vingt, les cérémonies organisées au Monument aux Morts à l'occasion de l'armistice du 11 novembre sont l'occasion de rappeler le sort tragique du chasseur Odde dont la famille est désormais réintégrée au sein de la communauté villageoise. Le 11 novembre 1927, son neveu Noël, âgé de 11 ans, récite devant le Monument aux Morts un petit poème à la gloire de "Nos héroïques soldats...". Dans son esprit et celui de nombreux Six-Fournais, Auguste Odde en fait désormais partie.

11 / Dès le 21 septembre 1918, *Le Petit Var* fait paraître en première page un article dénonçant la responsabilité du docteur Cathoire dans la condamnation à mort d'Auguste Odde et de Joseph Tomasini.

12 / Député, rapporteur de la commission de la législation civile et criminelle, il joue pendant la guerre un rôle de premier plan dans la limitation des pouvoirs de la justice militaire.

13 / Correspondance gracieusement communiquée par monsieur Lucien Jauffret, petit-fils de Marius.

14 / Il s'agit de Clemenceau, président du Conseil, à cette date.

15 / Écrivain, engagé volontaire en 1914, Henri Barbusse (1873-1935), tire de son expérience personnelle du front, un roman intitulé *Le feu*, paru en 1916 pour lequel il reçoit, la même année, le prix Goncourt.

Au soir de sa vie, s'adressant à la mémoire de son "cher enfant", son père écrit : *"Triste journée qui me rappelle la fatale date du 19 septembre 1914. Jour où tu fus attaché au poteau et tes frères t'ont fusillé. La plaie que je porte au cœur, seule la mort la cicatrisera. Que des pensées ont dû traverser ton cerveau. Tu as dû penser à ton vieux père, à ta vieille mère ainsi qu'à tous les tiens. Tu allais mourir non pas par les balles boches, mais par les balles françaises à la suite de la célèbre prestation du docteur de 1^{ère} classe, Cathoire, l'instigateur du crime odieux... Ah oui messieurs nos grands chefs, vous avez commis des erreurs qui ne sont pas pardonnables. Quelles sanctions avez-vous prises envers ces gens-là, principalement envers l'instigateur du crime, aucune... Vous avez déshonoré une famille, vous avez traîné mon nom dans la boue, vous m'avez fait montrer du doigt... Après avoir traîné ce lourd fardeau sur mes épaules pendant de longues années, la lumière s'est faite et alors ma tête blanche a pu se relever avec fierté et crier à ceux qui me jetèrent la pierre, mon fils est mort en brave et non en lâche...¹⁶"*.

16 / Lettre communiquée par Madame Simone Odde-Rivas, petite-nièce d'Auguste Odde.

Conclusion

Le 11 novembre 2003, à la demande de la famille, une nouvelle plaque commémorative en l'honneur d'Auguste Odde est inaugurée par la municipalité à Six-Fours. Ainsi, les années qui passent n'effacent pas la mémoire du jeune chasseur fusillé pour l'exemple. En 2004 une pièce de théâtre lui est consacrée par André Neyton sous le titre *La légende noire du soldat O*.

Dans le cadre du centenaire de la Grande Guerre, expositions¹⁷, publications¹⁸, conférences rappellent le destin tragique d'Auguste Odde et, à travers lui, celui des fusillés pour l'exemple injustement condamnés. Et si pendant longtemps, comme le souligne Nicolas Offenstadt¹⁹, la réhabilitation des fusillés a été portée essentiellement par les familles, elle fait aujourd'hui l'objet d'un large consensus, en France comme

17 / Exposition organisée à Aix-en-Provence en 2014 par les Archives départementales des Bouches-du-Rhône.

18 / Bande dessinée réalisée par J-Y Le Naour, A. Dan, Sébastien Bouet, Bamboo Edition, 2014.

19 / Nicolas Offenstadt, *Les fusillés de la Grande Guerre et la mémoire collective (1914-1999)*, Ed Odile Jacob, Paris, 1999.

ailleurs²⁰, ne concernant pas seulement celle des fusillés par erreur, mais aussi celle de l'ensemble des fusillés.

Bibliographie

- André Bach, *Fusillés pour l'exemple 1914-1915*, Ed. Tallandier, Paris, 2003.
- Jean-Yves Le Naour, *Fusillés*, Larousse, 2010.
- Maurice Mistre, *La légende noire du 15e corps. L'honneur volé des Provençaux par le feu et l'insulte*, C'est-à-dire Editions, 2009.
- Nicolas Offenstadt, *Les fusillés de la Grande Guerre et la mémoire collective (1914-1999)*, Ed. Odile Jacob, Paris, 2002.

20 / En 2000, la Nouvelle-Zélande réhabilite ses cinq fusillés, le Canada en fait autant en 2001 pour ses 23 condamnés. En 2006 le gouvernement britannique accorde un "pardon global" à ses 306 fusillés.

Plaquette de la pièce de théâtre



Les soins aux blessés, aux malades et aux convalescents ; l'implication des Seynois ; l'institution Sainte-Marie et l'hôpital russe à La Seyne

Quand on évoque la guerre de 14-18, trois images viennent instantanément à l'esprit. Tout d'abord ce sont ces trains bondés de jeunes hommes qui partent en chantant, "la fleur au fusil" disait-on, sûrs de revenir victorieux dans les trois mois. Depuis de longues années, la population avait été préparée psychologiquement à aller prendre sa revanche sur les Prussiens. Puis ce sont les tranchées. Ces champs de bataille où nos soldats mal équipés, embourbés, tombent sous la mitraille ennemie. Enfin des voitures-ambulances, décorées de la Croix-Rouge, emportant ces nombreux blessés. Mais où emporte-t-on ces blessés, que deviennent-ils ? Tentons d'y répondre pour notre commune.

Les soins aux blessés, aux malades et aux convalescents

■ Les soins aux blessés avant 14

L'Histoire de France est faite d'une succession de guerres. Comment se fait la prise en charge des blessés ?

- **Les postes de secours**, installés sur la ligne de feu, portent les premiers secours aux blessés ramassés par les brancardiers. Les blessés sont ensuite emmenés vers l'hôpital de campagne ou ambulance.
- **Les hôpitaux de campagne**, en toile ou en voiture mobile, existent depuis le Moyen-Âge. Ils sont situés à proximité de la zone de feu, des médecins y soignent les hommes qui sont ensuite confiés aux hôpitaux de la région, lorsqu'il y en a.



La mobilisation, le départ en chantant (Internet- site Mission du centenaire)



Les tranchées (Internet- site Mission du centenaire)



Les ambulances (Internet- site Mission du centenaire)

Après le Révolution de 1789, la multiplication des conflits sur le territoire national met en évidence l'insuffisance des hôpitaux permanents. Sont alors constitués des **hôpitaux temporaires** qui doivent fonctionner exceptionnellement lors des guerres. Une instruction du 5 mai 1889 officialisera cette création. Elle stipule qu'en temps de guerre les écoles élémentaires, primaires ou supérieures doivent être utilisées pour les soins aux blessés ou aux malades de l'armée.

Cependant ces soins restent rudimentaires. En 1859, un homme d'affaire Suisse, Henri Dunant, découvre, au cours d'un voyage, les dégâts humains causés par la bataille de Solferino. À son retour, muni de son fameux livre *Un souvenir de Solferino*, il fait campagne auprès des responsables de différents pays. Avec son ami Gustave Moynier, il crée, en 1863, le Comité International de la Croix-Rouge (CICR) qui sera officialisé en 1864 lors de la Première Convention de Genève. Son objectif est de protéger les soldats hors

de combat et ceux qui leur viennent en aide, en observant la neutralité envers les blessés, les hôpitaux et ambulances. Dès 1864, en France, à l'instigation du CICR est créée une Société nationale de secours aux blessés militaires, la SSBM, prête à épauler, en cas de guerre, les services de santé des armées. Très vite, elle se rend indispensable et par décret, elle devient en 1878, Auxiliaire du Service de Santé des Armées. Son rôle sera de préparer des hôpitaux auxiliaires à l'arrière, gérer des stocks de matériels et de former des infirmières.

Par la suite deux autres sociétés seront créées : l'Union des Dames de France (UDF) en 1879 qui fait office de station sanitaire en s'occupant plus spécialement des malades et l'Union des Femmes de France (UFF) en 1880 qui aura la charge d'organiser les hôpitaux auxiliaires. En 1892, SSBM, UDF et UFF sont placées sous l'autorité du Service de Santé des Armées. Elles fusionneront en 1940 pour créer la Croix-Rouge Française.

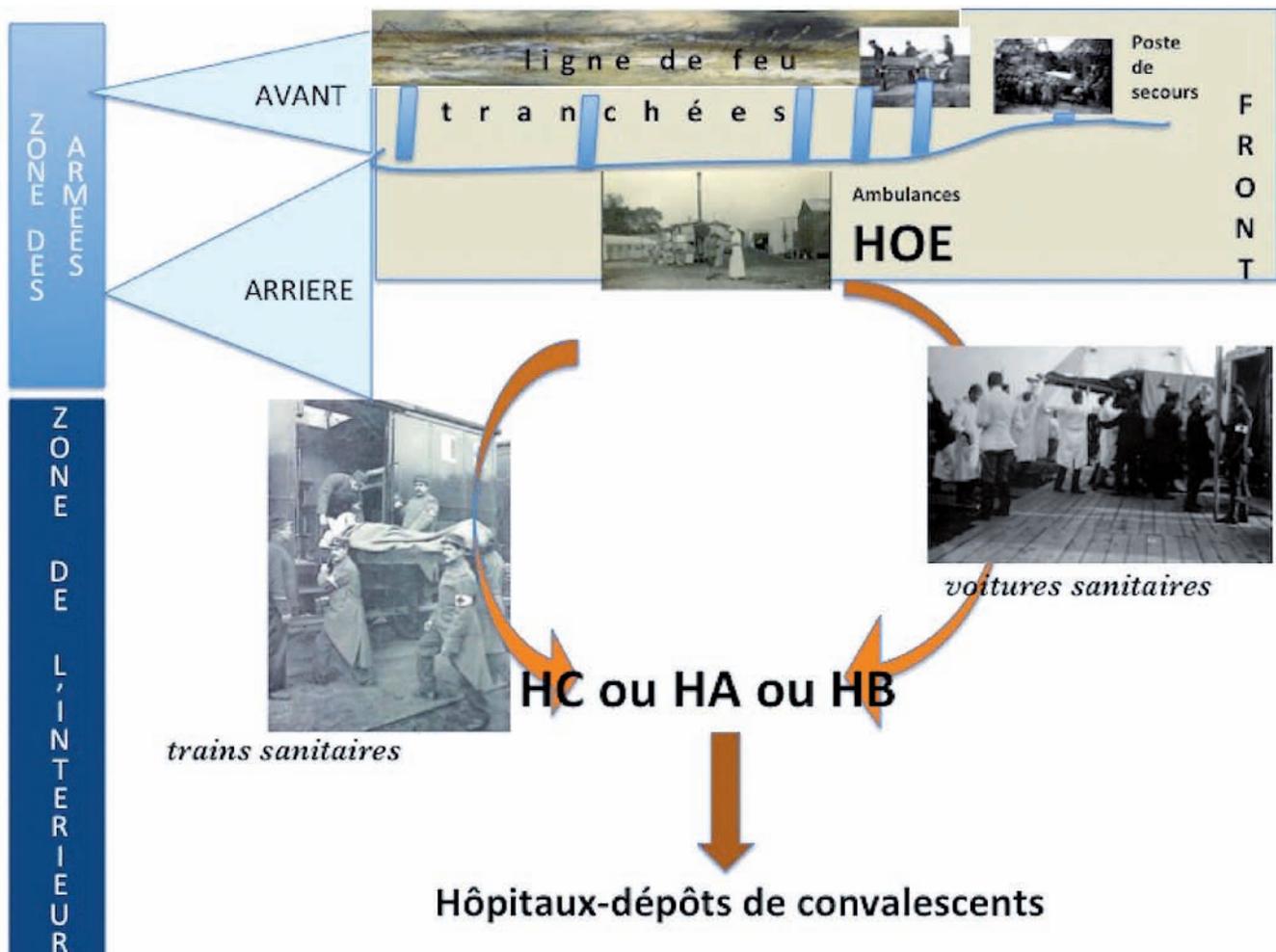
En 1914 le besoin se fait sentir de créer auprès des Hôpitaux-Dépôts de Convalescents, l'association d'Assistance aux Convalescents Militaires (ACM) toujours rattachée au ministère de la Guerre.

L'organisation de la prise en charge des blessés pendant la Grande Guerre

Le territoire est délimité en deux zones : la zone des Armées et la zone de l'Intérieur.

Les armées sont concentrées au "front". La ligne de feu et les tranchées sont à "l'avant". À chaque déplacement de l'unité, un **poste de secours** est installé en urgence. Dès qu'ils peuvent se déplacer, les brancardiers y transportent les blessés qui reçoivent les premiers soins avant d'être évacués vers l'**ambulance** (démontable) ou l'**hôpital d'évacuation** fixe appelé aussi **hôpital d'étape** (HOE) situés à "l'arrière". Les interventions chirurgicales ne sont pas faites dans ces HOE mais dans les **ambulances chirurgi-**

Organisation de la prise en charge



cales automobiles (ACA) créées spécialement et qui pouvaient se déplacer d'une ligne de feu à une autre. L'arrière est sur une centaine de kilomètres derrière la ligne de feu.

Très vite, ce dispositif, qui avait été prévu de longue date, s'est révélé insuffisant. Des moyens importants ont rapidement été mis sur pied. Des HOE, les blessés étaient ensuite répartis dans les hôpitaux temporaires de la zone de l'intérieur avant une éventuelle convalescence. Ils étaient transportés en voitures ou trains sanitaires spécialement aménagés.

Les hôpitaux de la zone de l'intérieur

En temps de paix, il existe des hôpitaux permanents, civils et militaires. Les malades militaires peuvent être envoyés dans les hôpitaux civils des villes sans garnison ou dans celles dont l'effectif n'atteint pas 300 hommes. Dès les premiers jours de la guerre, de nombreux hôpitaux civils deviennent mixtes, ils peuvent accueillir des blessés civils comme militaires. Parallèlement sont créés des hôpitaux annexes des hôpitaux militaires ; ils relèvent de l'autorité de l'hôpital mixte et sont établis dans des lieux réquisitionnés.

Parmi les hôpitaux temporaires on distingue :

- **les hôpitaux complémentaires (HC)**, gérés par la SSBM sous le contrôle exclusif du Service de Santé militaire, installés dans des bâtiments réquisitionnés ;
- **les hôpitaux auxiliaires (HA)**, gérés par les sociétés d'assistance UDF et UFF sous le contrôle des comités locaux ou départementaux du CICR ;
- **les hôpitaux bénévoles (HB)**, initiatives ou donations privées (mairies, couvents, comités) qui s'administrent elles-mêmes et reçoivent du service de santé militaire un prix de journée forfaitaire, sont dotés d'un numéro bis et ont duré de 1914 à 1916.

Lorsque la période de soins est achevée, les militaires sortant des hôpitaux de traitement passent obligatoirement par les hôpitaux-dépôts des éclopés et convalescents, formation sanitaire en charge de leur situation médico-légale.

Des établissements d'Assistance aux Convalescents militaires sont réservés aux blessés graves, tels que les mutilés, les tuberculeux, les paludéens, les gazés et seront supprimés en 1919, devenant hôpitaux complémentaires ou parfois centres spéciaux de réforme.

L'implication des Seynois

La Seyne, ville de près de 20 000 habitants, située sur la ligne de chemin de fer PLM¹, va très vite être sollicitée. Dès le 10 août, le maire de La Seyne répond à une demande du préfet du Var en date du 5, qu'il n'y a aucune école susceptible d'accueillir des blessés de la guerre. Il précise par ailleurs que l'Institution Sainte-Marie, située place Germain Loro a été réquisitionnée le 4^e jour de la mobilisation par le directeur du Service de Santé du V^e arrondissement maritime de Toulon.

Le 12 septembre, en réponse à une demande du sous-préfet, le maire cite les bâtiments aptes à être transformés en hôpitaux pour recevoir les blessés, une des clauses à satisfaire étant la proximité avec l'hôpital installé à l'Institution Sainte-Marie. Cette liste se compose des établissements suivants : l'ancien couvent de la Présentation, l'hôtel des Sablettes, l'école de garçons de la rue Grune², l'école de filles de la rue Clément-Daniel³ (installée dans l'ancien hôpital de la ville), l'établissement non achevé devant servir de patronage laïque⁴, la caserne de la Gatonne⁵, l'école libre du boulevard du 4 Septembre⁶.

Le 20 septembre 1914, le général commandant la XV^e région militaire envoie au préfet du Var une note circulaire

.....

- 1 / Ancienne Compagnie des Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée
- 2 / Ancienne école *Martini* située à l'emplacement actuel du parking *Martini*.
- 3 / Aujourd'hui, l'école des Beaux-Arts
- 4 / A l'emplacement actuel de la Mairie sociale, 1, rue Renan.
- 5 / Actuellement collège Curie
- 6 / Externat Saint-Joseph, à l'angle du Boulevard du 4 septembre. Emplacement actuel de l'immeuble *Le Quadrige*.

ayant pour objet la nécessité d'augmenter les ressources hospitalières.

"Les ressources prévues en temps de paix ou réalisées après la mobilisation sont en passe de s'épuiser. Les évacuations massives provenant des armées paraissent devoir continuer. Il faut donc prendre des mesures en urgence. Appel est donc fait au concours de l'autorité civile. Pour cela il sera imposé aux localités d'une certaine importance et situées sur les voies ferrées un quantum proportionnel aux ressources probables de chaque localité. Mais pour faciliter la surveillance militaire et le réapprovisionnement en matériel et médicaments l'autorité s'arrête aux dispositions suivantes :

seules les communes de 5 000 habitants et plus et qui n'ont pas encore réalisé le nombre de lits indiqué sont concernées.

- 5 000 hab. : 100 lits.
- 5 000 à 10 000 hab. : 300 lits.
- 10 000 à 15 000 hab. : 500 lits.

Le général n'exige pas immédiatement le total des ressources prévues dans chaque localité mais une mise à disposition de l'autorité militaire des premiers 100 lits par ville s'impose dans les 8 jours".

Le 25 septembre, en application de la circulaire du 20 septembre, le sous-préfet considère que La Seyne doit pouvoir hospitaliser 900 blessés, les efforts dans cette ville étant insuffisants.

En réponse à un courrier du 8 octobre du directeur du service de santé du V^e arrondissement de Toulon, le maire de La Seyne-sur-Mer envoie le 13 octobre, la liste des locaux disponibles :

- **Hospice de La Seyne** : les 50 lits de l'hospice civil sont prêts (en attente de la convention à passer entre l'état et la municipalité).
- **Patronage laïque** : 80 lits environ.
- **Casino de Tamaris** : 120 lits environ.

Pour son aménagement, le maire attend de savoir si le service de santé accepte les lits de 0,62 m de largeur qui lui ont été offerts.

À ces bâtiments pourrait s'ajouter l'hôtel des Sablettes, mais ce dernier est occupé par des marins.

Le 26 novembre, ces installations sont terminées. Parallèlement le Service de Santé met en place l'organisation

sanitaire de tous ces hôpitaux. Une circulaire du 26 novembre 1914 précise les modalités selon lesquelles se feront les visites dans les hôpitaux complémentaires et auxiliaires de la place de Toulon. Un officier est désigné chaque jour pour faire la visite d'un hôpital, de la salle des malades, des cuisines et autres locaux, recevoir les réclamations et, si nécessaire, faire un rapport qui sera transmis à l'état-major et au médecin-chef de l'établissement.

Les hôpitaux temporaires à La Seyne

- **L'Institution Sainte-Marie** réquisitionnée le 6 août 1914 devient HC N°4 avec 550 lits et ferme le 14 décembre 1918.

- **L'hôpital civil Saint-Jean** devient le 14 décembre 1914 jusqu'au 31 décembre 1918, avec 103 lits, HB N° 144 bis. C'est donc un hôpital mixte, la municipalité passe une convention avec l'État et reçoit un prix de journée forfaitaire.

- **Le patronage laïque** devient le 1^{er} février 1915 jusqu'au 6 août 1917, annexe de l'hôpital civil avec 32 lits. L'établissement du patronage laïque (copropriété de la Fraternelle laïque et des œuvres post-scolaires de la commune) n'est pas achevé car l'entrepreneur a été mobilisé. Le concepteur des plans, Delbès, a été lui aussi mobilisé mais au 10^e RGT d'artillerie à Toulon. Pour achever le bâtiment son concours est nécessaire. L'ancien député du Var François Coreil, président des Fraternelles laïques, suggère de faire pression sur le gouverneur militaire afin de libérer Delbès. Le conseil municipal approuve des avances pour financer l'achèvement des travaux et finance la transformation en hôpital. Le 1^{er} février, jour de la remise à l'autorité militaire, il y a présentation à la presse du bâtiment achevé.

Le Petit Var se fait l'écho des dons et des concerts qui sont donnés pour les blessés de l'hôpital civil.

- **L'hôtel des Sablettes-les-Bains**, du 20 août 1915 à la fin de 1918, est l'ACM N°164 avec 30 lits. Propriété de Noël Verlaque, il est mis gracieusement à la disposition de l'ACM pour la création d'une maison de



Hôpital civil de La Seyne en 1915 (Coll. Part. R. Paesani)



Hôpital civil de La Seyne en 1915 (Coll. Part. R. Paesani)



L'hôtel des Sablettes (Archives F. Olier de l'ouvrage *Hôpitaux militaires dans la guerre 1914-1918*)



Villa Les glycines (Coll. Part. R. Paesani)

convalescents militaires. Un comité de surveillance, composé d'un conseil de 19 personnes, dont 13 femmes, présidé par le maire de la ville, Léonce Rimbaud et Noël Verlaque, est créé.

Le Petit Var des 20 et 21 août rapporte la visite du délégué régional et détaille les locaux, le matériel et l'organisation de l'hôpital qui vient d'être installé.

Et le journal de conclure :

"Grâce donc au prêt magnifique d'un homme de bien M Verlaque ; grâce à la générosité inépuisable de M. le directeur des Chantiers⁷, grâce à l'empressement des dames à répondre à l'appel d'un comité dont nous connaissons tous ici le zèle; à la faveur de concours nombreux et précieux, grâce à la libéralité de la population patriotique de La Seyne, le délégué de la XV^e région a pu emporter de sa visite à notre formation sanitaire la certitude que nos valeureux convalescents goûteront là du bon repos et un peu de bien-être..."

Fin septembre, des divergences au sein du comité entraînent la démission des hommes ; le nouveau comité élu comporte 25 femmes, Cécile Chaminade est présidente du bureau secondée par trois hommes.

▪ **La Villa des glycines⁸**, du 12 décembre 1915 à la fin de 1918, est l'ACM N°168 avec 20 lits.

7 / Léonce Rimbaud.

8 / Emplacement de l'actuelle Villa Régina, au 161, rue du Professeur Raphaël Dubois.



Hôtel des sablettes - hôpital militaire 89 en 1919 (Coll. Part. R. Paesani)

Le comité est composé de 12 hommes et 35 dames patronnesses, on y retrouve les démissionnaires du N°164; le président directeur en est M. Rimbaud. Comme pour le numéro 164, la visite de l'établissement ainsi que l'appel au don sont largement relatés dans *Le Petit Var*.

▪ **Le Grand hôtel des Sablettes**, HC N°89, fonctionne du 1^{er} février 1918 au 1^{er} novembre 1920.

Spécialisé dans le traitement des maladies tuberculeuses, curieusement, il est ouvert en 1918 et sera le dernier hôpital à fermer en 1920.

▪ **La Gâtonne**, HC N°88 avec 80 lits du 29 mars 1918 au 25 février 1919.

La caserne de la Gâtonne, ayant été désertée du fait de la mobilisation, est réquisitionnée en 1918 et devient un

établissement affecté spécialement au traitement des femmes employées dans les arsenaux pyrotechniques travaillant pour la Défense nationale. En janvier 1919, l'effectif du personnel féminin étant réduit ne nécessite plus le maintien d'un hôpital spécial. Les malades pourront être traitées à l'Hôpital civil de Toulon comme avant la guerre. La fermeture est prononcée. La caserne a été utilisée par la Croix-Rouge pour donner des concerts et pour les arbres de Noël en faveur des blessés des hôpitaux complémentaires. En fin de compte, la Ville de La Seyne a pu mettre à la disposition du service de santé près de 800 lits à partir du 6 août 1914 et accueillir des malades et blessés de la guerre jusqu'à la fin de 1920.



La Gatonne (Europeana-Arch. mun. La Seyne)



Institution Sainte-Marie. Allée des jardins



23 juillet 1917, Officier de l'administration russe, officier serbe et infirmières.
(Archive Andrei Korliakov de l'album "Le Corps Expéditionnaire russe en France et à Salonique, 1916-1918")

L'Institution Sainte-Marie et l'hôpital russe

Établissement d'enseignement secondaire complété d'un cours préparatoire à l'Ecole Navale, l'Institution Sainte-Marie est officiellement reconnue le 16 janvier 1849 ; le pensionnat ouvre trois mois plus tard. Bien que menacé par la loi de 1905, cet établissement congrégationniste sera sauvé grâce à la mobilisation de la population.

À la rentrée 1914, repoussée au 3 novembre, l'Institution est donc prête à accueillir les élèves mais des pères maristes ont été mobilisés et depuis le 6 août, l'Institution réquisitionnée est devenue hôpital complémentaire. Faisant preuve de beaucoup d'astuces, les pères présents utilisent tous les espaces laissés libres par le Service de Santé Militaire et la rentrée du cours préparatoire à Navale peut se faire le 24 octobre.

Pour le collège, il est demandé la possibilité d'utiliser l'ancien couvent de la Présentation laissé à l'abandon. Avec l'aide des Seynois et des Forges et Chantiers de la Méditerranée, l'établissement est en état d'accueillir les élèves à la date indiquée. C'est là que fonctionnera le collège jusqu'à la rentrée 1919.

Pendant toute cette période, l'HC N°4 utilise les locaux de l'Institution avec deux médecins-chefs, un médecin-major, un médecin de marine, un chirurgien aide-major, un médecin résident, un pharmacien aide-major, deux officiers d'administration, des chefs de salles, 73 infirmiers, des infirmiers volontaires. Ce personnel s'occupe des 550 lits dont 27 réservés aux officiers. L'hôpital dispose en plus d'une salle d'opération. Il est l'un des plus importants de la XV^e région militaire.

Le 7 janvier 1917 les premiers blessés russes arrivent à La Seyne.

Le 10 mars 1917, l'hebdomadaire toulonnais "Je dis tout" annonce la transformation de l'HC N°4 en hôpital russe : "La société impériale de la Croix-Rouge russe, présidée par Sa Majesté l'impératrice a décidé de créer un hôpital pour soigner les officiers et les soldats de l'armée russe ramenés de l'armée d'Orient. Le choix s'est porté sur l'institution Sainte-Marie.

Cet établissement bénéficie de la sollicitude bienveillante de son Altesse la grande duchesse Anastasie qui fait de fréquentes visites".

Cet hôpital est dirigé par le médecin principal de première classe Pierre de Bielawenetz (entouré d'un médecin général, de deux médecins aide-major, d'une doctoresse, d'un pharmacien, de deux officiers d'administration, d'un interprète, de 17 infirmières et de 74 infirmiers), tous russes.

En 1921, le père Graly racontait cet événement en ces termes : *"Cet hôpital nous amena des hôtes glorieux, mais pas tous également désirables. Comment s'expliquer que d'une maison catholique par nature, on ait fait un hôpital russe ? Cela nous valut un avant-goût de la République soviétique prônée de nos jours. Un hystérique présidait au Soviet du moment et ne se déplaçait jamais, même en un corridor, sans une escorte de quatre hommes. Les dépenses étaient folles. Monsieur l'Economiste, pour mal se prêter à cette douloureuse comédie, se vit condamné au poteau. Il se fâcha, menaça de mettre le public dans l'affaire, et obtint une administration un peu moins anarchique, mais si tardivement !"*

Pourquoi un hôpital russe à La Seyne ?

La veille de la guerre de 14, la France et la Russie étaient liées par la convention militaire signée entre 1892 et 1894. En août 1915 la France et la Grande-Bretagne commencent à manquer d'hommes, alors que la Russie, pays le plus peuplé d'Europe, dispose de quelques 17 millions d'hommes mobilisables. Contre l'avis de son état-major, le tsar Nicolas II signe un protocole en mai 1916 qui va se traduire par l'envoi en France et sur le front de Salonique de quatre brigades russes, environ 40 000 hommes en échange d'équipement d'armement. Ces hommes vont participer à la "guerre française".

L'armée d'Orient

La 2^e Brigade spéciale (3^e et 4^e régiments) et la 4^e Brigade spéciale (7^e et 8^e régiments) vont s'illustrer en Orient, sous les ordres du général Sarrail, aux côtés des Alliés contre les

Bulgares et les Austro-Turcs. Mais, fin 1917, les échos de la Révolution d'Octobre arrivent au front. Afin d'éviter la contagion révolutionnaire et les désordres survenus en France, Sarrail décide, en janvier 1918, de désarmer la division russe.

Pendant la durée de leur engagement, d'août 1917 à janvier 1918, les régiments spéciaux du front d'Orient auront perdu 65 officiers et 4 149 sous-officiers et soldats.

Les soldats des 2^e et 4^e brigades ont connu, lors de combats, les pires conditions climatiques et matérielles, ce qui fera déclarer à Sarrail : *"Russes, dans les montagnes helléniques comme dans la plaine serbe, votre bravoure légendaire ne s'est jamais démentie"*. D'août 1916 à mars 1917, il y a eu 5 719 malades et 1 930 blessés évacués par les navires hôpitaux. En août 1917, on dénombre 787 soldats russes hospitalisés dans la XV^e région militaire ; 336 de ces soldats seront soignés à l'Institution Sainte-Marie à La Seyne. 72 sont morts et furent enterrés à La Seyne. Presque tous sont morts de maladie (tuberculose, embolie pulmonaire, paludisme, pleurésie, etc.). Ces Russes ne sont pas morts directement sur le champ de bataille, ils ont perdu la vie à la suite des maladies ou des blessures contractées sur le champ

de bataille : tous sont *Morts pour la France*.

Remerciements

Je tiens à remercier tout spécialement Frédéric Morchio qui a rédigé un article pour *Les Cahiers du Patrimoine de l'Ouest Varois* (n°14) et qui m'a donné généreusement la totalité de ses archives ; Daniel Hugonnet qui, par l'intermédiaire de Thérèse Lépine, m'a fait passer des documents essentiels sur l'histoire de l'Institution Sainte-Marie ; Gérard Delcroix qui a dépouillé le journal *Le Petit Var* pour toute la période de la guerre ; Roland Paesani, le cartophile de La Seyne-sur-Mer, qui m'a donné quelques vues des établissements de l'époque. Avec toutes les autres personnes qui m'ont apporté des éléments d'information, ils m'ont aidé à replacer la petite histoire de La Seyne dans l'histoire de la Grande Guerre de 14-18.

Bibliographie

- Archives du Service de Santé des Armées du Val de Grâce.
- Archives du Var. Série Z : sous-préfectures. Fonds de la sous-préfecture de Toulon depuis 1800, ss 3Z 177 : guerre de 14-18.
- Rémy Adam, *Histoire des soldats russes en France 1915/1920*, Les Bons caractères, 2007
- © Yves Domange 2012. Les croix-épées dites "russes" des monuments aux morts des communes du canton de Reignier, www.la-saleviennaise.org, 2012
- Gérard Gorokhoff et Andreï Korliakov - *Le Corps Expéditionnaire Russe en France et à Salonique - 1916-1918* - YMCA - Press Paris, 2003.
- Alain Larcan et Jean-Jacques Ferrandis. *Le Service de Santé aux armées pendant la Première Guerre mondiale*. Editions LB, novembre 2008.
- *L'Institution Sainte-Marie 1849-1999* - Association des Anciens élèves, 1999.
- Frédéric Morchio, "Hôpitaux temporaires et maisons pour soldats convalescents à La Seyne-sur-Mer au cours de la guerre de 1914-1918", dans *La Seyne-sur-Mer, Saint-Mandrier. Regards sur deux territoires, Cahier du Patrimoine l'Ouest Varois* n°14, dir Henri Ribot. Ed Foyer Pierre Singal et centre archéologique du Var, s.d.
- François Olier et Jean-Luc Quenec'Hdu, Tome IV - *Hôpitaux militaires dans la guerre 1914-1918*, Ysec Editions, 2014 - hopitauxmilitairesguerre1418.overblog.com
- Revue trimestrielle du club Cartophile toulonnais (collectionneur de cartes postales).
- Jean Riotte - Forum Pages d'Histoire - FORUM pages 14-18

Les monuments commémoratifs

La Seyne, Saint-Mandrier, Six-Fours

Dans l'immédiat après-guerre, trente-six mille monuments aux morts sont érigés dans pratiquement toutes les communes de France. La généralisation de ces monuments est à l'image du traumatisme subi par la nation : huit millions d'hommes ont été mobilisés (un Français sur cinq), un million quatre cent cinquante mille ont été tués. Presque toutes les familles sont endeuillées. Chaque commune, en gravant le nom de ses enfants disparus, entend leur rendre hommage. C'est le cas des communes de La Seyne, Six-Fours et Saint-Mandrier.



1 / La Seyne, monument aux morts initial de 1924

Monument commémoratif de La Seyne-sur-Mer

- **Emplacement du monument**
Môle de la Caisse (actuellement môle de la Paix).
- **Date d'inauguration initiale**
11 novembre 1924.
- **Inscription**
"Aux Morts pour la Patrie".
(374 morts inscrits/450 recensés).
- **Auteurs**
Francis André, sculpteur et Paul Viano entrepreneur à Marseille.
- **Historique**
Le conseil municipal en 1918 décide de la construction d'un monument commémoratif. Monsieur Rimbaud, directeur des chantiers est nommé président du comité du monument commémoratif.

Le projet d'André et Viano date du 11 avril 1921. La Commission artistique départementale donne un avis favorable le 28 juillet 1921 en émettant quelques remarques. Un référendum est organisé le 23 janvier 1922 et le 8 mars 1923 afin de déterminer l'emplacement. 301 familles sont concernées. Sur 175 qui répondent, 171 sont favorables à l'emplacement du môle de la Caisse.

Description¹

La Renommée soulève le linceul du mort de la Grande Guerre et lui montre la Victoire qui est le prix de sa mort. Sur le soubassement, une femme drapée symbolisant la mère, l'épouse vient montrer à un bambin l'ultime

récompense de celui qui est mort pour la défendre. Un marin appuyé sur son canon fouillant de son regard le dangereux horizon symbolise la Marine pendant la guerre.

▪ **Hauteur du monument** : 6,20 m.

■ Le Monument aux Morts initial, inauguré en 1924 (doc. 1)

Le Monument aux Morts de la guerre 14-18 avait été construit aux Forges et Chantiers sous la direction de monsieur Rimbaud. En 1943-44, l'armée allemande avait ordonné de le détruire en partie, car la statue se trouvant au-dessus du socle empêchait ses batteries anti-aériennes (Batterie de la Caisse) installées à proximité de manœuvrer normalement. (Extrait "Images de la vie seynoise d'antan" par Marius Autran).

1 / Le Petit Var du 29 août 1920.



2 / Monument actuel édifié en 1961

■ Le Monument aux Morts de 1961 (doc. 2)

Le monument détruit en 1944 est réédifié sur le môle de la Paix en 1961 par les Etablissements Jacquemin. Il est l'œuvre d'André Deluol. Il porte l'inscription "La ville de La Seyne à ses enfants morts pour la France". Un éphèbe à genoux tient une épée brisée. Il est inauguré le 8 mai 1962. Extrait de "L'art et la mémoire de 1914-1918 dans le Var".

Monument commémoratif de Saint-Mandrier

■ Emplacement

Place de l'église.

Auteurs :

Barthélémy, entrepreneur, et J. Bonal maçon.

■ Date d'inauguration

27 août 1922.

■ Inscription

"La ville de Saint-Mandrier-sur-Mer à ses enfants morts pour la France 1914-1918".

■ Historique

La Commission artistique départementale donne un avis favorable le 28 juillet 1921.

■ Description

C'est un pseudo-obélisque orné d'une palme et d'une branche de laurier. (Extrait de *L'art et la mémoire de 1914-1918 dans le Var*).



3 / Saint-Mandrier : Le Monument aux Morts édifié en 1922

Édification du Monument commémoratif de la Grande Guerre à Six-Fours

À Six-Fours, le recensement de 1906² donne 3 243 personnes habitant dans la commune. Le nombre de conscrits recensés entre les classes de 1887 à 1919 est de 659. 66 hommes sont morts pour la France, soit 10% des appelés dont 45% ont moins de 30 ans.

■ 1 - Les conditions de l'édification du monument commémoratif

Création d'un comité chargé de la réalisation du monument

Le 7 janvier 1919, le conseil municipal décide d'édifier un monument à la mémoire des enfants de Six-Fours morts pour la France.

Le cadre législatif de ces projets pour ériger un monument imposait de fournir un dossier détaillé contenant les pièces suivantes :

- délibération du conseil municipal avec création d'un comité chargé de la réalisation du monument.
- un croquis du monument avec son emplacement.
- l'avis d'une commission chargée de l'aspect artistique du monument.
- le devis estimatif de la réalisation.
- l'indication des moyens de financement (souscription, subventions, crédits municipaux).

Le comité d'organisation (des conseillers municipaux surtout) est chargé de recueillir les fonds nécessaires à sa réalisation. Une somme de 6 000 francs est prévue pour sa construction.

- 2 / Archives communales de Six-Fours : Recensement de 1906 par Jacqueline Viollet-Repetto.

Composition du comité chargé de la réalisation du monument commémoratif :

MM. Barbaroux, président du comité ; Aubert, entrepreneur de maçonnerie ; Derbès, 1^{er} adjoint au maire, Guigou, 2^e adjoint au maire ; Daniel et Reymoneng, conseillers municipaux.

Les projets

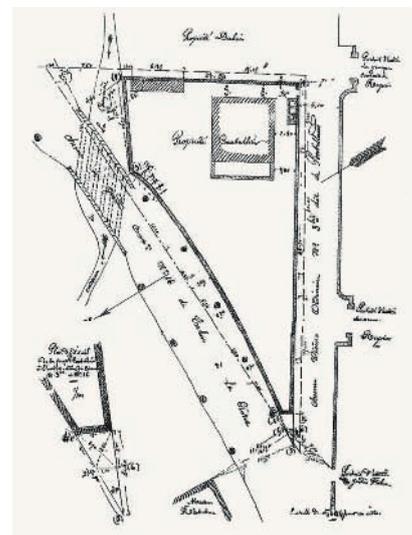
Réuni le 12 avril 1919, le comité examine trois propositions : celles des maîtres marbriers Corti, Mayan et Aiguier.

L'emplacement

Un emplacement est envisagé à la sortie est du village à la bifurcation de la route de Toulon et de la route des Sablettes. Le terrain reste à acquérir. Le 14 février 1919, le conseil accepte l'offre faite à titre gracieux par la famille Jouglas de ce terrain.

On notera également un don de terrain de la famille Cautellier. (doc. 5)

La proximité de l'école communale est un élément de choix important.



4 / Plan de situation (Archives municipales de Six-Fours cote 1M17)

Implémentation du Monument Commémoratif. - Le conseil accepte l'offre faite, à titre gracieux, par M. Jouglas de son terrain situé au croisement des routes de La Seyne et de Sablettes, pour y élever le monument, sous la seule condition que le donateur veuille bien, après entente avec la Municipalité, consentir à céder à la commune la surface nécessaire pour que la circulation soit facile autour du Monument.

5 / Délibération de Conseil Municipal de 14 février 1919. (Archives de Six-Fours, cote 1D15)

Le financement

Participation de la commune : Il représente souvent une lourde charge financière. Le conseil municipal attribue une somme de 1 500 francs au comité d'organisation à laquelle s'ajoutent 1 300 francs, bénéfice du magasin municipal.

La souscription

Elle dure plusieurs années. À Six-Fours le montant s'élève à 9 383 francs pour 181 donateurs. Lors de la séance du conseil municipal du 7 janvier, les conseillers font connaître le montant de leur souscription personnelle.

Dons privés

Le comité de secours aux victimes de guerre fait un don de 500 francs. La souscription des Tuileries Romain Boyer rapporte 300 francs. La direction de la tuilerie verse 50 francs à la commune. (doc. 7)

■ Participation de l'État

La loi du 25 octobre 1919 pose le principe d'une aide financière de l'État en fonction du nombre d'habitants de la commune et du nombre de combattants morts. À Six-Fours, 165 francs sont proposés par le préfet.

Le Sous-secrétariat aux finances, chargé de la liquidation des stocks, propose la cession gratuite au titre de trophées de guerre d'un canon de campagne pris à l'ennemi et de huit obus de 220, à la ville de Six-Fours. Ces obus seront utilisés avec une chaîne pour entourer le monument.

■ 2 - Réalisation du monument commémoratif

Choix du type de monument : l'obélisque.

La face principale de la pyramide est ornée d'une Croix de Guerre ainsi que d'une palme et ruban et surmontée d'un fronton avec une étoile à chaque face.

L'épithaphe initiale: "Six-Fours à ses Enfants Morts pour la France", deviendra : "Six-Fours à ses Morts glorieux".

Choix du maître d'œuvre, suite à la soumission (doc. 9)

La proposition de plan du monument faite par le maître tailleur de pierre,

Souscription
en vue de l'édification d'un monument
à la mémoire des Enfants de Six-Fours
morts pour la France.

1^{ère} Liste

Conseil municipal.	1500
Comité de secours aux victimes de la guerre	500
M ^r Bécard maire	200
M ^r Terbes 1 ^{er} adjoint	30
M Guigou 2 ^e adjoint	100
M. Bocorel conseiller municipal.	20
M. Buffa — id —	5
M. Curet — id —	20
M. Daniel — id —	5
M. Gerin — id —	5
M. Leque — id —	5
M. Meiffren — id —	10
M. Montolivo — id —	10
M. Taille — id —	10
M. Signal — id —	10
M. Reynoreng — id —	10
M. Cortel — id —	10
Total de la 1^{ère} liste.	2450

minutes perçues le 3 1^{er} 1919

6 / Première page de la souscription (Archives municipales de Six-Fours, cote 1M17)

IM 18 P4

Société des Tuileries Romain Boyer
SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 1 000 000 FCS
Siège Social: 5, Rue Cannobière, 5
USINES ALA COUDOURIÈRE
PAR SIX-FOURS (VAL)

LE CYONE

Marseille, le 3 Novembre 1921

**COMITE DU MONUMENT DES ENFANTS
DE SIX-FOURS MORTS POUR LA PATRIE**

Monsieur le Président,

Le Directeur de notre usine de Six-Fours nous fait parvenir votre lettre du 20 Octobre dernier.

Nous nous exprimons de vous informer que nous mettons à votre disposition les 1.000 briques pleines et les 10 sacs de ciment dont vous avez besoin pour la construction du monument des Enfants de Six-Fours morts pour la Patrie.

Nous ajoutons que nous sommes à votre disposition pour vous fournir des briques si les quantités ci-dessus ne vous étaient pas suffisantes.

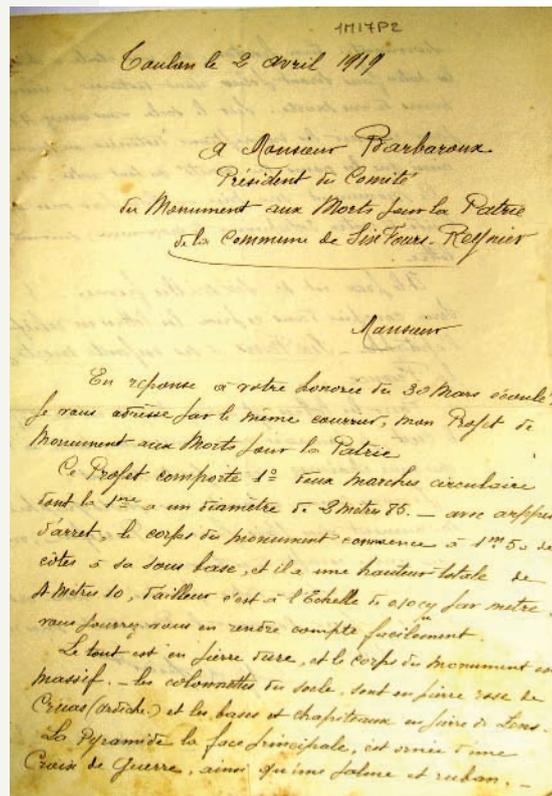
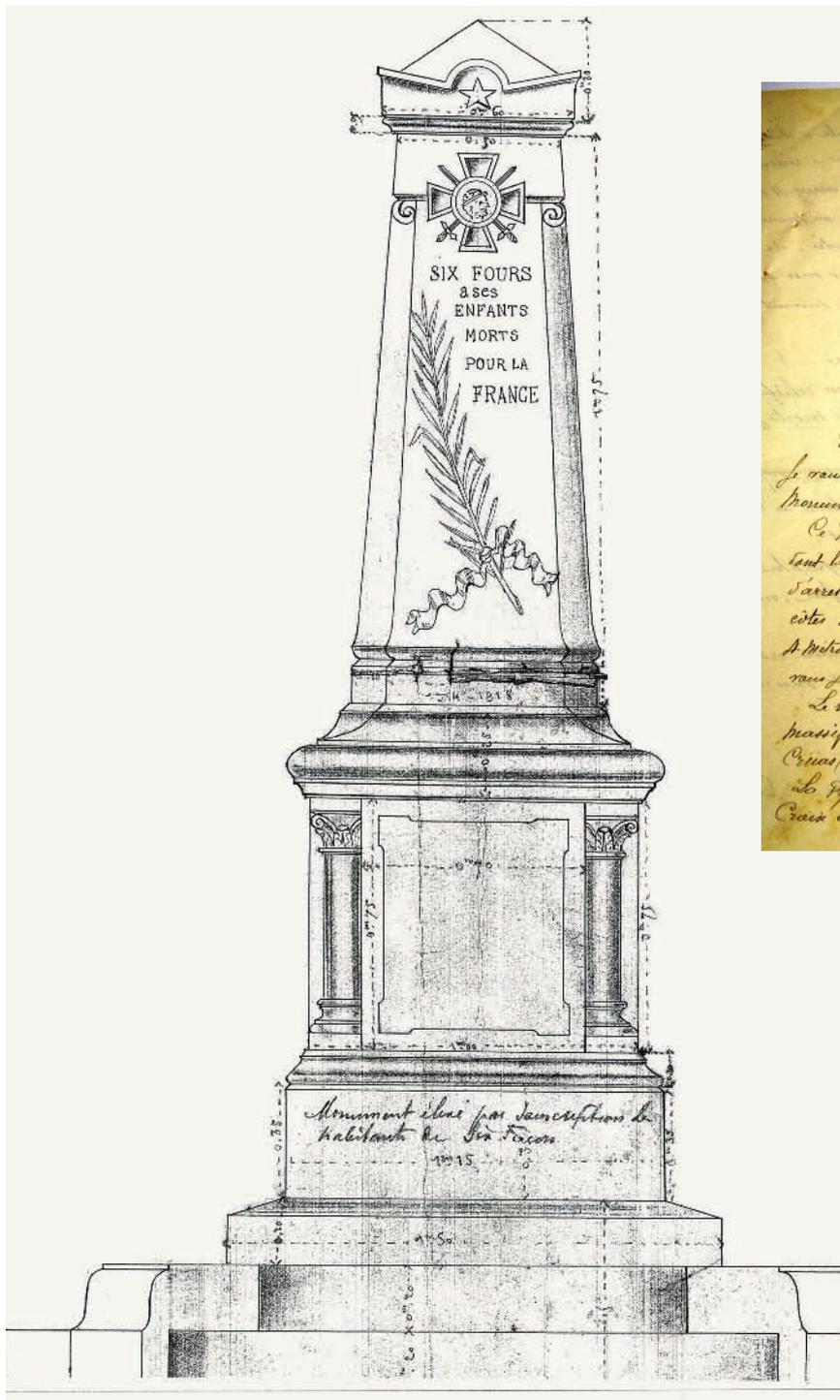
D'autre part voulant nous associer plus largement à votre oeuvre de reconnaissance envers les Enfants de la Commune morts pour la Patrie, nous vous prions d'accepter au nom de notre Société une souscription de frs. 300, à laquelle je m'associe personnellement par un versement de frs; 50.

Veuillez agréer, Monsieur le Président l'assurance de nos sentiments les plus distingués.

Le Directeur

[Signature]

7 / Dons de l'usine Romain-Boyer. (Archives de Six-Fours cote 1M17)



9 / Document sur la soumission par G. Aiguier. (Archives municipales de Six-Fours cote 1M17)

8 / Dessin échelle 1/10 du monument par G. Aiguier (Archives municipales de Six-Fours, cote 1M17)

Gustave Aiguier, demeurant à Toulon est choisie. Le montant des travaux s'élève à 6 000 francs. La livraison est prévue pour mai 1920.

Les matériaux utilisés

Le corps du monument est en pierre dure de Saint-Martin-Belle-Roche (Saône-et-Loire). Il est massif et à façon poli. Les gradins sont en pierre dure de Ruoms (Ardèche), les colonnettes du socle en pierre rose de Cruas (Ardèche) et les bases et chapiteaux en pierre de Lens (Gard).

La construction du monument commémoratif

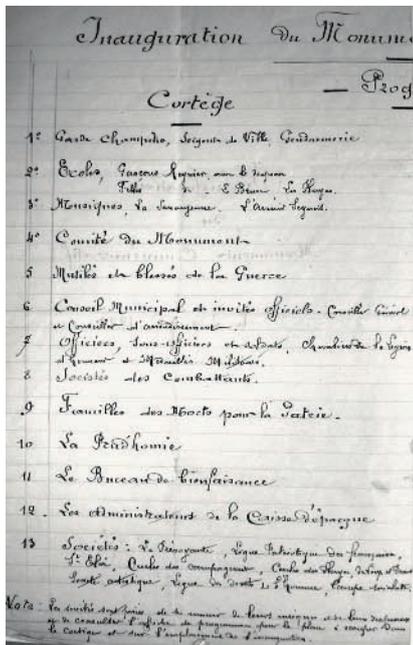
Le 1^{er} décembre 1919, Gustave Aiguier reçoit la somme de 2 000 francs au titre d'avance.

Le 3 novembre 1921, le directeur des Tuileries, Romain Boyer, met à disposition de la commune 1 000 briques pleines et 10 sacs de ciment en vue de la construction du mur d'enceinte.

F. Saurin, entrepreneur de serrurerie fournit l'entourage en fer plein d'une hauteur de 0,8 m. Antoine Dagnan

effectue la pose d'une barrière métallique de 14,5 m de long ainsi que la mise en place de huit obus et d'une chaîne. Baptistin Cayol peint les fers et les obus.

Une lettre du 18 février 1922 demande à Gustave Aiguier d'activer les travaux en vue de leur achèvement. Le monument est terminé en mars 1922.



10 / Organisation du cortège lors de l'inauguration (Archives municipales de Six-Fours, cote 1M17)

■ 3 - Inauguration du monument commémoratif.

La population de Six-Fours consultée refuse la bénédiction du monument. La cérémonie d'inauguration a lieu le dimanche 2 avril 1922 à 14h30. Le journal *Le Petit Var* relate cet événement dans son édition du 5 avril 1922.

■ 4- L'emplacement actuel du monument

Après plusieurs déplacements le monument commémoratif est maintenant situé face à l'entrée de la mairie le long de l'allée Maréchal de Lattre de Tassigny.

Deux soldats Morts pour la France oubliés pendant ces nombreuses années ont été rajoutés pour la cérémonie du 11 novembre 2014 sur le Monument commémoratif : Barbier Bastian et Brouquier Jules. Hommage leur est ainsi rendu.



11 / Monument Commémoratif dans les années 30, tel qu'au jour de son inauguration (CPA Coll. personnelle).



12 / Cérémonie du 11 novembre 2014



13 / Deux noms rajoutés sur le monument : Barbier Bastian et Brouquier Jules

Les travailleurs chinois de la Grande Guerre

l'exemple de La Seyne-sur-Mer

Les travailleurs chinois en France : quelques points de repère

Durant la Première Guerre mondiale la mobilisation des hommes conjuguée à l'effort de guerre pousse les autorités françaises à rechercher de la main-d'œuvre. On fait alors appel à l'Empire colonial, non seulement pour les opérations militaires, mais aussi pour faire fonctionner l'économie. Est donc créée une "Commission interministérielle de la main-d'œuvre" (CIMO) au début septembre 1915, dépendant du ministère du Travail, avec pour mission le recrutement de la main-d'œuvre nationale et étrangère nécessaire aux exploitations industrielles, commerciales et agricoles et particulièrement aux établissements publics et privés travaillant pour la Défense nationale. La question de la main-d'œuvre chinoise, à laquelle la France avait déjà fait appel dans certaines de ses colonies (notamment Madagascar) se pose dès 1915. La neutralité de la Chine dans le conflit au début de la guerre - la Chine n'entre en guerre qu'en août 1917 aux côtés des alliés - rend possible le recrutement d'une main-d'œuvre civile, qui ne soit pas employée à des opérations militaires. Après négociations avec les autorités chinoises, c'est donc la solution de l'envoi de travailleurs chinois qui est choisie. Elle satisfait la demande en main-d'œuvre des Français, tout en préservant la neutralité de la Chine.

Le recrutement en Chine se fait par l'intermédiaire de la "mission Truphil", du nom du lieutenant-colonel chargé de la mener à partir de 1917, au nom du ministère de la Guerre. Truphil est chargé au départ du recrutement de 50 000 chinois. Pour éviter une impli-

cation du gouvernement chinois et préserver la neutralité du pays, Truphil se fait passer pour un ingénieur agronome et négocie avec une compagnie privée, la société *Huimin*. Après un premier échec essentiellement dû aux difficultés d'entente entre le ministère de la Guerre et celui des Affaires étrangères en France, un contrat est finalement signé entre Français et Chinois en mai 1916. La société *Huimin* se charge des recrutements et les Français du transport et du séjour en France. Le recrutement se fait donc sous tutelle des autorités françaises et chinoises malgré des apparences privées.

Ce recrutement se fait sur contrat. L'établissement de celui-ci donne lieu à d'après négociations, les Chinois voulant des garanties sur le caractère non militaire du travail, la durée, les conditions de travail, de séjour, de salaire, l'accueil et le retour des travailleurs. Du côté français, la CIMO doit se plier aux exigences du patronat français mais surtout de la CGT : la présence des travailleurs chinois ne doit pas nuire aux intérêts des ouvriers français. Ils ne doivent pas constituer une main-d'œuvre concurrentielle et doivent regagner leur pays à la fin de la guerre. Le contrat établi comporte donc 28 clauses très complexes et détaillées, encadrant la totalité du séjour des Chinois en France. Il est très protecteur en théorie, même si la pratique montrera qu'il n'est pas respecté à la lettre. Quelles sont ces dispositions ? Les travailleurs chinois doivent être des civils volontaires et ne pas participer aux opérations de guerre. Ils jouissent du droit du travail français et de la liberté de religion. Ils sont par ailleurs protégés contre les maltraitances. La durée d'embauche est de 5 ans, l'employeur pouvant résilier

au bout de 3 ans. La durée de travail est de 10 heures par jour. Les Chinois ont droit aux mêmes jours de repos que les Français et à une journée de congé pour leur fête nationale. En cas de blessure, ils doivent être soignés. En cas d'invalidité, ils doivent percevoir des allocations à vie. En cas d'accident mortel, une indemnité doit versée à la famille. Au salaire s'ajoute une prime de 50 francs pour la famille. De même, le syndicat *Huimin* reçoit une prime de 100 francs par ouvrier recruté, ce qui fait de ce recrutement une affaire rentable.

La société *Huimin* crée quatre filiales à Tianjin, Hong-Kong, Pukou et Qingdao. Près de 32 000 travailleurs sont recrutés dans ces quatre villes. Les 5 000 autres qui sont envoyés en France, soit un total de 37 000, le sont par d'autres sociétés dans d'autres villes. Dans le même temps, et par des moyens légèrement différents, les Britanniques recrutent 100 000 Chinois. Au total ce sont donc près de 140 000 Chinois qui sont présents en France et en Belgique pendant la Première Guerre mondiale, l'essentiel sous commandement britannique, une partie sous commandement français, le reste sous commandement américain et canadien.

Les Chinois recrutés viennent de provinces de l'Est de la Chine, en majorité du Nord-Est, du Shandong. La préférence pour ces travailleurs du Nord vient des présupposés favorables accordés à leur "race", jugée la plus compatible avec le travail qu'ils ont à accomplir : *"La main-d'œuvre chinoise, surtout celle du Nord, doit nous donner satisfaction. Sobre, robuste, endurant et docile, l'ouvrier du Nord s'adaptera à notre climat et à des travaux même pénibles n'exigeant qu'un effort*

mécanique” écrit le capitaine Lapomarde, chargé du recrutement, à Pékin le 16 avril 1916. La force physique de ces travailleurs doit permettre de les utiliser pour des travaux pénibles comme dockers, mineurs ou travaux de reconstruction. Tous ces travailleurs sont jeunes, la plupart sont des paysans ou des migrants flottants (des paysans sans terre ni travail). On trouve aussi des serveurs, des soldats, des porteurs, des vendeurs, des coiffeurs ou encore des ouvriers.

Pour les Chinois recrutés par les Français l’arrivée se fait à Marseille, pour les Britanniques elle se fait au Havre. Pour les Français le départ se fait de Poukou, près de Shanghai, vers le Sud de l’océan Indien, puis c’est la traversée du canal de Suez, le passage par Port-Saïd et l’arrivée à Marseille. Un second itinéraire contourne le cap de Bonne Espérance et, après escale au Cap et traversée de l’Atlantique, passe Gibraltar pour gagner Marseille. Mais les routes maritimes ne sont pas sans dangers en cette période de guerre : plusieurs dizaines de navires transportant des travailleurs chinois sont attaqués par des sous-marins allemands qui mènent une campagne de sabotage du recrutement en Chine. Le 17 février 1917 le torpillage de l’*Athos* fait 754 morts dont 543 Chinois. Après cet événement, le trajet est modifié : les Français acheminent leurs Chinois par le Pacifique et l’Atlantique après une traversée du canal de Panama.

Ce transport, qui dure entre 40 jours et 3 mois, est long et pénible. En plus de la dangerosité, la plupart des ouvriers chinois sont pour la plupart des paysans qui n’ont jamais vu la mer. Cela représente pour eux un véritable choc. L’absence de confort et la discipline stricte provoquent des révoltes et des violences.

À leur arrivée en France, les travailleurs chinois sont placés sous l’autorité des Français et répartis dans tout le pays pour travailler dans les usines, dans les ports ou les dépôts ou encore dans les mines. Ils travaillent aussi, plus rarement, dans les exploitations forestières ou agricoles. Une fois la

Chine entrée dans le conflit, ils ne sont plus cantonnés aux opérations civiles. En tant que représentants d’un pays allié de la France, ils doivent en effet accepter les mêmes sacrifices que ceux que l’on impose aux Français. Ils contribuent ainsi à l’effort de guerre en creusant des tranchées, en construisant ou réparant des voies de communication, en déchargeant et transportant les équipements et provisions.

Les travailleurs chinois logent dans des camps à proximité de leur lieu de travail dans des baraques en brique ou en bois d’un grand inconfort. Chaque camp est encadré par un officier, un chef de détachement (adjudant), un sous-officier comptable, cinq sergents, cinq chefs de section (caporaux), quatre hommes de service auxiliaire (un secrétaire, un cordonnier, un tailleur, un infirmier), un interprète, et dix contremaîtres. Afin de faciliter la surveillance, certains travailleurs se voient désignés policiers du camp. Les travailleurs chinois sont dotés d’un uniforme. Comparés aux camps anglais, qui peuvent accueillir jusqu’à 3 000 personnes, les camps français sont de relative petite taille : entre 25 et 2 000 hommes. Le logement en camp répond à une volonté des autorités françaises de contrôler la présence des étrangers en France. Il s’agit d’éviter les fuites et l’établissement de liens avec la population mais aussi de garantir un retour au pays une fois le conflit terminé. Les travailleurs chinois se voient d’ailleurs attribuer un numéro de matricule destiné à faciliter leur identification.

Les travailleurs chinois du Var

Les Chinois de La Seyne-sur-Mer ont suivi, comme les autres, ce long chemin qui les a vu partir des campagnes chinoises pour venir travailler en France. Dans le Var, ils appartiennent aux troupes coloniales de la XV^e région. À La Seyne-sur-Mer, ils sont employés essentiellement par la compagnie Paris-Lyon-Méditerranée et par les Forges et Chantiers de la Méditerranée, qui orientent leur production vers le matériel de guerre (obus, chars)

pendant la durée du conflit¹.

Comme dans le reste de la France, les travailleurs chinois sont donc affectés à des postes classiques d’entretien de voies de communication ou de main-d’œuvre dans les usines d’armement. Leur logement par les entreprises qui les emploient et à proximité des lieux de travail ne fait pas non plus exception à la règle nationale. À la fin du mois d’octobre 1917 les travailleurs Chinois de l’arrondissement de Toulon sont logés par l’Arsenal à Toulon et les Forges et Chantiers de la Méditerranée à La Seyne-sur-Mer, dans des baraques spécialement construits d’après les instructions militaires². Le groupement de travailleurs chinois affecté aux Forges et Chantiers de la Seyne, qui compte 355 personnes³, est établi sur la place Noël Verlaque sous la surveillance d’un agent d’administration civile⁴. De mai à juillet 1919, un autre groupement est logé à proximité de la gare, travaillant le long de la voie de chemin de fer.

En 1921, sont encore recensés 230 Chinois à La Seyne-sur-Mer, ce qui signifie que leur rapatriement n’a pas été immédiat, comme dans le reste de la France où il s’est étalé jusqu’en 1922. Au-delà de cette date, on peut considérer que les Chinois présents dans les recensements sont restés en France, malgré les clauses du contrat. C’est le cas dans le Var puisqu’on recense 30 Chinois en 1922 à La Seyne-sur-Mer, et encore une dizaine en 1926, tous travaillant encore aux Forges et Chantiers de la Méditerranée.

Au-delà de ces aspects administratifs et comptables, la vie des Chinois à La Seyne-sur-Mer est marquée par quelques incidents qui permettent de saisir quelques bribes des vies de ces Chinois qui, dans les archives, sont très peu visibles.

Une affaire ayant, en son temps, défrayé la chronique à la fin de la guerre, renseigne ainsi sur les tensions

1 / ADV 2 R 20 Le commandant Béraux, Inspecteur des usines du 1^{er} secteur à Toulon au Préfet du Var à Draguignan.

2 / ADV 3 Z 102

3 / ADV 3 Z 102

4 / ADV 3 Z 102

au sein du groupement de travailleurs chinois de La Seyne-sur-Mer⁵.

Le 9 juin 1919, un travailleur Chinois de ce groupement, du nom de Tsiao Joeï Lin⁶ (matricule 8623), manque à l'appel du soir. Le 11 juin en fin d'après-midi, deux travailleurs du même groupement, attirés par une odeur nauséabonde se dégageant d'un petit poste de chasse maçonné voisin d'un bois, situé sur la commune d'Ollioules, au quartier de Piedardent, découvrent un corps en état de décomposition avancé. Ils donnent l'alerte à la gendarmerie. La victime est identifiée après une rapide enquête de gendarmerie. Il s'agit du travailleur chinois manquant le 9 juin.

Les soupçons se concentrent assez rapidement sur un autre Chinois, policier dans le groupement de la victime. Sine Hai Chan, 35 ans, est né dans la province du Shandong. C'est de cette province qu'il est parti, contractant, comme tant d'autres, un engagement pour venir en France. Arrivé à Marseille par le vapeur *Empire*, le 24 septembre 1917, il a travaillé à Oissel (Normandie, actuelle Seine-Maritime), à Carnoules pour la compagnie de chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée, puis à La Seyne pour la même compagnie.

L'instruction établit que Sine Hai Chan est complice d'un racket organisé par le commandant du groupement de travailleurs chinois, l'adjudant Carret. Tous deux alimentent un marché noir entre le groupement et l'extérieur, prélevant leur part au passage. Par ailleurs, Sine Hai Chan, policier du groupement, ferme les yeux sur les pratiques de jeux d'argent, pourtant illicites, mais dont ses compatriotes sont de friands amateurs. En contrepartie de ce silence, il prélève des sommes sur leurs gains. C'est certainement ce même appât du gain qui l'a poussé à ôter à vie à Tsiao Joeï Lin, ignorant que celui-ci était sans le sou car il venait d'envoyer une forte somme d'argent à sa famille. L'instruction est complexe, les témoignages contradictoires et l'enquête, de même que le procès, échouent à établir les

responsabilités. L'acquittement est donc prononcé le 15 avril 1920.

Une autre affaire, plus classique celle-là, de protestation collective contre les conditions de vie qui leurs sont imposées, se déroule à La Seyne-sur-Mer à la fin du conflit. En février 1918, un rapport de police du commissariat de La Seyne-sur-Mer à la sous-préfecture de Toulon relate l'incident suivant⁷ : *"Ce matin vers 5h00, M. Charabot, boulanger fournisseur du pain à la Société des Forges et Chantiers pour le groupement des travailleurs chinois, n'a livré que 78 pains ronds au lieu de 90 pains de cette forme qu'il fournit chaque matin pour cette catégorie de travailleurs, mais il a remplacé la quantité de pains ronds qui manquaient par une quantité semblable de pains longs. La répartition de pain a été faite aux chinois à parts proportionnellement égales de pain rond et de pain long, mais les étrangers n'ont pas voulu accepter le pain de forme allongée sous prétexte qu'il était plus mauvais que l'autre et la majeure partie d'entre eux ont refusé de se rendre au travail, une quarantaine sur 355 seulement ont regagné les ateliers"*. Mais les autorités savent comment faire face à ce type de situation et l'insurrection est rapidement matée.

Épilogue

On ne sait pas exactement combien de Chinois sont morts en France durant cette période. On avance le chiffre de 1 500 victimes du côté français (incluant les victimes de l'*Athos*) tandis que du côté britannique on évoque plus de 27 000 victimes.

Ces morts sont dues aux maladies notamment la tuberculose et la grippe espagnole, aux accidents du travail, aux bombardements allemands, aux exécutions à la suite de révoltes, mais aussi à des blessures mortelles contractées dans des bagarres. Les Chinois sous commandement français n'ont pas été enterrés dans des cimetières spécifiques, d'où difficultés pour les identifier. Pour les Chinois sous com-

mandement anglais, la situation est différente, puisque des cimetières chinois ont été constitués dont le principal est celui de Noyelles-sur-Mer, qui, avec ses 843 stèles ornées d'idéogrammes, est aujourd'hui un lieu de mémoire de la communauté chinoise française.

La plupart des travailleurs chinois rentrent chez eux entre 1919 et 1921, participant, durant ces longs mois, aux durs travaux de la reconstruction. Les rapatriements commencent à l'automne 1919. Les Anglais terminent leurs opérations en 1920 et les Français en 1922. Leur lenteur s'explique par la rareté des moyens de transport, par une mauvaise préparation des opérations et par l'absence de personnel compétent. Pour autant, la quasi-totalité des Chinois venus en France par le contrat Trupatil-Heimin sont rapatriés en mars 1922. Aucune indemnité ni aucune pension ne leur sera jamais accordée.

Après cette date environ 2 000 travailleurs chinois sont restés en France, bénéficiant d'un contrat d'embauche. En 1929, il en reste environ 1 000. Certains travaillent dans des mines, d'autres dans des usines, notamment chez *Renault*, en région parisienne. La majorité s'est marié avec des Françaises, malgré les réticences des autorités françaises.

En 1925, la majorité des Chinois est regroupée à Paris. Avec ceux qui étaient arrivés avant-guerre et les étudiants du mouvement travail-études des années 1920, constituent la première communauté chinoise de France. Installés d'abord à proximité de la Gare de Lyon, ils se déplacent durant l'entre-deux-guerres vers le quartier des Arts et Métiers au Nord de Paris où se trouve aujourd'hui encore la plus importante communauté chinoise de Wenzhou.

Il faut attendre 1988 pour qu'une plaque commémorative soit posée place Maurice Denis près de la Gare de Lyon à Paris. En 1998, un monument leur rendant hommage est érigé par le gouvernement français au Parc Baudricourt dans le XIII^e arrondissement près du quartier chinois. Le dernier survivant

5 / Archives départementales du Var 2 U 735

6 / Noms restitués d'après les orthographes du dossier. Traduction des caractères certainement aléatoire.

7 / ADV 3 Z 102

est mort le 5 mars 2002 à La Rochelle à l'âge de 105 ans.

Cette mémoire et cette histoire sont donc ressurgies récemment. Pourquoi ? Du point de vue chinois, l'historiographie de la Chine communiste d'après 1949 a considéré le recrutement des travailleurs chinois comme un épisode mineur et honteux appartenant à la longue histoire de l'exploitation de la Chine par les Occidentaux, en faisant dès lors un non-objet d'étude. L'ouverture de la Chine et ses ambitions économiques depuis les années 1990 contribuent à porter une autre lecture de l'histoire.

Dans l'historiographie britannique de l'après-guerre, il n'est jamais question

des Chinois sans doute parce qu'ils n'étaient destinés ni au territoire britannique ni aux terres impériales. Pourtant, dès les années 1980, la lacune tend à se combler, sans doute sous l'influence de la tradition d'études chinoises, liée à la présence britannique à Hong-Kong. Seule l'historiographie américaine ne semble avoir été frappée d'aucune amnésie.

Du point de vue français : à une longue période d'oubli succède un réveil historiographique tardif. D'une part, jusqu'à une date récente, des travaux disponibles en langue anglaise n'avaient quasiment aucune répercussion. En outre, l'historiographie française des

années 1950 à 1970 est marquée par le contexte tendu de la décolonisation et laisse la priorité à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale.

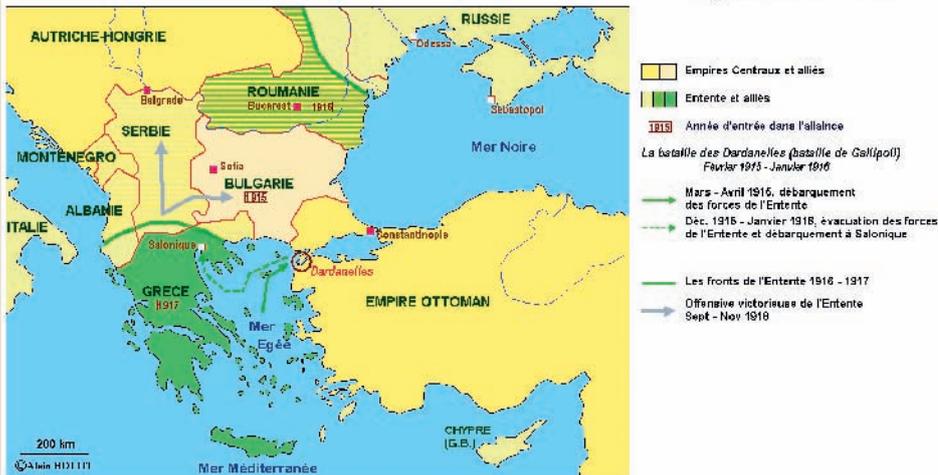
Par ailleurs, l'histoire de l'immigration n'y constitue pas un champ autonome avant les années 1980. C'est seulement à partir de cette décennie que l'on assiste à une résurgence de la mémoire, puis de l'histoire. La présence en France d'une communauté chinoise nombreuse, depuis les années 2000, crée une demande sociale, à laquelle les historiens, encouragés par le contexte de célébration du centenaire de la Première Guerre mondiale, répondent volontiers.

Bibliographie

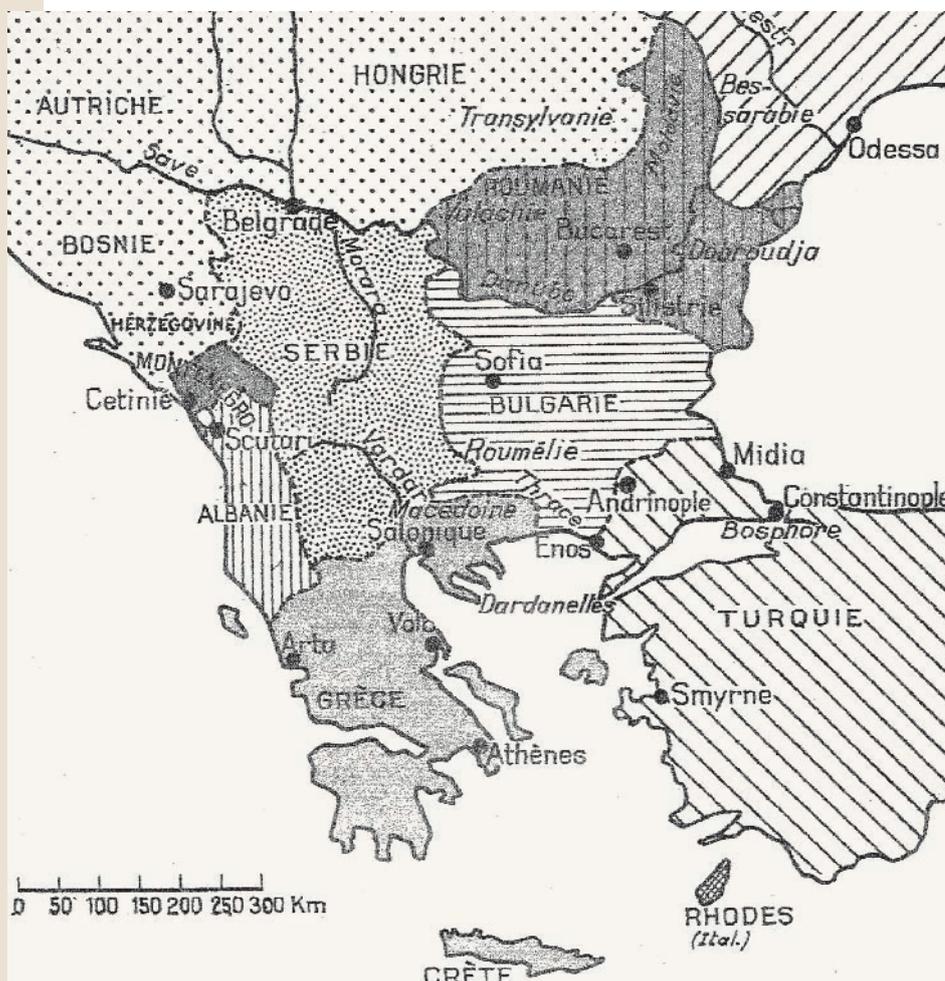
- Dornel Laurent, *Les étrangers dans la Grande Guerre*, Paris, La documentation française/Musée de l'histoire de l'immigration, 2014.
- Li Ma (dir.), *Les travailleurs chinois en France dans la Première Guerre mondiale*, Paris, CNRS éditions, 2012
- Live Yu Sion, "Les travailleurs chinois" in *"Aux soldats méconnus. Étrangers, immigrés, colonisés au service de la France"*, Hommes et Migrations, novembre 1991, p. 12-15
- Regnard Céline, "Un quotidien violent ? Réflexions sur les conditions de vie des travailleurs chinois en France pendant la Première Guerre mondiale" in Li Ma (dir.), *Les travailleurs chinois en France dans la Première Guerre mondiale*, Paris, CNRS éditions, 2012, p. 285-305

Un front oublié : le front d'Orient (1915-1919)

LA PREMIERE GUERRE MONDIALE
La guerre dans les Balkans



La guerre dans les Balkans, 1914-1919. (Source : Alain Houot).



Carte politique des Balkans en 1914
(Source : Ambrosi C. *L'apogée de l'Europe, 1871-1918*, Masson et Cie, Paris, 1975).

Présentation

■ Introduction

Des centaines de milliers d'hommes issus d'une quinzaine de pays ont combattu dans les Dardanelles en 1915, puis dans les Balkans à partir d'octobre 1915 et, bien au-delà de l'armistice de 1918, en Russie. Parmi eux, environ 400 000 soldats français ont été engagés dans ce que l'on a appelé le front d'Orient, un front largement oublié aujourd'hui.

1915 : un nouveau front en Orient : pourquoi ?

■ De quel "Orient" s'agit-il ?

Paradoxalement les opérations dites d'Orient se déroulent géographiquement en Europe si l'on excepte le débarquement d'une brigade française durant quelques jours en Turquie d'Asie. Sept États composent cet "Orient européen" : l'Albanie, la Bulgarie, la Grèce, le Monténégro, la Serbie, la Roumanie et la Turquie d'Europe totalisant 24 millions d'habitants. Grande comme la France, montagneuse, au climat rude en hiver et très chaud en été, cette région est l'une des plus pauvres d'Europe mais aussi indiscutablement la plus instable.

Un baril de poudre

La région qui s'est en grande partie libérée de la domination ottomane au cours du XIX^e siècle, se caractérise, en effet, par de nombreuses rivalités interétatiques et interethniques. Véritable mosaïque de peuples aux cultures très différentes, elle apparaît comme une poudrière. En 1914, la région sort tout juste de deux conflits consécutifs qui l'ont déchirée.

De plus, depuis longtemps, la région est au cœur des tensions entre les grandes puissances européennes divisées entre deux systèmes d'alliances antagonistes : la Triple Alliance regroupant



L'Europe en 1914 : deux alliances antagonistes. (Source : Alain Houot).

l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie¹ et la Triple Entente rassemblant la France, la Russie et l'Angleterre.

■ L'assassinat de François-Ferdinand met le feu aux poudres

Le 28 juin 1914, l'archiduc héritier d'Autriche-Hongrie, François-Ferdinand, en visite en Bosnie, est assassiné à Sarajevo, avec son épouse. Assassinat qui met le feu aux poudres dans les Balkans d'abord, avant que le jeu des alliances ne propage l'incendie à tout le continent européen. La 1^{ère} guerre mondiale débute ainsi dans les Balkans.

Les raisons de l'intervention franco-britannique dans la région des détroits en 1915

■ Les détroits : un enjeu stratégique majeur.

Le détroit des Dardanelles d'une longueur d'environ 55 km et d'une largeur variant de 2 à 7 km, est une frontière naturelle entre l'Europe et l'Asie mineure. Il relie la mer Egée à la mer de Marmara et constitue l'unique accès, depuis la Méditerranée, au détroit du Bosphore et à la mer Noire. Ces caractéristiques lui confèrent une grande importance stratégique et expliquent que le détroit fut dès la plus haute antiquité le siège d'affrontements majeurs.

Dès le début de la 1^{ère} guerre mondiale, les détroits constituent un objectif important pour la Russie qui y voit d'une part la possibilité d'un accès à la Méditerranée (ce qui faciliterait les communications et les échanges entre les Alliés dont les forces sont scindées en deux de part et d'autre des puissances centrales) et d'autre part l'opportunité de prendre Istanbul, ancienne Constantinople, siège historique de la religion orthodoxe et capitale de l'empire ottoman. Néanmoins la situation militaire de la Russie face aux forces allemandes et austro-hongroises sur le front de l'Est lui interdit de s'engager dans une telle



L'assassinat de François-Ferdinand, archiduc héritier d'Autriche-Hongrie. (Le Petit Journal, 12 juillet 1914).

.....
1 / L'Italie entrera finalement en guerre aux côtés de l'Entente en mai 1915.

opération d'autant plus que ses alliés français et britanniques ne souhaitent initialement pas s'y impliquer. Mais la situation évolue à la fin de l'année 14.

■ Une opération de diversion contre la Triple Alliance.

Après la bataille de la Marne et la "course à la mer", le front de l'Ouest est paralysé le long d'une ligne s'étendant de la mer du Nord à la Suisse. Dans les rangs alliés, les avis sont partagés quant à la stratégie à adopter. Au sein de l'état-major français le général en chef, Joffre et ses conseillers sont partisans d'une poursuite des efforts militaires sur le front occidental, l'objectif étant de provoquer la rupture des lignes ennemies par des assauts répétés. Le commandement britannique est quant à lui plus partagé. Devant l'immobilité du front occidental, une fraction de ses membres émet l'hypothèse de l'ouverture d'un nouveau front. Plusieurs localisations sont envisagées. Parmi celle-ci figure la région des Détroits.

■ Les avantages stratégiques et diplomatiques attendus.

Outre l'accès à la mer Noire et la prise d'Istanbul, le contrôle des Dardanelles et du Bosphore, espère-t-on du côté des alliés, encouragerait la Grèce, la Bulgarie et la Roumanie², encore neutres fin 14, à entrer en guerre à leurs côtés tout en soulageant le front russe.

Ardent partisan d'une telle opération, Winston Churchill, Premier Lord de l'Amirauté, organise en novembre 1914, avec l'aval du ministre de la Guerre, Lord Kitchener, un bombardement naval limité de l'embouchure du détroit des Dardanelles, avec pour objectif de tester les capacités défensives des fortifications côtières de la région. Les résultats de l'attaque s'avèrent satisfaisants (plusieurs forts turcs sont détruits) et amènent l'état-major britannique à conclure à la faiblesse des défenses du détroit.

2 / La Roumanie entrera en guerre au côté de l'Entente en 1916, la Grèce en 1917. La Bulgarie se rangera en 1915 au côté des Empires centraux.

1915 / janvier 1916 : l'expédition des Dardanelles et son échec



À l'origine du projet, Winston Churchill (1874-1965), 1^{er} Lord de l'Amirauté à partir de 1914.

■ Le projet

Le projet, élaboré par Churchill en collaboration avec l'amiral Carden, prévoit l'emploi d'une soixantaine de bâtiments (cuirassés, croiseurs de combat, destroyers, sous-marins, dragueurs de mines). Le contingent terrestre, quant à lui, est initialement composé de 2 divisions. L'ANZAC (Australian and New Zealand Army Corps) stationné en Égypte doit se tenir en réserve afin d'apporter un soutien éventuel aux forces de débarquement. À l'origine, le projet accepté avec réticence par l'état-major français ne prévoit pas l'usage de l'infanterie française, le général Joffre ne souhaitant pas détourner du front

occidental des unités terrestres pour une opération qu'il juge secondaire.

■ Les opérations navales

2 temps forts :

Le 19 février 1915,

sous le commandement de l'amiral Carden, l'opération navale est déclenchée. La flotte franco-britannique (54 navires) bombarde les forteresses turques situées à l'embouchure du détroit des Dardanelles (cap Helles) et celles de la côte asiatique.

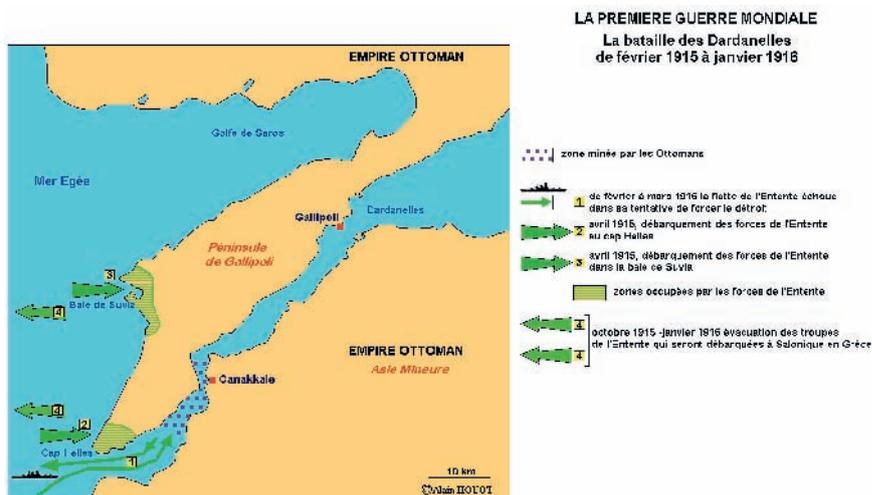
Mais les canons de la flotte franco-britannique ne sont pas assez puissants pour véritablement endommager les forts turcs et la résistance ennemie est opiniâtre.

Le 25 février l'offensive est stoppée.

Malgré cet échec, l'amiral Carden reste convaincu que l'opération peut aboutir. Les forteresses situées à l'embouchure des Dardanelles s'avérant trop bien protégées, il décide d'engager sa flotte directement dans le détroit lui-même, l'objectif étant de progresser lentement dans celui-ci, en procédant à une destruction systématique de tous les forts secondaires turcs afin de couper les lignes de ravitaillement des forteresses principales.

La 2^e offensive navale débute le 18 mars.

La progression initiale est satisfaisante et les dommages infligés aux défenses turques sont réels. Mais la flotte avance lentement, le détroit étant protégé par des centaines de mines sous-marines qu'il faut détruire. Au fil de la journée les difficultés s'accroissent. Certaines



La bataille des Dardanelles de février 1915 à janvier 1916 (Source : Alain Houot)

mines échappent à la surveillance des marins et endommagent plusieurs bâtiments.

Qui plus est, l'artillerie mobile turque dont la précision est facilitée par le faible rythme de progression des navires alliés, cause des ravages parmi les dragueurs de mines, non blindés, qui forment l'avant-garde de la flotte d'attaque. À la fin de la journée, le *Bouvet*, l'*Irrésistible* et l'*Océan* ont sombré. L'*Inflexible*, le *Suffren*, l'*Albion*, l'*Agamemnon*, le *Lord Nelson*, le *Gaulois*, le *Charlemagne*, sont gravement endommagés. L'opération est arrêtée sur un nouveau constat d'échec. Victime d'un malaise l'amiral Carden doit abandonner son commandement à l'amiral de Robeck.



Dispositif de l'action du 18 mars (Source L'illustration, 29/1/1916).

Ce 2^e revers impose une révision tactique. Il apparaît évident à ce stade qu'un débarquement d'unités d'infanterie chargées de détruire l'artillerie ennemie est une condition *sine qua non* pour la prise effective des détroits. Une interruption d'un mois dans les opérations est décidée, le temps de réunir les forces nécessaires à une telle attaque.

En toute hâte les Alliés établissent une base opérationnelle dans la baie de Moudros sur l'île grecque de Lemnos, située à proximité du détroit.



Croquis d'ensemble de Lemnos à Constantinople (Source L'illustration, 31/7/1915).

■ Les opérations terrestres

La préparation

L'ANZAC est transféré depuis l'Égypte jusqu'à Moudros. Avec difficulté Joffre se laisse convaincre d'autoriser la création d'un corps expéditionnaire d'Orient (CEO). Composé de 17 000 hommes, opérant sa concentration en Egypte, il est confié au général d'Amade. Au total ce sont 75 000 Français et Britanniques qui sont regroupés entre le 10 mars et le 25 avril sur l'île de Lemnos.

L'interruption de la part des Alliés des opérations pendant un mois, délai nécessaire à la concentration de leurs troupes, laisse le temps au général allemand von Sanders qui commande les troupes turques de renforcer l'organisation et les défenses du détroit.

Durant la phase préparatoire du débarquement, le commandement allié hésite sur le lieu le plus adapté. C'est finalement la partie occidentale du détroit, la presqu'île de Gallipoli (du nom de la petite ville située au Nord-Est des Dardanelles) qui est choisie pour zone principale d'opérations. Le plan initial prévoit un débarquement simultané en deux points distincts de la presqu'île : les baies d'Anafarta et de Suvla à l'ouest, et le cap Helles au Sud. Le dispositif sera complété par un tir de soutien des navires de guerre et par 2 attaques de diversion, l'une menée au Nord-Ouest de la péninsule, l'autre par le CEO sur le fort de Kum Kale, situé sur la côte asiatique.

Ce plan présente deux faiblesses : pas d'effet de surprise ; de plus l'artillerie turque est toujours opérationnelle et les soldats débarqués risquent d'essuyer de puissants tirs de barrage.

L'opération débute le 25 avril

Dans la zone de débarquement Nord au cap Suvla, les troupes de l'ANZAC doivent faire face à une erreur qui met en péril leur opération. Débarquées à 1,5 km de leur objectif, les soldats trouvent de hautes falaises devant eux au lieu de la grève plane qu'ils auraient dû atteindre et subissent la contre-attaque turque conduite par un jeune officier, Mustafa Kemal³. Ses soldats occupent des positions qui dominent les forces britanniques contraintes de se battre le dos à la mer.

Cette zone est le siège de combats acharnés qui font plus de 10 000 victimes de part et d'autre et se poursuivent jusqu'au 4 mai, date à laquelle le colonel Kemal renonce à rejeter les Britanniques et ordonne l'établissement d'une ligne de tranchées.

Au Sud, l'attaque du CEO sur le fort de Kum Kale (25-27 avril) est couronnée de succès. Au cap Helles, sur 3 des 5 sites de débarquement, les troupes britanniques, ne rencontrent quasiment aucune résistance turque et réussissent à établir des têtes de pont. Mais les deux dernières plages sont solidement fortifiées et protégées par un réseau de fils de fer et de nids de mitrailleuses. Les pertes sont lourdes mais les défenseurs turcs sont contraints d'abandonner leurs positions. La zone du cap Helles est donc à présent sous le contrôle des Alliés qui peuvent commencer à débarquer leurs troupes de réserve.

Jusqu'en août se succèdent des attaques coûteuses (sur le fort de Krithia, sur la colline d'Achi Baba) et vaines. Les Alliés sont embourbés dans une guerre de position imposée par des adversaires très solidement retranchés.

.....
3 / Futur président de la république turque proclamée en 1922.



Les falaises d'Anzac, point de débarquement des Australiens et des Néo-Zélandais, le 25 avril 1915.
A gauche, un navire-hôpital; à droite, éclatements d'obus turcs au milieu des dragueurs.
LA BAIE DE SUVLA ET LES FALAISES D'ANZAC
Aquarelles d'après nature, par NORMAN WILKINSON.

(Source *L'illustration*, 16/9/1916).



Soldats dans les tranchées de la presqu'île de Gallipoli
(Source *L'illustration*, 17/7/1915).

Les épidémies achèvent de miner les forces des assaillants. En septembre l'entrée en guerre des Bulgares qui provoque l'effondrement de la Serbie et menace la Grèce conduit à mettre fin à l'opération. Par un accord entre les deux ministres de la Guerre, Gallieni et Lord Kitchener, le rembarquement décidé en octobre s'achève au début de l'année 1916.

Au total les Français ont engagé environ 80 000 hommes dans l'expédition des Dardanelles sur un total de 450 000 pour l'ensemble des Alliés avec 2 divisions sur 7. La participation des troupes coloniales est importante de façon à éviter d'affaiblir le front occidental. On dénombrera côté français,

3 700 morts, 6 000 disparus et plus de 17 000 blessés. L'expédition des Dardanelles comptera, selon Fabrice Pappola⁴ au rang à la fois des plus meurtrières et des plus stériles opérations militaires menées au cours de la première guerre mondiale.

Fin 1915-1918 : du repli sur Salonique à la victoire finale

■ **Le repli sur Salonique et la création du camp retranché**

4 / Présentés par Fabrice Pappola, *Les carnets de guerre d'Arnaud Pomiro, des Dardanelles au Chemin des Dames*, Ed. Privat, Toulouse, 2006.

Le repli sur Salonique

Afin de soutenir la Serbie, la France défend depuis l'automne 1915, l'option d'utiliser les forces des Dardanelles. C'est d'ailleurs pour elle un excellent prétexte pour se désengager. Les Britanniques sont plus réservés mais finissent par accepter. Début octobre 1915, les Alliés décident de transporter une partie de leurs forces à Salonique. À noter que le roi de Grèce, Constantin, n'est pas favorable à un débarquement allié dans son pays.

Les premières troupes françaises prennent pied à Salonique le 5 octobre 1915. Un mois plus tard l'Armée d'Orient dépasse les 70 000 hommes. Les Britanniques, de leur côté, traînent les pieds et ne s'engagent qu'à contre-cœur alors que la situation de la Serbie s'aggrave.

D'octobre à décembre 1915, des efforts sont faits pour la soutenir. Placées sous le commandement du général français Sarrail, les troupes alliées tentent vainement de porter secours à l'armée serbe. La retraite serbe se déroule dans des conditions effroyables.

Civils et militaires cherchent à gagner l'Adriatique après avoir franchi des montagnes enneigées, harcelés par l'ennemi et des brigands. Et lorsque les survivants atteignent la mer, aucun bateau n'est présent pour les ravitailler et les secourir. Après de nombreuses tergiversations, les Alliés finissent par se mettre d'accord pour évacuer l'armée serbe. Fin février 1916, l'essentiel de l'armée serbe ayant retraité, soit plus de 133 000 hommes, se retrouve à Corfou, la France ayant joué un rôle de premier plan dans cette évacuation.

La conquête de la Serbie est un succès pour les puissances centrales, désormais en relation directe, en particulier par le chemin de fer, ce qui facilite grandement le transfert de troupes et de matériel. De leur côté, les Alliés qui n'ont pu prévenir l'écrasement de la Serbie ont cependant réussi à sauver une partie de l'armée serbe qui est acheminée en Macédoine et vient renforcer le corps expéditionnaire à Salonique, véritable "kyste" allié dans les Balkans dominés par l'Alliance.



Artillerie française débarquée à Salonique (Source *L'Illustration*, 27/11/1915).

Le camp retranché de Salonique

L'arrêt des forces ennemies aux frontières de la Grèce permet l'installation du corps expéditionnaire à Salonique (aujourd'hui Thessalonique). Ottomane depuis le XV^e siècle, conquise par les Grecs en 1912, elle commence à peine à s'intégrer au royaume grec.

La zone occupée par le corps expéditionnaire allié s'étend sur plus de 30 000 km², dans un pays partagé dans ses sentiments. Le pays garde la trace des guerres et des troubles qui s'y sont déroulés depuis 10 ans. C'est sans doute ce qui explique l'indifférence voire l'hostilité de la population, pour qui l'arrivée de troupes annonce de nouveaux fléaux. Les soldats alliés ont d'ailleurs raison d'être méfiants car parmi ces populations existe un mouvement terroriste, les *commitadjis*, prompt à assassiner des soldats isolés. Les Alliés se fixent pour mission de réaliser un immense camp retranché à l'abri duquel les troupes alliées pourront vivre, s'entraîner, se défendre éventuellement contre les assauts ennemis et plus tard préparer une offensive à la fois contre la Bulgarie (dont les premières lignes ne sont qu'à 60 km), la Turquie et l'Autriche-Hongrie. En moins de 3 mois, un formidable camp retranché encercle la ville, entièrement protégé par un double réseau de fil de fer, formé par une série d'ouvrages, dotés d'abris, de postes d'observation... Des milliers d'hommes deviennent terrassiers, maçons, charpentiers, des puits sont creusés, des routes sont construites.

Les médecins insistent pour qu'on assèche les marais, avant l'été, afin de lutter contre le paludisme.

Les soldats débarquent en Macédoine après un voyage de 2 500 km depuis les ports de Méditerranée (Marseille, Toulon) qui les conduit à l'île de Lemnos puis à Salonique au terme d'une semaine au moins de trajet dans des conditions difficiles et dangereuses. À partir de 1917, des trains, partis de France, parcourent l'Italie jusqu'à Tarente où les troupes embarquent. Il s'agit de réduire au maximum le temps de transport en bateau et donc la vulnérabilité aux sous-marins de plus en plus actifs. Les troupes sont cantonnées à 5 km au Nord-Est de Salonique dans l'immense camp de toile de Zeitenlick, sur la route de Monastir, près du fleuve Vardar, l'endroit le plus malsain de la région, loué par le gouvernement grec. En même temps que



Les Alliés à Salonique. Le général Sarrail assiste au défilé des 1^{ers} régiments italiens (Source *L'Illustration*, 26/10/1916).



Le camp de Zeitenlic, près de Salonique (Source *L'Illustration* 6/11/1915).

le camp, un cimetière apparaît qui ne cesse de grandir au fil du temps. Plusieurs hôpitaux militaires temporaires sont créés à proximité du camp.

L'évolution de la situation de 1916 à 1917

Début 1916, plus de 100 000 Français et 100 000 Britanniques se trouvent sur place. Avec l'arrivée des Serbes, le contingent allié dépassera 330 000 hommes.

Durant le premier semestre, les belligérants s'observent et cela ne donne lieu qu'à une guerre de patrouille. Cependant, après d'interminables palabres, gouvernements et chefs militaires alliés s'accordent pour préparer une grande offensive dans le but à la fois de soulager le front occidental et de soutenir les Roumains qui viennent d'entrer en guerre à leur côté. La nouvelle offensive menée d'août à novembre 1916 se heurte à une forte résistance ennemie.

L'avance ne peut dépasser Monastir (2^e ville de Macédoine) tandis que les 2/3 du territoire roumain sont occupés par les empires centraux. Une mission militaire française dirigée par le général Berthelot est envoyée en urgence aux confins de la Roumanie et de la Russie afin de reconstituer l'armée roumaine. Le front se stabilise pour deux ans au Nord de Monastir, l'offensive du printemps 1917 au Nord-Ouest de cette ville n'ayant donné que peu de résultats. Sarrail désavoué, est remplacé par Guillaumat auquel succèdera en juin 1918 Franchet d'Esperey.



Au Nord de Monastir, blessés français revenant du front
(Source, *L'illustration*, 14/4/1917).



Relief montagneux à l'Ouest de Monastir (Source, *L'illustration*, 21/05/1917).



Le front d'Orient en 1917.
(Source : Schiavon M. *Le front d'Orient*, Ed Tallandier, Paris, 2014)

La marginalisation de ce front secondaire, l'absence de perspectives et la souffrance rendent les soldats amers et entraînent comme en France, une grave crise du moral qui aboutit parfois à des mutineries (des unités refusent de monter en ligne notamment à Monastir).

La fin de l'année 1917 est extrêmement difficile pour l'Entente qui, dans les Balkans, perd deux alliés : la Russie qui signe en décembre 1917 l'armistice de Brest-Litovsk et la Roumanie, contrainte de cesser les hostilités.

■ 1918-1919 : de l'offensive victorieuse à la dissolution de l'Armée d'Orient

1918 : une offensive décisive

Au début de l'année 1918, les armées alliées comptent près de 600 000 hommes sur le front d'Orient (185 000 Français, 174 000 Britanniques, 90 000 Serbes, 57 000 Italiens, 49 000 Grecs, 19 000 Russes - une armée russe en voie de dissolution). Le 15 septembre, le général Franchet d'Esperey lance une offensive sur la Bulgarie.

L'attaque dans le massif montagneux du Dobropolje parvient à percer les lignes adverses et à atteindre par les crêtes la moyenne vallée du Vardar jusque-là inaccessible puis à entamer une marche irrésistible vers le Danube, artère vitale des relations entre les empires centraux.

Dès le 26 septembre la Bulgarie demande l'armistice. L'Autriche-Hongrie est menacée. La Turquie est isolée. Le 29 septembre, la Bulgarie signe l'armistice, prélude de l'effondrement de l'Alliance. L'armée austro-hongroise se décompose tandis que l'armée d'Orient pousse vers le Nord, franchit le Danube puis marche sur Bucarest (la Roumanie reprend la guerre). L'empire ottoman signe l'armistice le 30 octobre, suivi, le 3 novembre par l'Autriche-Hongrie dont l'empire se disloque et l'Allemagne, le 11 novembre 1918.

L'euphorie de la victoire est de courte durée dans les Balkans car la défaite de l'Alliance ne signifie pas le retour au pays natal.



Franchet d'Espèrey (1885-1942), commandant des armées alliées d'Orient, maréchal de France en 1922.

La poursuite de la campagne sur le front russe jusqu'en avril 1919.

Contrairement à leurs espérances, les soldats ne rentrent pas et la campagne militaire se prolonge jusqu'en avril 1919. Tandis que la guerre civile fait rage en Russie, les Alliés craignent la victoire des Bolcheviks et la propagation de la révolution dans les pays limitrophes. C'est la raison pour laquelle ils décident d'envoyer des troupes en Crimée et en Ukraine afin de soutenir les armées blanches contre l'Armée rouge. Débarquée à Sébastopol et Odessa, l'armée française fait face aux bolcheviks.

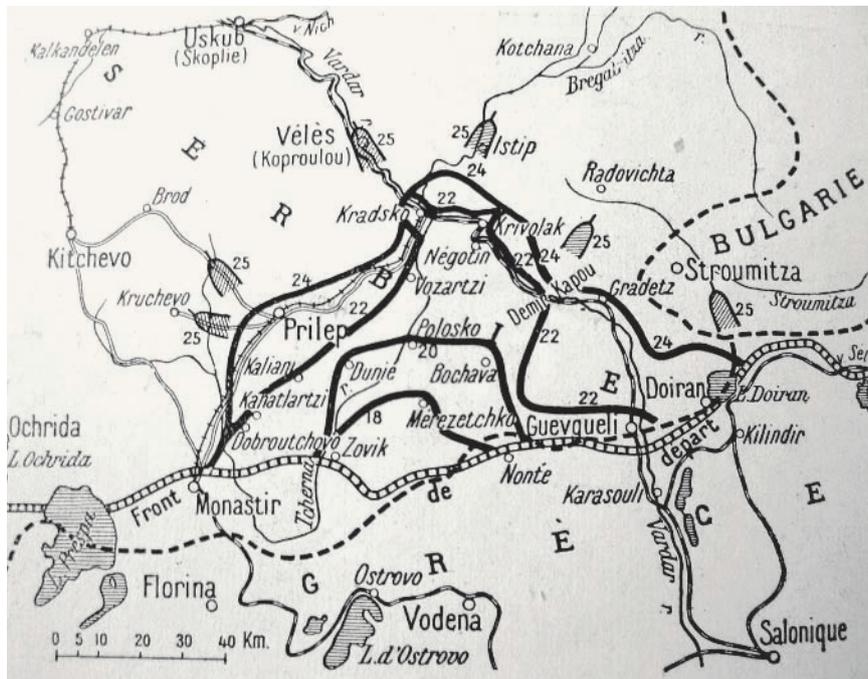
Mais très vite les soldats s'opposent à la reprise des opérations. La contagion révolutionnaire, bien que sévèrement réprimée, touche l'armée d'Orient (mutinerie des marins de la mer Noire en avril 1919).

Après les armistices, le maintien d'une partie de l'armée française en Orient

Elle reste présente sous la forme de trois corps d'occupation : armée de Hongrie, armée du Danube et corps d'occupation de Constantinople. Les dernières troupes françaises évacuent les Dardanelles en septembre 1922.

Conclusion

De 1915 à 1919 plus de 400 000 marins et soldats français combattent sur le front d'Orient, comme le souligne



La poursuite des Bulgares du 18 au 26 septembre 1918 (Source, L'Illustration, 12/10/1918).



Les navires de l'Entente ancrés dans le Bosphore - 13 novembre 1918 (Source L'Illustration, 28/12/1918).



Entrée de l'escadre alliée à Sébastopol le 26 novembre 1918 (Source L'Illustration, 28/12/1918).

Max Schiavon⁵, dans une situation de rupture totale avec leur monde habituel. Car les conditions dans lesquelles vivent et combattent les poilus d'Orient sont bien plus pénibles qu'en France : il n'y a pas de permissions sur place, le courrier parvient de façon aléatoire, les hommes occupent des logements insalubres et vivent sous toile de tente, les conditions sanitaires sont déplorables, les maladies fréquentes. On estime le nombre de tués, disparus ou décédés de maladies à 70 000, à 45 000 le nombre de blessés, 285 000 celui des malades. Les armées d'Orient ont joué un rôle important dans la conduite de la guerre. Outre leur rôle décisif dans la percée qui met fin à la suprématie allemande dans le Sud-Est de l'Europe, elles ont fixé des troupes turques et allemandes qui auraient pu être employées au Proche-Orient. Elles ont également obligé les états-majors allemand et autrichien à distraire des troupes à l'Ouest. Les Poilus d'Orient n'ont donc pas démerité. Pourtant, après l'échec cuisant des

Dardanelles, l'opinion métropolitaine se désintéresse de ce front lointain dont l'utilité ne semble pas évidente. Mal informée, elle croit les poilus d'Orient plus chanceux, combattant rarement et sous un ciel clément. Les dirigeants politiques et militaires sont peu nombreux à saisir l'imbroglie balkanique quand ils n'occultent pas leur responsabilité dans les échecs successifs des campagnes menées.

De ce fait, un profond malaise s'installe rapidement entre les soldats d'Orient et la métropole. Les rescapés souffriront pour le reste de leur vie du manque de reconnaissance de la nation, reconnaissance qui entoure ceux qui ont combattu sur le front occidental. Un seul grand monument en hommage à l'armée d'Orient est construit dans les années 20 à Marseille.

La mémoire collective a oublié le sacrifice de ces hommes.

Bibliographie

- Serge Truphémus avec la collaboration de Jean-Yves Le Naour, *1914-1919, le front d'Orient, les soldats oubliés*, Canopé-CRDP de l'académie d'Aix-Marseille, 2014.
- Max Schiavon, *Le front d'Orient, du désastre des Dardanelles à la victoire finale 1915-1918*, Ed. Tallandier, Toulouse, 2014.
- Présentés par Fabrice Pappola, *Les carnets de guerre d'Arnaud Pomiro. Des Dardanelles au Chemin des Dames*. Ed. Privat, Toulouse, 2006.

5 / Max Schiavon, *Le front d'Orient. Du désastre des Dardanelles à la victoire finale 1915-1918*, Ed Tallandier, Paris, 2014.



Monument aux Morts de l'Armée d'Orient et des terres lointaines inauguré en 1927 à Marseille.

La guerre navale et les victimes seyno-mandréennes

Si les combats terrestres de La Grande Guerre ont marqué à jamais la mémoire collective, il n'est pas de même de la dimension navale.

Pourtant, la Méditerranée, comme d'autres mers ou océans, n'a pas été épargnée par le conflit et a été le théâtre de diverses opérations opposant les flottes de l'Entente à celles de la Triplice. Même si la plus connue de ces opérations reste la dramatique expédition anglo-française des Dardanelles, la Grande Guerre en Méditerranée ne se limite pas à ce cuisant échec de l'Entente.

Dans cet épisode naval, 34 marins seynois (dont 9 qui résidaient ou étaient nés à Saint-Mandrier) y ont laissé leur vie, soit au cours de la guerre, soit suite à des blessures ou maladies contractées en service. Qui étaient-ils ? Quel rôle ont-ils joué dans le cadre des différentes missions de la Marine ?

Dans les pas des marins seynois victimes de la guerre navale en Méditerranée

Pour mieux cerner le profil de ces victimes seyno-mandréennes, plusieurs éléments les concernant se doivent d'être soulignés :

■ Un nombre relativement important

Si dans l'absolu, le nombre 34 semble faible, il représente en réalité 7,4 % des 460** M.P.L.F. seynois de la Grande Guerre (** à ce jour, suite à de nouvelles vérifications, la liste des victimes compte 460 M.P.L.F.). Ce

DES MARINS SEYNOIS MORTS EN SOLDATS

1) Inscrits maritimes seynois passés dans l'armée de terre.

Nom, Prénom	Classe	Inscription	Spécialité	Décès
CADIERE Joseph	1900	5 ^e dépôt des équipages de la flotte	Matelot 2 ^e classe	4/07/1916 à Avocourt
COURAGEUX Jules	1911	„	„	07/1918 dans l'Oise
DEL TEDESCO Victor	1906	„ E.V. 3 ans	Matelot musicien	26/09/1914 dans la Meuse
DE MAROLLES Claude	1917	„ E.V. pour toute la guerre	Marin	2/01/1917 dans la Meuse
ESPOSITO Michel	1901	„	Matelot	6/07/1915 (Meurthe et Moselle)
GUINCHARD Justin	1904	„ E.V. pour 5 ans	„	7/09/1914 à Sérancourt
LEYDIER Antoine	1899	„ E.V. pour 5 ans	„	24/09/1914 au Maroc
PIZOT Eugène	1902	„	„	7/07/1915 dans la Marne
RAPHEL Henri	1893	„	„	28/02/1916 dans la Meuse
STOQUEUX Léon	1905	„ E.V. pour 5 ans	„	25/03/1915 dans la Marne
GIEU Marius	1908	„ E.V. pour 5 ans	„	21/04/1915 au Maroc
SALDALAMACCHIA Salvator (frère)	1905	5 ^e dépôt...	Matelot	30/03 1916 dans la Somme

2) MARIN SEYNOIS MORT EN FUSILIER MARIN :

Ricard Auguste (classe 1916) marin de commerce recruté comme matelot timonier, E.V. pour 5 ans. Décède le 16 octobre 1915 à Nieuport (Belgique).

pourcentage très élevé par rapport à la part prise par la Marine sur le plan national (0,7 % seulement), s'explique par le positionnement géographique de notre ville, la présence de l'Arsenal et celles des Forges et Chantiers de la Méditerranée. En effet, avec le recrutement de la Marine fondé pour l'essentiel sur l'inscription maritime, de nombreux jeunes gens seynois, familiers de la mer, seront inscrits sur ces registres spécifiques et donc mobilisables de 20 à 50 ans. L'ont-ils tous été en 1914 ? Il nous est impossible, compte tenu des documents consultés, de répondre à cette question. Deux précisions peuvent être néanmoins apportées :

- tous les inscrits maritimes seynois n'ont pas été affectés à la dimension maritime du conflit, certains ayant été mis à la disposition de l'armée de terre. Ce sont des "marins morts en soldats", on en compte 13 parmi les Seynois dont un fusilier marin, *Ricard Auguste* mort le 16 octobre 1915 à Nieupoort en Belgique ;
- l'Armée de Mer, en 1914, qui réunissait les trois marines c'est à dire tous les marins, qu'ils soient marins d'État avec les personnels des arsenaux, marins de pêche ou de commerce, avait besoin pour ses cuirassés d'un personnel technique très qualifié. On fait donc appel à des engagés volontaires, retenus pour leurs compétences. Ainsi parmi les 34 victimes, on compte 9 engagés volontaires, issus probablement des Forges et Chantiers de la Méditerranée comme le laisse sous-entendre leur profession.

■ Pour la moitié d'entre eux, des métiers liés à la mer

Compte tenu du mode de recrutement, cette domination des métiers liés à la mer est évidente.

Néanmoins d'autres professions sont présentes et témoignent de la situation économique de La Seyne avec notamment des métiers liés à la construction navale comme chaudronnier, ajusteur, fondeur, tourneur... (par exemple Roche Henri dont le nom figure sur la plaque commémorative des chantiers), ou des métiers liés au bâtiment.

LES GENS DE "MER"	Marins : 17 dont 1 officier (Chailley Paul), 1 marin de commerce et 1 mousse ; Pêche : 1 (famille Bianco)
AUTRES	Secteur du bâtiment : 1 maçon Secteur de l'artisanat et commerce : 1 boucher, 1 boulanger, 1 représentant de commerce ; Secteur administration : 1 commis ; Secteur médical : 2 pharmaciens ; Secteur industriel : 8 en tout, 2 chaudronniers sur fer ou cuivre, 2 forgerons, 1 fondeur mouleur, 1 tourneur sur métaux, 2 ajusteurs ; Inconnu : 1.

Ce sont les matricules qui nous renseignent sur les professions, mais parfois les détails manquent. Comment comprendre par exemple la mention "Marin" ? S'agit-il de marin de commerce, de marin d'État, de pêcheur ? Parmi les victimes un seul est identifié tel quel. Il est probable qu'il en existe d'autres. En témoigne le cas de la famille Bianco avec 3 victimes. Cette famille, originaire de Procida près de Naples, figurait parmi ces familles d'Italiens exerçant le métier de pêcheur. Or pour un seul (*Dominique*) apparaît le métier de pêcheur, pour les 2 autres, *François* et *Michel*, cette précision nous est donnée par le recensement de 1911.

■ Une cohorte de marins morts très jeunes

Comme pour les fantassins, il ressort, pour notre commune, que nos marins sont morts plutôt jeunes :

- sur les 34, 10 n'ont pas dépassé 25 ans et 22 n'ont pas dépassé 30 ans ;
- 88,57% ont été tués avant leur 35^e année.

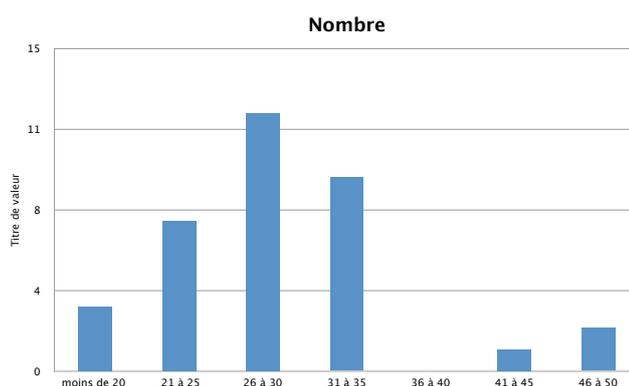
N'a pas été pris en compte dans ces calculs, le cas de Gavarry Laurent,

décédé après la guerre en 1960, à l'âge de 72 ans.

Pour expliquer la jeunesse de nos marins, 3 facteurs interviennent :

- d'abord, comme pour l'armée de terre, les classes les plus jeunes sont mobilisées les premières ; la classe A étant sur place on rappelle les permissionnaires dès le 25 juillet, le 2 août les classes B et C ainsi que le service de front de mer, le 13 août tous les canoniers, fusiliers, timoniers... De nombreux Seynois seront concernés ;
- ensuite la possibilité pour les jeunes d'anticiper la date d'incorporation avant l'âge de 20 ans. Deux exemples en témoignent : Bernardini Albert, mort à l'hôpital de Saint-Mandrier le 4/09/1918 suite de grippe, à l'âge de 18 ans, et Delbreil Marius, décédé à l'hôpital de Saint-Mandrier le 28/10/1917, à l'âge de 19 ans ;
- enfin, le recours à des appels sous les drapeaux anticipés à partir de 1915. C'est le cas de Marquand Paul, incorporé par anticipation comme matelot armurier sur le croiseur cuirassé Léon Gambetta, le 8 avril 1915. Sachant que ce bâtiment a été torpillé dans la nuit du 27 avril 1915, on peut souligner sa survie sur le front extrêmement courte.

À QUEL ÂGE LES MARINS SEYNOIS SONT-ILS DÉCÉDÉS ?

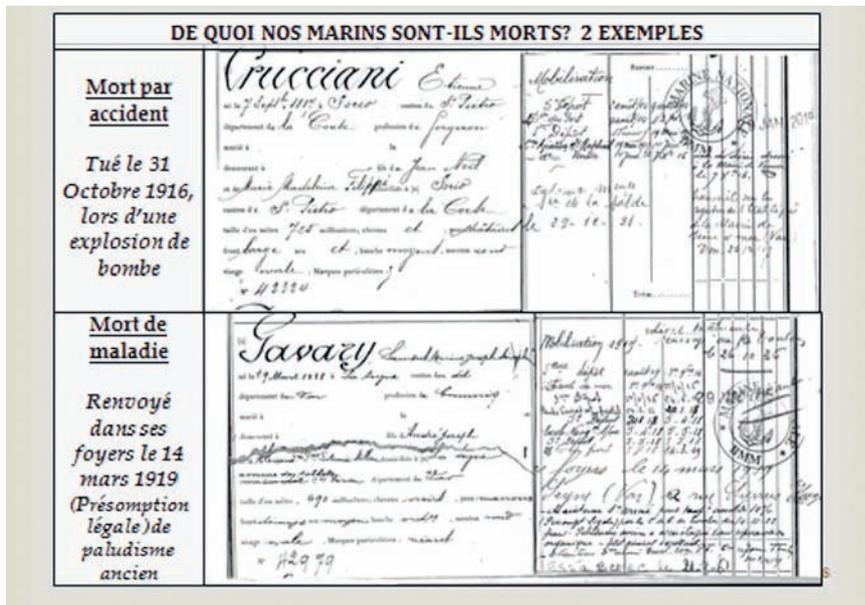


À l'opposé nous avons 3 marins de 46 et 47 ans : Davy Joseph, Mammalella Michel et Gueit Paul. Pour les deux premiers, l'absence de haut grade les concernant nous laisse à penser que leur âge avancé semble ne pas être dû à une longue carrière militaire de métier même si l'on constate des engagements volontaires à plusieurs reprises. Pour le dernier par contre, on note que, devenu pharmacien après des études au service de santé de La Marine et une période en tant qu'enseignant dans cette même école, il meurt à l'hôpital Sidi Abdallah en Tunisie des suites de broncho-pneumonie.

■ Des marins morts dans des circonstances et lieux variés

Quatre cas de figure peuvent être repérés concernant les décès de nos marins :

- "les disparus en mer" c'est à dire les morts en mer avec leur bâtiment ; on en compte 15 (soit presque 45 %). Ce pourcentage, relativement élevé, montre l'implication des marins seynois dans la guerre navale en Méditerranée et nous renseigne sur



le rôle actif joué par les sous-marins et les mines flottantes ;

- "les morts à l'hôpital" suite à des maladies contractées en service : on en comptabilise 12 en tout, auxquelles il faudrait ajouter 3 morts enregistrées après la guerre, 2 en 1919 et une en 1960 ;
- "les morts dues à un accident" quatre seulement.

Si on affine l'analyse, on remarque que les lieux de décès soulignent parfaitement les lignes actives de la guerre navale, avec deux concentrations marquées, l'Adriatique avec les détroits, et deux théâtres secondaires. Il semblerait enfin que le nombre de victimes soit plus important dans la phase 2 de la guerre. Comment l'expliquer ?

Des victimes seynoises qui témoignent des diverses missions et opérations de la Marine en Méditerranée

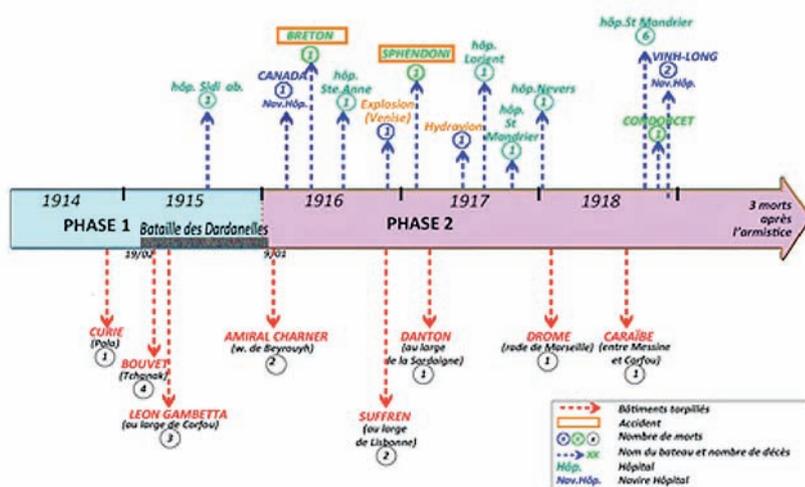
Pour comprendre la diversité des situations concernant la mort des 34 marins, 2 aspects de la guerre navale doivent être appréhendés : la situation de la flotte française et les grandes phases de la guerre.

■ En 1914, une flotte française insuffisante et hétérogène

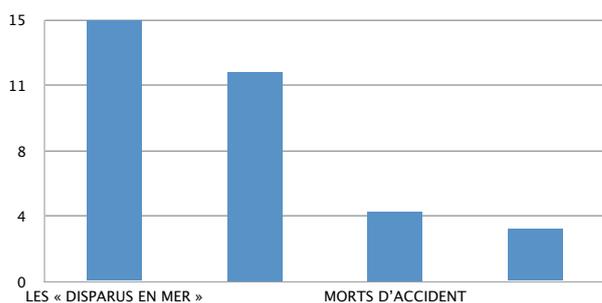
On sait qu'en 1914, la flotte française se heurtait à bien des difficultés. Un redressement avait certes été engagé, mais il restait inachevé, en témoigne l'abandon de la parité avec la flotte allemande en 1912. La Marine française se trouve donc devancée par bien des pays en Europe :

- la marine britannique est la plus puissante du monde non seulement en nombre de bâtiments mais également par leur taille ;
- avec moins de bateaux et des navires plus petits, donc moins armés, la France est dépassée par l'Allemagne

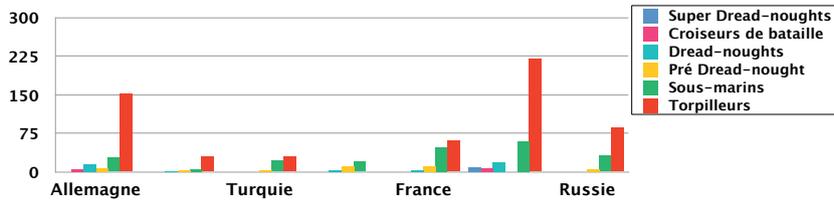
LES MARINS SEYNOIS ET LA GUERRE 14-18



LES MARINS SEYNOIS ET LA GUERRE 14-18



CAUSE DE DÉCÈS DES MARINS SEYNOIS



LES FORCES NAVALES EN 1914

et ne peut plus assurer sa défense seule même si le nombre de sous-marins peut faire illusion (une quinzaine avait plus de 10 ans !).

En Méditerranée, la situation n'est guère plus satisfaisante. Sur le plan des navires de guerre, la France dispose de cuirassés anciens, surtout des pré-dreadnoughts (*Suffren, Danton, Gaulois, Patrie...*) les dreadnoughts sont peu nombreux et seul le *Courbet* était un dreadnought moderne c'est à dire relativement rapide, bien protégé et disposant d'une grande puissance de tirs. En matière de sous-marins 18 étaient disposés en Méditerranée, réparties en 2 escadrilles, dans les bases navales de Toulon et de Bizerte. Enfin l'aéronavale est à l'état embryonnaire avec 15 hydravions ce qui place la France au 9^e rang mondial.

Par ailleurs la présence à côté des navires de guerre d'autres types de bateaux s'explique par les différentes stratégies et missions qui incombent à la Marine.

En effet, dans cette guerre navale, pour les alliés, l'objectif principal est d'organiser le blocus des côtes adverses pour affaiblir les pays ennemis en les privant d'approvisionnement extérieur : c'est la stratégie de l'enfermement. Pour cela, suite à un accord avec la Grande Bretagne, la Méditerranée relevait plutôt du secteur réservé à la France. En fait les Britanniques étant présents à Gibraltar et à Alexandrie, la Méditerranée est divisée en deux, la France étant plutôt cantonnée dans la partie occidentale. Sous le commandement de l'amiral Boué de Lapeyrère, la mission de la Marine sera triple :

- assurer la protection des lignes maritimes qui acheminent marchandises et troupes depuis l'Afrique du Nord et les colonies ;
- bloquer le canal d'Otrante et l'accès de l'Autriche-Hongrie à la Méditerranée ;

- à partir du 3 novembre 1914, combattre au côté des Britanniques, les Turcs, maîtres du Bosphore et des Dardanelles.

Face à cette stratégie de l'enfermement, voulant empêcher les ravitaillements des alliés, les Allemands vont avoir recours aux sous-marins, armes redoutables pour tous les bâtiments de guerre et tous les navires marchands.

Le contrôle des mers est donc un enjeu stratégique d'importance pour les alliés ; il leur faut maintenir ouverts tous les flux commerciaux avec l'Afrique et l'Extrême Orient. Pour cela de nombreux bateaux vont être réquisitionnés pour le transport des troupes et du matériel, transformés et armés sommairement, dans l'arsenal de Toulon. Trois exemples concernant des marins seynoïses peuvent être cités :

- **Le Drôme**, bateau ravitailleur pour l'expédition des Dardanelles puis employé au transport de mazout entre Toulon et Marseille. Le 23/01/1918, dans la baie de Marseille, le bâtiment heurte une mine mouillée par un sous-marin allemand, explose et coule en 30 secondes. Bilan 26 morts dont un Seynois et 32 rescapés ;
- **Le Gascogne**, navire auxiliaire construit aux chantiers de La Seyne paquebot de la C.G.T., réquisitionné et transformé en navire hôpital. Une victime seynoïse faisait partie de l'équipage (Verrier Eugène) ;
- **Le Caraïbe**, cargo de la C.G.T., réquisitionné pour assurer le ravitaillement de l'armée d'Orient... Roche Henri y meurt de maladie en décembre 1916.

■ Les différentes phases de la guerre et les conséquences sur le nombre de victimes

Deux temps peuvent être distingués, avec semble-t-il un plus grand nombre de victimes seynoïses dans la phase 2.

Phase 1, août 1914 à fin 1915, début 1916 :

l'objectif recherché par la Marine est de détruire la marine adverse par un combat décisif grâce à un engagement massif (même stratégie que sur terre !). Pour cela, il faut auparavant assurer le transport des troupes d'Afrique du Nord vers la métropole. La traversée de ces hommes, transportés sur des navires marchands réquisitionnés, se fait en 10 jours sans aucune perte, et ce malgré les dangers et notamment la présence en Méditerranée de 2 croiseurs allemands, *Goeben* et *Breslau*, qui seront "offerts" à la Turquie. Après cet épisode parfaitement réussi, la Marine aura pour mission de bloquer la marine autrichienne, voire la détruire, et pour la première fois on fait appel aux sous-marins. Pour conduire ces stratégies, une base principale d'opération est établie à Malte, d'autres secondaires dans des îles grecques, ce qui permet aux sous-marins de venir se ravitailler et de faire des opérations de surveillance vers Lissa ou Pola. Une cinquantaine de patrouilles ou opérations seront organisés par la marine française pour des résultats peu probants.

Qu'on en juge :

- le sous-marin *Cugnot* entre dans la base de Cattaro pour tenter de torpiller un cuirassé autrichien, il sera pris dans des filins mais réussira à se dégager ;
- Pour le sous-marin *Curie* ce sera plus difficile. Ce sous-marin mis en chantier à l'arsenal de Toulon, avait reçu l'ordre d'attaquer la flotte austro-hongroise, alors en mouillage à Pola. Il se fait remorquer par le croiseur *Jules Michelet* au plus près de la rade de Pola pour économiser du combustible, puis, alors qu'il est en plongée périscopique, le 20/12/1914, il accroche les mailles d'un filet défensif. Pendant des heures il essaie en vain de se dégager. Repéré, le sous-marin est perdu, c'est alors qu'intervient le Seynois Paul Chailley, second du sous-marin. Il dirige l'évacuation et tombe criblé de balles. Le commandant O'Byrne, est lui grièvement blessé ainsi que 4 membres d'équipage. Tout l'équipage est fait prisonnier, le commandant sera échangé comme grand blessé contre des officiers autrichiens. Le corps

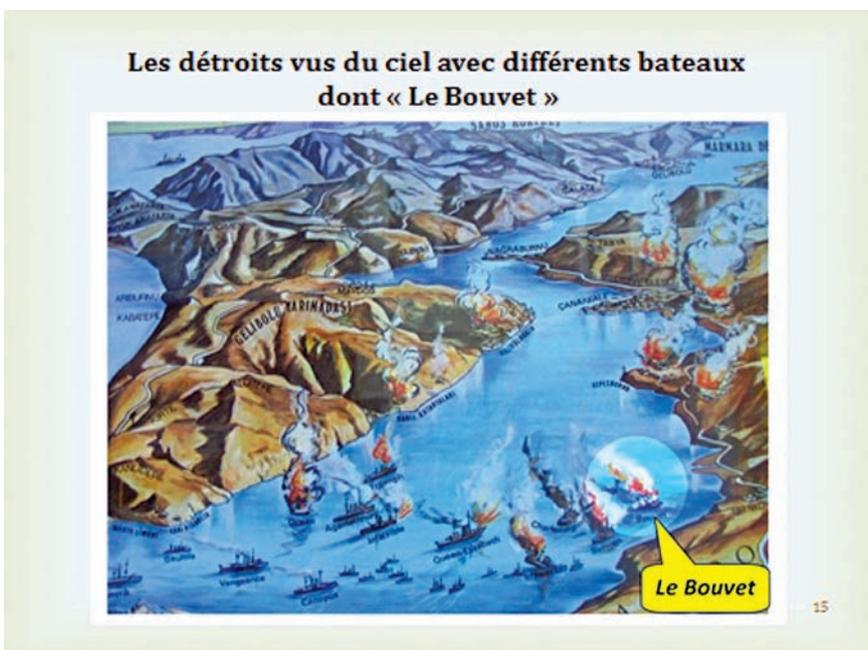
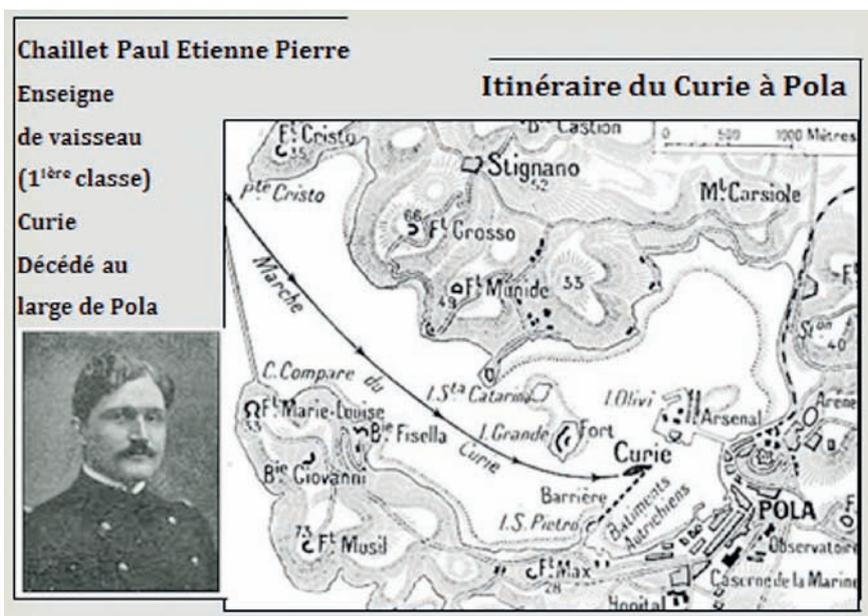
de Chailley sera retrouvé et inhumé au cimetière de la marine du port de Pola le 2/02/1917. Décoré de la légion d'honneur à titre posthume, ce Seynois sera également cité à l'ordre de l'armée navale.

Cet épisode dramatique met en évidence la faiblesse des sous-marins français avec notamment le manque d'autonomie pour aller jusqu'au fond de l'Adriatique, contrairement aux sous-marins allemands capables de naviguer et de torpiller en haute mer. Pourtant, malgré les pertes, les croiseurs alliés continuent leurs patrouilles, la croyance en une bataille décisive pour faire plier l'adversaire reste solidement ancrée. L'opération navale des Dardanelles est donc décidée. Cette opération, qui a mobilisé 54 navires français et britanniques se fait en deux phases :

- lors de la première, le 25 février 1915, la flotte alliée ouvre le feu sur les forts turcs qui protègent les détroits. 3 cuirassés français y participent : Le *Gaulois*, Le *Suffren* et Le *Bouvet*. En fin d'après-midi, les Turcs ne ripostant plus, les dragueurs commencent à déminer l'entrée du détroit... Un nouveau plan est alors élaboré : lancer la flotte contre les forts de Tcharnak et marcher jusqu'à Constantinople ;
- la deuxième phase est lancée le 18 mars. Dans cette opération de forçement des détroits, 18 bâtiments alliés sont engagés, 14 britanniques sous les ordres de l'amiral De Robeck et 4 français (Le *Bouvet*, Le *Gaulois*, Le *Suffren*, Le *Charlemagne*) sous le commandement de l'amiral Guepratte.

Durant cette opération, on enregistre beaucoup de pertes en une seule journée, tant du côté français que du côté britannique. En ce qui concerne les bâtiments, Le *Gaulois* et Le *Bouvet* sont touchés à plusieurs reprises et dans l'après-midi ce dernier éventré par une mine flottante coule en moins de 3 minutes devant Tcharnak, entraînant dans la mort 643 marins sur 718 hommes, dont 4 Seynois :

Il s'agit de : *Bourdilliat Maurice* (41 ans), *Davy Joseph* (46 ans), *Kerjean Jean* (32 ans), *Saldamacchia Natto* (30 ans).



On imagine l'émotion suscitée comme en témoignent des extraits du journal "Le Petit Var".

Cet échec cuisant du "forçement des détroits" ne sonne pas pourtant l'arrêt des batailles. En effet, les Allemands ayant réussi à faire venir plusieurs sous-marins en Méditerranée, la guerre navale continue et avec elle les pertes françaises. Le *Léon Gambetta* en est un bel exemple.

Ce croiseur cuirassé, basé à Malte, opérant dans l'Adriatique, devait protéger les cargos chargés de ravitailler Le *Monténégro*. Dans la nuit du 27 avril 1915, alors qu'il patrouillait seul, il est torpillé par deux fois par un sous-marin autrichien et coule en quelques minutes. Là encore, la presse locale

nous donne quelques précisions : 684 morts, 137 survivants. 3 marins seynois figuraient parmi les victimes : *Marquand Paul* (21 ans) ; *Perriard Armand* (23 ans) ; *Salvano Émile* (23 ans).

Suite à toutes ces pertes enregistrées, les Alliés se rendent compte que la force navale ne suffit pas et qu'ils ont besoin de l'armée terrestre pour détruire les défenses turques. Fin avril la décision est prise d'envoyer le corps d'armée d'Égypte sur la presqu'île de Gallipoli. Qu'on imagine le nombre de bâtiments nécessaires pour le transport des troupes en Orient, nouvelle mission de la Marine !

Entre-temps, l'Italie ayant déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie, c'est elle

qui sera désormais chargée de bloquer l'Adriatique grâce à sa marine même si le barrage d'Otrante reste toujours gardé par des chalutiers, des torpilleurs et des contre-torpilleurs français. La guerre navale continue donc avec des combats de types classiques, pourtant la nouveauté tactique existe déjà et les Turcs l'ont testé avec succès dans le détroit des Dardanelles : il s'agit d'une arme efficace et peu coûteuse qui accentue la guerre sous-marine à outrance : la mine flottante !!!

Entre-temps, sur la presqu'île de Gallipoli, toutes les tentatives de percée échouent, et en novembre il est décidé d'évacuer la zone pour éviter le désastre. Remarquablement conduite,

cette opération est peut-être le seul succès de la campagne des Dardanelles. On peut aisément imaginer tous les bâtiments qui ont été mobilisés pour le transport des troupes et notamment pour le rapatriement sanitaire. Pour cette dernière mission, outre le *Canada*, bateau lancé à La Seyne en 1912 et devenu en 1915 le premier navire hôpital, 5 autres navires assureront les rotations vers les hôpitaux de Toulon et de Marseille.

Après l'évacuation de Gallipoli, il devient évident que les pertes sont terribles pour de maigres résultats. Les conclusions sont tirées, on ne croit plus à une guerre courte avec une bataille navale décisive. La guerre s'installe et change de nature.

Phase 2 : 1916, 1918

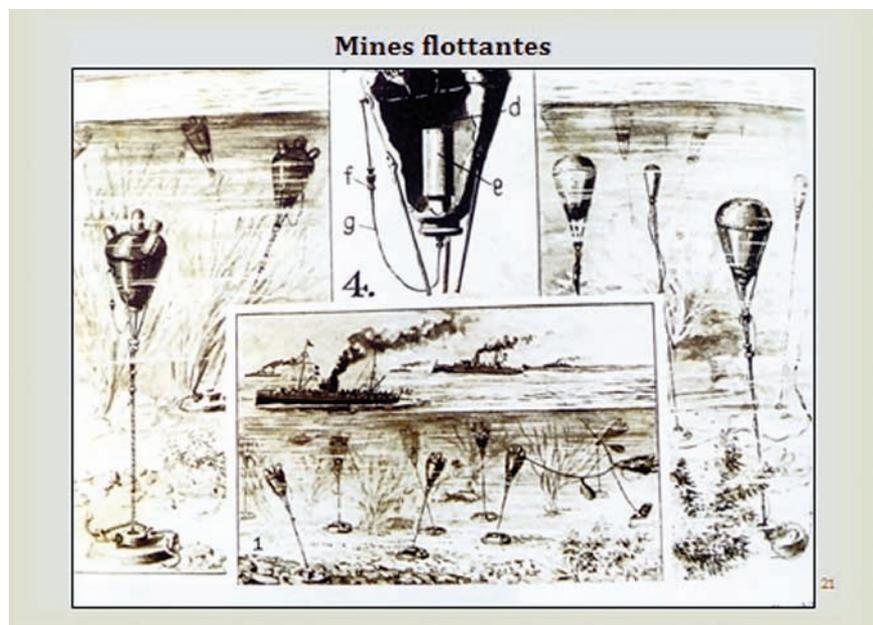
Désormais, l'objectif majeur de la Marine sera de subvenir aux besoins du pays et d'alimenter le front. Pour autant cette mission ne sera pas simple, compte tenu de la guerre sous-marine à outrance déclenchée par les Allemands.

De nouvelles stratégies sont adoptées par le ministre de la guerre, l'Amiral Lacaze, convaincu que la principale menace provenait des sous-marins dans une guerre d'usure longue. Le commandement maritime est réorganisé en Méditerranée, et une nouvelle impulsion est donnée à la guerre navale grâce aux mesures prises, comme l'achat de chalutiers constitués en escadrille pour la chasse aux sous-marins, l'armement des bateaux de commerce, la formation de convois ou encore l'utilisation de nouvelles armes notamment dans la lutte anti-sous-marine avec la multiplication des champs de mines, les mines flottantes et l'hydravion de détection. Cette dernière arme s'avérera très performante, le cas du sous-marin *Foucault* coulé par avion le 23/09/1916, en est un exemple. En contre-partie, les premières victimes d'accident d'hydravion apparaissent. Signalons la mort de Silvy Joseph, "mort dans l'accident survenu à son appareil" le 20 avril 1917, il avait 30 ans.

Durant cette période les pertes enregistrées sont très importantes et concernent tous les types de bateaux. On peut noter que les lieux des pertes ont changé.

En ce qui concerne les cuirassés, 3 exemples peuvent être pris :

- **L'Amiral Charner**, affecté dès novembre 1914 à la surveillance du canal de Suez et après avoir participé à l'évacuation des 3 000 Arméniens d'Antioche, il sera torpillé à 15 miles à l'ouest de Beyrouth le 8/02/16. Le bilan est très lourd, un seul survivant et 374 morts dont 2 Seynois : *Murazzano Antoine* (28 ans) et *Tessier Alexandre* (43 ans) ;
- **Le Suffren**, suite à 2 ans de guerre dans la zone de combat des Dardanelles, il prend la direction de Lorient pour une remise en état. Après avoir charbonné à Bizerte, il se dirige vers Gibraltar. La traversée est difficile



Source : *Histoire maritime de la première Guerre Mondiale*, J.-J. Antier et P. Chack, Éditions France empire, 1992.



à cause du mauvais temps et du repérage de sous-marins ennemis. Le 26/11/16, il coule au large de Lisbonne : 648 victimes dont 2 Seynois, *Bianco Dominique* (22 ans) et *Hubac Clairin* (26 ans) ;

- **Le Danton**, après avoir participé au blocus de l'Adriatique, il est affecté à la 2^e escadre. Le 19/03/17, faisant route de Toulon à Corfou en Grèce, il est torpillé et coulé par un U.boot de la marine impériale allemande. Il coule en 30 minutes, au large de la Sardaigne, faisant 296 morts au total sur les 806 membres d'équipage et 155 passagers marins qui devaient rejoindre leur navire en Grèce. Parmi les victimes, on compte un Seynois, *Mammalella Michel* né à Saint-Mandrier, âgé de 47 ans, et 2 Six Fournais, *Costa Ernest Marius* et *Perrin Marius Joseph*.

■ Autre catégorie enregistrant de nombreuses pertes, celle des torpilleurs. Un exemple peut être cité, celui du **Sphendoni**. Alors qu'il ramenait des permissionnaires, il chavire à 100 mètres du bord au large de Corfou, le 19/02/17, faisant 2 disparus dont un Seynois : *Angélici Hermenegilde*.

■ Enfin pour être complet il faudrait ajouter la longue liste des bateaux de ravitaillement ou de commerce, également victimes de mines (un exemple a déjà été cité celui du *Drôme*) et évoquer les croisières incessantes effectuées par les navires hôpitaux. Parmi ces derniers, 2 peuvent être signalés dans la mesure où nous avons des victimes seynoises :

- **Le Canada** qui sera rayé de la liste des navires hôpitaux le 29/04/16, quelques semaines après avoir enre-

gistré la mort d'un Seynois, *Verrier Eugène* ;

- **Le Vinh Long** qui lui succède et qui comptera parmi l'équipage un Seynois, *Barbaverde Frédéric*, matelot infirmier qui mourra à l'hôpital de Saint-Mandrier des suites d'une grippe.

Conclusion

Ainsi, même si la place de la Marine a été parfois occultée, on peut affirmer que le fait maritime a pesé fortement dans la Grande Guerre. Sans la Marine il n'y aurait pas eu de ravitaillement pour la population et les millions de soldats, et les marins seynois y ont largement participé.

Que leur mémoire soit honorée.

Les combats terrestres : Turquie, Grèce et Serbie

Seynois sur le front d'Orient

Nom, prénoms	Âge	Unité et grade	Date de décès	Lieu de décès
BONAMY (ou I) Célestin	20 ans	175 ^e R.I. Soldat, fantassin	8/05/1915	Kéréves Déré presqu'île de Gallipoli (Turquie)
ROQUIER Clément <i>Six-Fournais</i>	30 ans	22 ^e RIC 8 ^e régiment mixte de marche I.C.	4/06/1915 Disparu	Sedd-UI-Bahr presqu'île de Gallipoli (Turquie)
BONIFAY Henri, Victor	20 ans	175 ^e R.I. Soldat, fantassin	4/06/1915 Disparu	Sédotul Bahir presqu'île de Gallipoli (T)
THOMAS Louis, Marius	31 ans	10 ^e R.A. à pieds Soldat, fantassin	30/06/1915	Ravin de Vermech, à Sedd ul Bahr presqu'île de Gallipoli (T)
BOERI Charles	20 ans	175 ^e R.I. 140 ^e R.I., puis 175 ^e R.I. Soldat, fantassin	19/09/1916 Disparu	Pétorak (Grèce)
MURISASCO Marius	31 ans	4 ^e R.I.C. Soldat, fantassin	19/05/1917	Hôpital N° 7 de Salonique (Grèce)
DELAUD Victor	26 ans	19 ^e R.A.C puis C.E. Italien 1 ^{er} Canonnier conducteur	29/10/1918	Hôpital d'évacuation de Livourne / « Maladie contractée en service »
PIFFARD Hippolyte	29 ans	2 ^e R.A. Montagne Canonnier	16/11/1918 Disparu	Pojaravato (Serbie)
RUDEL Maurice	24 ans	1 ^{er} groupe d'aérostation Soldat	19/12/1918	Hôp. T, n°9 de Salonique Suites de maladie contractée en service
PELLAT Marius	29 ans	19 ^e R.A.C Canonnier, conducteur	7/02/1921 à La Seyne	Evacué de Salonique le 03/10/1917 / Tuberculose pulmonaire

Pourquoi ces champs de bataille ne se sont-ils pas inscrits dans notre mémoire comme ceux de Verdun ou du Chemin des Dames ?

Presqu'île de Gallipoli, Turquie : mars à août 1915

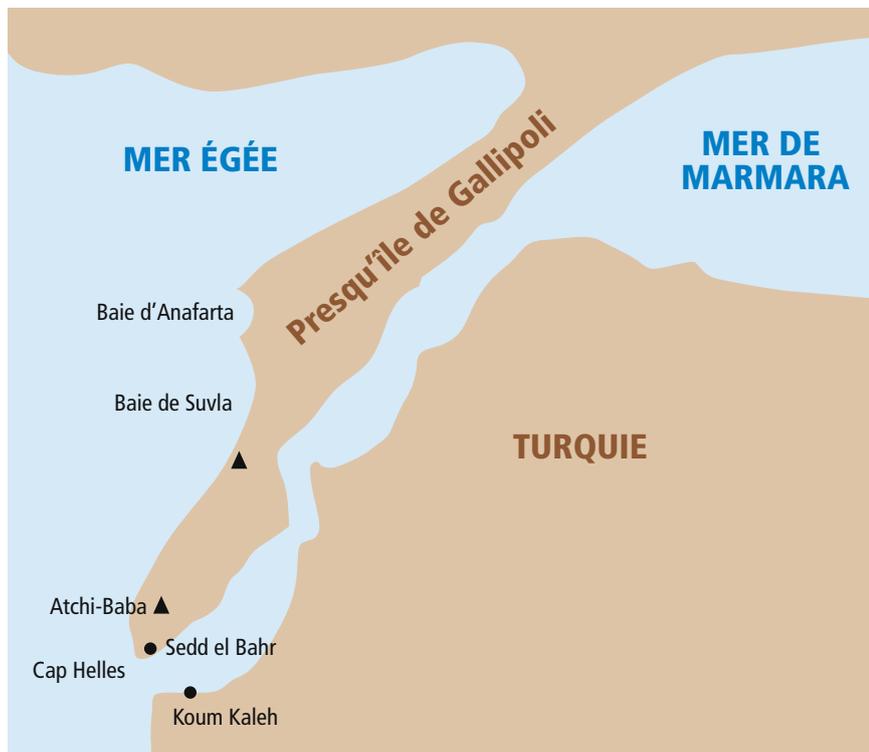
Après l'échec total de l'attaque navale dans les détroits en mars 1915, les experts militaires français et britanniques préconisent de coupler une nouvelle attaque navale avec une offensive terrestre sur la péninsule de Gallipoli. Il s'agira de débarquer sur les plages puis de tenir et d'occuper les hauteurs

de la presqu'île afin de faire cesser les bombardements turcs sur les dragueurs de mines alliés et d'assurer le passage de l'escadre dans le détroit des Dardanelles vers Boulaïr et Constantinople... Le corps expéditionnaire se compose alors de 80 000 hommes : Britanniques, Australiens, Néo-Zélandais (les ANZAC) et 18 000 Français accordés avec difficulté par Joffre qui préférerait concentrer ses troupes face aux Allemands sur le front occidental. La division française est formée de troupes "improvisées", récupérées dans les dépôts parmi lesquelles de nouveaux appelés (classe 1915) embarquent du 4 au 25 mars dans les ports de Marseille, Toulon, Oran, Bône, Bizerte vers l'île de Moudros où sont réunies les forces

combattantes alliées.

L'embarquement ayant été effectué sans méthode, le débarquement des troupes et du matériel a lieu à Alexandrie le 28 mars pour une réorganisation totale. Cela se solde par une perte de temps, mais surtout par l'annulation de l'effet de surprise. Le général allemand Liman Von Sanders qui a réorganisé l'armée turque et la commande maintenant, reconnaît trois positions dangereuses sur la péninsule de Gallipoli et les fait protéger : des canons sont amenés, les forts sont réparés et renforcés, des réseaux de barbelés sont tirés y compris dans l'eau.

Gallipoli est une presqu'île de massifs rocheux (200 à 300 m de hauteur), séparés par des ravins profonds. Les



Presqu'île de Gallipoli

voies de circulation sont plutôt des pistes ou des sentiers, il y a peu d'accès est-ouest. Les "plages" sont étroites (300 m maximum) et surplombées de falaises d'où les tirs turcs vont se révéler meurtriers.

L'offensive a lieu le **25 avril** : les britanniques doivent débarquer sur les plages du cap Helles, les ANZAC sur la côte ouest, sur les plages de la baie d'Anafarta et les Français sur la côte "asiatique" pour prendre et désarmer le fort de Koum Kaleh : cette mission sitôt remplie, les troupes françaises doivent réembarquer.

MAIS :

L'opération a été mal préparée, adversaires et terrains ont été très mal évalués.

Au cap Helles, les Britanniques sont accueillis par des feux nourris, par des barbelés et se noient avant de mettre pied sur le sol.

À l'ouest les ANZAC réussissent à s'accrocher sur une plage étroite et menacée par les Turcs sur les falaises dans la baie de Suvla.

Les Français, eux, ont réussi la manœuvre attendue sur Kom-Kaleh. Soutenue par les tirs des navires français et russes, la brigade Rueff

au terme d'une journée de combats a neutralisé le fort de Kom-Kaleh et les batteries du bord de mer. Elle a réembarqué le soir comme prévu.

Le 26 avril, les Anglais repartent à l'assaut des plages de la presqu'île, prennent le fort de Sedd El Bahr, les Français en renfort débarquent au Cap Helles et subissent la contre-attaque des Turcs.

■ Journal de Raymond Royer, engagé volontaire à 19 ans

Le lendemain, 26 avril 1915, nous vogueons vers notre destin... On reçoit l'ordre d'aiguiser nos sabres. La canonnade s'amplifie. Nous distinguons les lourds panaches noirs de fumée derrière les collines. Nous sommes à l'entrée du détroit des Dardanelles... À l'aide de jumelles, nous observons les fantassins français qui débarquent et montent en ligne, ils vont relever les Anglais qui ont subi de lourdes pertes à leur premier contact avec les Turcs.

À partir du 28 avril, des combats acharnés ont lieu pour la hauteur d'Achi-Baba (260 m) à quelques kilomètres des plages des débarquements. Seuls 12,2 km sont occupés.

Dans les combats de Gallipoli, quatre seynois vont tomber :

Bonamy Célestin et Bonifay Henri, 175^e

régiment d'infanterie, Rouquier Clément, 8^e régiment mixte de marche infanterie coloniale, Thomas Marius, 10^e régiment d'artillerie à pied.

Le 175^e Régiment d'Infanterie a été formé le 3 mars 1915 à Marseille pour les Dardanelles. Il est embarqué le 4 mars sur *La Provence*, *Le Charles-roux*, *L'Armand-Béhic*, *Le Chaouia*, il débarque le 27 avril au Cap Helles directement sous le feu ennemi et réussit à repousser deux attaques turques.

Charles Besson écrit dans son journal : *"Nous débarquons à Gallipoli salués par les obus qui éclatent de tous côtés".*

Le 8 mai une offensive est lancée baïonnette au canon, sous un feu violent, à bout portant, les soldats du 175^e Régiment d'infanterie gagnent les tranchées turques et tentent de s'y maintenir : **Célestin Bonamy**, débarqué le 28 avril est blessé et meurt ce jour-là. Il avait 20 ans, habitait à La Seyne dans la rue Grune (le long de l'église), il était chaudronnier sur fer aux Chantiers, ses yeux étaient bleus, ses cheveux châtain, il savait lire et écrire, il mesurait 1,88 m.

Une nouvelle attaque, toujours pour tenter de prendre Achi-Baba, a lieu le **4 juin**. Le terrain est difficile, accidenté, les ravins sont desséchés, la chaleur accablante et l'eau manque.

Ce 4 juin 1915, disparaît Henri Bonifay, 20 ans aussi, arrivé certainement avec Célestin Bonamy. Le jugement officialisant sa mort arrive au quartier de la Canourgue où il habitait, en décembre 1920. Il était charpentier tôlier.

Disparition aussi ce jour-là de Clément Rouquier, du 8^e régiment mixte de marche infanterie coloniale.

Clément Rouquier est Six-Fournais, c'est un pêcheur, un inscrit maritime ; il avait été réformé pour infirmités contractées hors des armées de Terre et de Mer, puis rappelé en décembre 1914. Il a 30 ans et comme beaucoup d'inscrits maritimes, il est finalement engagé dans les régiments d'infanterie qui demandent de plus en plus d'effectifs. Le jugement déclaratif du décès date, pour lui, du 2 février 1921.

Depuis le 28 avril, 5 000 Français ont disparu comme eux.

Durant deux mois, l'objectif fixé reste la hauteur d'Atchi-Baba qui n'est qu'à 8 km des plages ! Mais il n'y a pas de route, on y trouve des ravins abrupts et des sentiers caillouteux plutôt que des pistes. L'artillerie présente a du mal à manœuvrer et à se positionner sur ce terrain accidenté.

Au 10^e régiment d'artillerie, **Thomas Marius** meurt le 30 juin. Il avait 31 ans.

Il s'était engagé volontaire en 1903, peut-être pour épouser Marie-Louise Bruno avec laquelle il a eu trois enfants et il habite rue Michelon dans le centre de La Seyne. Il est chaudronnier.

Le 3 juin 1915, il a embarqué sur Le Ceylan (navire hôpital et transport de troupes) pour les Dardanelles, où il a débarqué le 8/06.

■ Journal de Charles Besson à la date du 20 juin 1915

[...], mais soudain à 3 mètres de distance, la lune les éclaire en plein : ce sont les Turcs, ils sont en rangs serrés. Feu, crie-t-on tous en chœur et la fusillade éclate à bout portant, face à face ; on s'insulte, on se tue. Je vois ceux qui sont autour de moi qui tombent tous les uns sur les autres. [...] Si nous reculons nous sommes perdus, aussi nous tirons sans arrêt, le fusil me brûle les doigts tant il est chaud.

En juillet et en août, les combats continuent pour une progression insignifiante. Les Turcs déjouent les pronostics : ils ne fuient pas, ils s'accrochent, ils savent se battre et s'économiser.

Les Britanniques tentent un débarquement sur l'ouest de la presqu'île (baie de Suvla) avec pour objectif de rejoindre la partie est (Maïdos) et couper l'armée turque en deux. Leurs forces sont importantes, mais peu préparées à des combats de cette envergure, elles ne peuvent conforter les victoires acquises.

Devant les échecs successifs et répétés des assauts, le front se stabilise et comme sur le front occidental, abris et tranchées sont construits. Les pertes sont importantes (3 700 tués, 17 300



Camp à Salonique

blesés français) et pour les survivants, **les conditions de vie et de survie** sont rudes et pénibles :

- les transports par bateaux depuis la France se font sous la menace des attaques de torpilles allemandes,
 - les combats ont lieu dès la descente du bateau, l'adversaire a été sous-estimé,
 - il n'y a pas d'arrière-front pour le repos, l'acheminement du courrier est lent (un mois aller-retour),
 - la chaleur, le manque d'eau potable et le manque d'eau tout court rendent tout déplacement, toute entreprise difficile et créent de nombreux problèmes d'hygiène et de santé. Les bateaux citernes font la navette depuis l'Égypte ou la Grèce, les bateaux distillateurs approvisionnent en eau... imbuvable !
 - les cadavres ne peuvent pas être enterrés rapidement : mouches et moustiques pullulent. Les maladies font des ravages. Début septembre : 250 français sont évacués tous les jours pour paludisme et dysenterie.
- Le 23 septembre, les Serbes menacés par les Austro-Hongrois et les Bulgares entrés secrètement à leurs côtés en mai 1915, ont demandé l'aide des alliés, ce qui va fournir l'argument de **l'évacuation de la presqu'île** par les Français, puis par les Britanniques.

Salonique, Grèce, 1915

Le 175^e régiment quitte Gallipoli le 26 septembre et débarque, en éclaireur, à Salonique (Grèce) le 5 octobre 1915.

Sa mission principale est d'assurer la protection de la voie ferrée Salonique/nord de la Serbie et d'ouvrir des voies de communication dans les massifs montagneux pour le passage des troupes qui viendront soutenir l'armée serbe. L'armée d'Orient compte 70 000 hommes auxquels viendront s'ajouter 35 000 Britanniques en attendant les renforts promis par les Italiens et les Russes.

Le 14 octobre, le front serbe est enfoncé par les Austro-Hongrois ; les Bulgares pénètrent jusqu'à Uskub coupant les lignes de communication avec Salonique. Le général Sarrail donne l'ordre aux régiments français de se porter au-devant des Bulgares qu'ils affronteront dans des combats difficiles en octobre et novembre, les Britanniques restant à l'arrière pour protéger Salonique et l'arrière du front menacés par la Grèce et son roi à la position indécise, mais inamicale.

Le 23 novembre le généralissime serbe Putnik décide de faire reculer son armée, défaite, vers l'Adriatique en passant par les montagnes du Montenegro et de l'Albanie. L'ordre est donné aux Français de se replier derrière le fleuve Vardar et la frontière grecque à partir du 3 décembre 1915. La neige, le froid (-23 °C !), le vent, puis la pluie et la boue vont rendre difficiles et douloureuses les conditions de repli. "Je vous assure que cette campagne de Serbie a été un enfer pour nous et vivement qu'on nous relève car il faudrait au moins 3 mois avant de nous remettre" écrit un soldat à ses parents.

Le front de Macédoine, 1916-1917

Si les six premiers mois de 1916 sont occupés à stabiliser et conforter la défense du front de Macédoine, le long de la frontière entre la Grèce et la Serbie, les offensives reprennent à partir de fin août contre la Bulgarie afin de soulager la Roumanie entrée en guerre, en août, aux côtés des Alliés. Le 19 septembre 1916 l'attaque de **Petorak**, pour reprendre Florina (Grèce) aux Bulgares, donne lieu à une bataille acharnée. Les Bulgares se déchaînent dans la cruauté, blessés et brancardiers sont tués et achevés au sabre.

Charles Boeri, soldat du 175^e, disparaît dans cette nième boucherie, il

a 20 ans, des yeux et cheveux châtain. Fils d'étranger il a souscrit la déclaration. Il habite Route des Sablettes, Campagne Maurin, son père est tôlier. Il sait lire et écrire, il est tôlier lui aussi. Il est au front depuis le 28 avril 1915. Soldat du 140^e R.I., déjà blessé dans les combats de Gallipoli, il a été évacué le 5 juin 1915 et était en subsistance au 175^e depuis le 26 juin 1916 (soldat isolé, recueilli, nourri, soldé jusqu'à ce qu'il puisse retrouver son régiment).

En novembre, les combats reprennent pour repousser la pression bulgare. Monastir, en Serbie, est reprise. Il s'agit maintenant de s'y maintenir malgré les bombardements bulgares, malgré leur politique de la terre brûlée, malgré l'hiver qui arrive, glacial dans les montagnes, pluvieux dans les plaines.

L'objectif pour 1917 sera clair : mettre la Bulgarie hors de combat par **des offensives alliées coordonnées**. Les effectifs vont être renforcés pour atteindre 500 000 hommes avec l'appui des régiments italiens. Les voies de communication, et donc d'approvisionnement en hommes, en matériel, munitions et nourriture, conduisant de Salonique à la ligne de front de Macédoine située en montagne ou dans les marécages de la Cerna, doivent être multipliées et améliorées.

Pourtant pendant toute cette année 1917, l'activité militaire des troupes se résume à une guerre de grignotage et de consolidation le long du front montagneux atteint fin 1916. Une offensive de printemps est néanmoins prévue, destinée à fixer les troupes ennemies sur cette partie du front.

Au cours de cette offensive, de terribles combats ont lieu autour de Monastir et du lac Doiran que relatent les journaux de marche des régiments :

- le Piton Jaune (9 mai) au N-E de Monastir (1 050 m)
- la boucle de la Cerna, près de Monastir (11 mai)
- le Piton Rocheux (16 mai)

C'est dans l'une de ces 3 batailles que **Marius Murisasco** du 4^e Régiment d'Infanterie Coloniale est blessé. Transporté à l'hôpital de Salonique, il y est mort le 19 mai 1917.

Marius Murisasco, c'est la rédemption par la guerre !!

Il était né en 1888. Il habitait Route de Balaguier. Mauvais garçon, il a été condamné pour recel, coups et blessures. Il est sorti de la prison de Draguignan en février 1911. Engagé au 3^e Bataillon d'Afrique, chasseur de 1^{ère} classe en 1912, il a participé aux opérations de "maintien de l'ordre" en Tunisie et au Maroc et a obtenu un certificat de bonne conduite. Réserviste il a été rappelé le 2 août 1914. Il travaillait aux Chantiers.

De 1914 à 1916, il était avec le 4^e RIC sur la Marne, en Champagne, en Frise et sur la Somme. Pour conduite exceptionnelle, il a obtenu citations et croix de guerre en mars 1916. Le 4^e RIC est passé sur le front d'Orient, fin 1916.



Boucle de la Cerna, monts rocheux



Cantonement dans les rochers

Une offensive d'automne aura lieu aussi à l'ouest du lac Doiran, mais se soldera par un autre échec. Le front ne progresse pas.

Les conditions de vie du soldat sont toujours aussi éprouvantes. La fatigue morale et physique des soldats français, russes et serbes est même reconnue par le général Sarrail.

- À cause des risques de torpillage, à cause de l'éloignement, les permissions n'interviennent souvent qu'au bout de 2 ans ou plus.
- Le courrier met 15 jours à l'aller et 15 jours au retour. Le 1^{er} novembre 1918, un soldat reçoit le courrier du 15 septembre.
- Les blessés meurent davantage en Orient qu'en France.
- Le climat est trop chaud ou trop froid, les vêtements inadaptés, l'eau rare et souvent polluée, les carences alimentaires importantes, la faim toujours présente.
- Le pays est inhospitalier, pauvre, d'aspect désertique, il n'y a pas de routes, les cartes sont inexactes, d'où la nécessité de faire des repérages avant de lancer les charrois d'artillerie vers leurs objectifs.
- L'adversaire est plus combatif, plus "enragé" qu'on pouvait s'y attendre.
- Les comitadjis, partisans pro-bulgares, et bandits attaquent les soldats isolés, les retardataires.
- Les maladies sévissent : paludisme, scorbut, dysenterie, fièvres, dengue ; la presque totalité des soldats seront malades à un moment ou un autre.

Pellat Marius : 19^e Régiment d'artillerie de campagne (30^e division) qui compte 53 officiers, 1 610 hommes, 1 576 chevaux

Ce garçon blond, de 1,75 m, aux yeux bleus, dont la mère est italienne, habite quartier Saint-Jean, où il est jardinier. Il ne sait ni lire ni écrire.

Né en 1892, il fait son service militaire quand la guerre est déclarée. Avec le 19^e RAC, il est en Argonne, à Reims, à Verdun et il est nommé 1^{er} canonnier conducteur le 4 février 1915.

Le 15 décembre 1916, la 30^e division est désignée pour l'armée d'Orient.

Du 30 janvier au 12 février 1917, le transport a lieu par mer, la mer est agitée, mais aucun incident n'est



Combats pour Monastir, batteries

signalé et le débarquement peut se faire à Salonique ; le 19^e RAC gagne le camp de Zeitenlik.

Le Journal de marche du régiment souligne l'âpreté de paysage, l'absence de routes et l'inexactitude des cartes, le grand froid qui oblige à dégeler les freins des canons de 65 avec des réchauds.

Du 8 au 14 mars 1917 : la 4^e batterie du 19^e RAC prend part à la chasse aux comitadjis du lac Yénidcé.

En mai 1917, le régiment combat autour de Monastir avec des brigades russes.

En juin 17, c'est l'Opération d'Athènes destinée à faire préciser ses intentions à la Grèce. La démonstration militaire réussit : le roi s'enfuit et laisse son 2^e fils aux commandes avec le ministre Venizélos.

À la mi-juillet 1917, le 19^e RAC est détaché au corps expéditionnaire italien. Marius Pellat accompagne le CEI du 18 juillet 1917 au 28 octobre 1917 et il sera autorisé à porter le ruban italien.

Évacué pour paludisme le 30 octobre 1917 vers la France, il est soigné à l'hôpital d'Alès. De retour à La Seyne, il est réformé pour tuberculose pulmonaire bilatérale et pensionné à 100%.

Il est décédé le 7 février 1921 et est déclaré Mort Pour la France.

Fin 1917, le moral est au plus bas et entraîne quelques cas de mutineries.

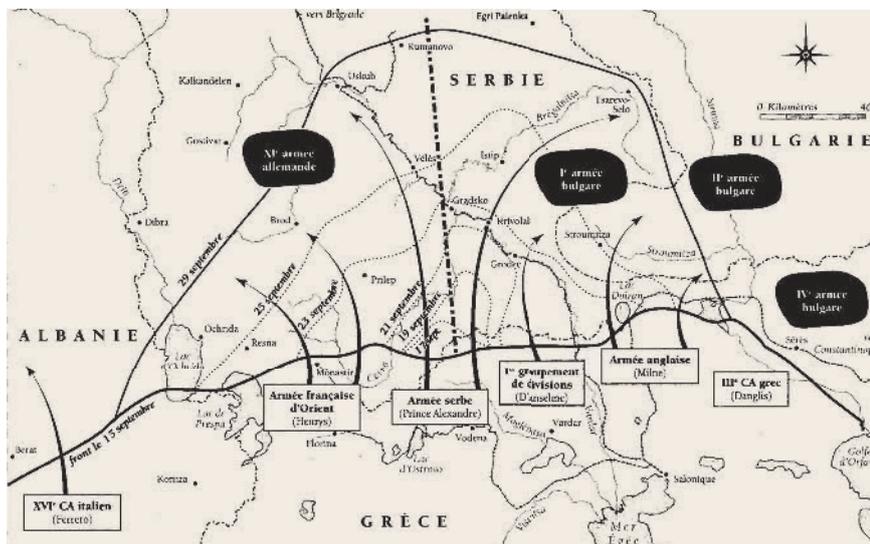
Un nouveau commandant des armées alliées d'Orient, le général Guillaumat, va s'attacher à améliorer le cadre de

vie, la distribution de courrier, l'équipement des soldats, à faire alterner les périodes de repos et d'instruction avec celles de combat.

L'offensive finale

Avril 18 : les Allemands déclenchent une vaste offensive dans la région d'Arras. Retenir le plus possible de troupes ennemies dans les Balkans devient l'objectif assigné au front d'Orient : des attaques nombreuses sont organisées sur tout le front de Macédoine, mais l'offensive d'envergure est prévue et préparée pour l'automne.

Il appartiendra au général Franchet d'Esperey qui remplace le général Guillaumat à partir de juin 1918 de lancer l'attaque finale vers Gradsko, centre de ravitaillement ennemi, en passant par la montagne et les crêtes du Dobropolje. Les Serbes volontaires pour cette progression en montagne se lancent à l'attaque le 15 septembre, appuyés par les armées françaises sur leur droite et leur gauche. Britanniques, Grecs et Italiens appuient cette difficile marche en avant : l'ennemi est sur les crêtes et Franchet d'Esperey a demandé une avancée, puis une poursuite sans répit. Enfin couronnée de succès, cette offensive entraîne la rupture du front bulgare après la victoire de Dobro Polje, et la prise de Gradsko le 23 septembre. Elle constitue le signal de la débâcle générale des puissances centrales. La brigade des chasseurs d'Afrique se



L'offensive finale vers Gradsko et Uskub, septembre 1918.
(M. Schiavon, *Le Front d'Orient*, Tallandier, 2014).

lance dans une chevauchée à travers la montagne pour couper la route de la retraite à la XI^e armée allemande à Uskub. Enfermée dans le défilé entre Kitchevo et Uskub, elle capitule le 1^{er} octobre ; les Bulgares ont, eux, capitulé le 29 septembre.

En quelques semaines, l'armée d'Orient a libéré la Serbie et la Roumanie et envahi la Bulgarie puis l'Autriche-Hongrie.

"La victoire est complète", écrit le général Henrys dans son ordre du jour à l'armée française d'Orient, le 6 octobre.

L'armée d'Orient, divisée en différents secteurs, sera maintenue jusqu'en 1920 pour faire respecter les traités de paix. Dans cette offensive finale et ses suites, deux seynois trouvent la mort : **Victor Delaud** et **Hippolyte Piffard**.

Victor Delaud, Canonnier au 19^e R.A.C., Ajusteur mécanicien, né en 1892, il habite rue Louis-Blanc.

De la même classe, de la même ville et dans le même régiment que Marius Pellat, il est probable que les deux jeunes hommes se connaissent.

Ils vivent les mêmes combats, en France, puis en Orient où leur régiment est arrivé début février 1917.

Avec le 19^e RAC et Marius Pellat, Victor Delaud est détaché auprès du corps expéditionnaire italien en juillet 1917. Ils sont dans le secteur de Monastir-Ouest : les batteries montent à flanc de coteaux sur des pentes très raides

*de 500 à 2 000 mètres d'altitude. En hiver, le sol est recouvert de glace, les chevaux glisseront, les canons aussi ! Le 14 septembre 1918 marque le début de la **Grande offensive**. Les artilleurs du 19^e RAC marchent avec le Corps expéditionnaire italien et battent le terrain en avant des troupes italiennes qui marchent sur l'ouest du front, puis en Albanie.*

30 septembre 1918 à 12h : les combats cessent.

Armistice pour le front d'Orient.

Le 8 octobre, le 19^e RAC reprend sa place dans la 30^e division rassemblée dans la région de Prilep pour reconquérir la Serbie.

La fatigue est grande, la poursuite des armées bulgares dans les régions montagneuses a exigé des efforts considérables de la part de constitutions déjà affaiblies, la grippe espagnole commence à frapper, les évacuations pour maladies augmentent.

Victor Delaud, malade lui aussi, est évacué vers l'Italie, il va mourir à Livourne le 29 octobre 1918. L'Italie l'a décoré de la Croix de guerre.

Hippolyte Piffard : canonnier au 2^e Régiment d'Artillerie de Montagne Habite le quartier de l'Oïde. Il est riveur, avec un niveau d'instruction primaire.

De la classe 1909, il appartenait au 3^e régiment des Chasseurs d'Afrique, en opérations en Algérie et au Maroc où il contracte le paludisme en 1912. Réformé pour anémie et faiblesse, il est rappelé en 1914 et versé au 7^e escadron du train qui suit la 7^e compagnie avec laquelle il fait les campagnes de la

Marne, de la Somme et de Verdun.

Arrivé en Grèce en novembre 1917, il a été affecté au 2^e RAM fin décembre 1917.

En tant que canonnier de son régiment, il participe à l'offensive finale et disparaît en Serbie à Pojaravato, le 16 novembre 1918, après l'armistice général...

■ La cinquième arme

L'aviation militaire a eu un rôle majeur de reconnaissance des lignes de front, de préparation des attaques d'artillerie et d'infanterie. Elle fut particulièrement importante lors de l'offensive finale de septembre 1918 : elle indiqua quel chemin de retraite prenait la XI^e armée allemande. Jouinot-Gambetta put alors passer avec sa cavalerie dans la vallée du Vardar et couper la route d'Uskub à l'armée allemande.

Dans ce rôle d'observation et de réglage des tirs, l'aérostation est complémentaire : la relative immobilité des ballons permet une continuité dans l'observation et le téléphone relie l'observateur avec tout poste de commandement à terre.

Maurice Rudel appartient au 1^{er} Groupe d'aérostation.

Il habite le quartier Saint-Lambert ; né en 1894, il sait lire et écrire, il est ajusteur aux Chantiers de La Seyne.

*"C'est dans le train de tous les jours qu'il faut plutôt se le représenter, quand, **encore courbatu par la fatigue de ses précédentes et trop nombreuses ascensions**, il remonte en ballon, au matin, et que là-haut, le casque téléphonique en tête, harnaché des courroies du parachute, assis dans le panier d'osier et atténuant des reins le roulis perpétuel, plein de saoulerie du vent et de la lumière, contraint à demeurer presque immobile, **soit dans le froid qui l'engourdit, soit sous le soleil qui le brûle**, les mains crispées aux jumelles, durant des heures, il observe au loin l'éphémère, s'attache à retrouver le lieu d'une lueur qui a vécu une seconde, guette avec la patience d'un chasseur à l'affût la petite éruption qui décéléra, si lointaine, l'embrasement d'une pièce ennemie, cherche le pied de la gerbe, fouille du regard le*

Les évacuations sanitaires du front d'Orient

Les navires hôpitaux

Les évacuations sanitaires du front d'Orient se sont effectuées d'abord de Mer Egée puis de Salonique et de diverses villes de la Mer Noire. Les navires hôpitaux ont joué un rôle essentiel dans ces acheminements.

■ Les problèmes sanitaires du Corps Expéditionnaire d'Orient (CEO) et l'organisation médicale en Méditerranée

Les problèmes sanitaires rencontrés en Orient sont plus importants qu'en France du fait des conditions climatiques, géographiques et surtout stratégiques. Pour partir pour le front d'Orient, il fallait une aptitude médicale spéciale en raison du caractère des maladies pouvant y être contractées. Les malades et blessés au cours des opérations terrestres dans le détroit des Dardanelles et dans la péninsule de Gallipoli sont évacués en mer Egée à Moudros (île de Lemnos), Milos (Cyclades) et Mytilène (Egée Est) puis vers Salonique.

À partir de septembre 1915, Salonique devient camp retranché médical sommaire pour le CEO. Les troupes y sont cantonnées dans des conditions particulièrement insalubres.

Les docteurs Edmond et Étienne Sergent, envoyés auprès de l'armée d'Orient par le service de santé militaire, ont pour mission d'établir un plan de campagne antipaludique, le paludisme étant une maladie redoutable.

À Zeitenlik, près de Salonique, un Français, le Docteur Rivet est le médecin-chef de l'hôpital temporaire n°1. Il en fait un établissement modèle. En décembre 1916, il dit : "Donnez-moi des directives précises pour la lutte contre les moustiques, elles seront appliquées à la lettre". En septembre 1917, il n'a plus besoin de conseils.



Les zones d'évacuations.



Baraque Adrian en construction.



Aspect intérieur d'un baraquement Adrian.

Il indique une foule d'agencements utiles. Par exemple, les baraques Adrian sont calfatées périodiquement pour supprimer les fentes praticables aux moustiques. Il installe de gigantesques pièges à mouches.

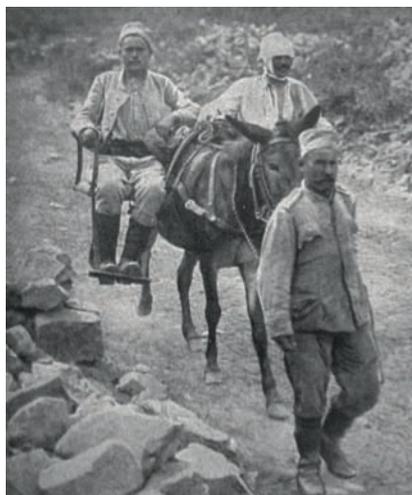
À Salonique, il y a une vingtaine d'hôpitaux temporaires, comme dans le Fort Kara Bouroum (1916-1918), à Mikra (1918-1919), dans la caserne Bouvet (1916-1919), à l'hôtel Beau Rivage (1918-1919).

À Corfou, il y a 8 hôpitaux baraqués et sous tentes.

À Argostoli, en Céphalonie, sont évacués les malades et blessés serbes. On trouve encore d'autres hôpitaux temporaires : à Tarente en Italie ; à Kotor au Monténégro, d'où sont évacués les Serbes en 1916 ; à Bizerte, il y a l'hôpital de la Marine Sidi Abdallah ouvert en 1905 et l'hôpital militaire avec 300 lits chacun ; à Alexandrie, est installé le Centre hospitalier français sous l'impulsion de l'Union des Femmes de France (UFF).

À partir de 1918, au fur et à mesure de l'avancement des troupes alliées en Bulgarie, Roumanie, Turquie, et Russie, de nouveaux hôpitaux sont nécessaires. On en trouve à Galatz et Salina en Roumanie, Varna en Bulgarie, Constantinople en Turquie, Odessa en Ukraine, Sébastopol en Crimée.

Les parcours d'évacuation des blessés sont encore plus tragiques que sur le front occidental. À bien des égards, les conditions de combat connues par l'armée d'Orient constituent une synthèse entre le front "industrialisé" occidental et des fronts de type



Transport de blessés serbes par mulets à cacolets.



Blessés allant à l'ambulance en cacolets.



Bouvet aux Dardanelles (Musée de la Marine, aquarelle de Brenet)

Détroit des Dardanelles, incendie du Bouvet.

"colonial". Le périple d'évacuation, toujours dramatique, prend des formes différentes de celles des fronts français. Les blessés sont transportés par mulets à cacolets ou brouettes-brancards.

La Marine a chargé le médecin en chef Labadens de l'organisation des évacuations sanitaires maritimes aux Dardanelles.

Un tri "*fin*" est effectué :

- les **blessés graves** sont évacués en premier sur le transport hôpital maintenu en permanence en rade du cap Helles.
- les **blessés moyens** sont dirigés, par le bateau de ravitaillement quotidien, vers Moudros, dans l'île de Lemnos. Il y a là, deux hôpitaux d'évacuation et l'hôpital de campagne.
- les **blessés légers** sont traités, dans la limite des places disponibles, dans les ambulances débarquées et à l'hôpital de campagne. En cas d'encombrement, ils sont dirigés également sur Moudros.

À Moudros il y a l'eau potable fournie par le navire de soutien Shamrock dont les chaudières ont été remplacées par une machine distillatoire.¹

De ce centre, les blessés dont l'état s'est aggravé, sont transportés, soit à Alexandrie soit à Bizerte.

■ Les navires

Au début des opérations, les évacuations se font sur des bâtiments qui ne sont pas équipés médicalement.

Le 18 mars 1915, le cuirassé *Bouvet* saute sur une mine devant Tchanak, coule en 3 minutes, perdant 639 hommes dont 21 officiers. Sur 64 marins sauvés, il y a des blessés graves qui sont évacués par mer.

Un quartier-maître, rescapé du *Bouvet*, a raconté son sauvetage dans la "*Revue de Paris*" du 15 octobre 1915. Recueilli par une embarcation anglaise,

¹ / Bernard Broussolle le décrit dans l'ouvrage édité par l'Académie du Var, Entrée de Toulon dans la Grande Guerre.



Monument à Güzelvali à la mémoire des marins du *Bouvet*.

il est conduit à bord du destroyer britannique *Mosquito* où il est réconforté, puis il est remis à un autre torpilleur anglais qui s'approche du cuirassé *Gaulois* en mauvaise posture à la sortie des Dardanelles. En définitive, plusieurs heures après, le torpilleur accoste Le *Suffren* mouillé près de l'île aux Lapins. De là, le quartier-maître est enfin transbordé sur Le *Gaulois* échoué à quelque distance.²

En mars 1915, le **transport auxiliaire** *Paul Lecat*, part de Toulon et Bizerte avec 1 800 hommes des troupes coloniales, embarque au retour 800 blessés ; en mai, à l'occasion de la bataille d'Achi Baba et du cap Helles, il embarque 272 blessés en compagnie du *Dumbea* et renvoie ceux qu'il ne peut recevoir à l'hôpital de campagne n°1 déployé à terre au château d'Europe à Sedd-ül-Bahr. Le 23 avril 1915, un petit hôpital est équipé dans l'urgence sur le **croiseur auxiliaire** *Savoie II*, qui, dès le 24 avril, embarque le 6^e régiment d'infanterie coloniale et l'ambulance n°1 avec le renfort de sept médecins, prend en charge 50 blessés graves et 95 blessés légers provenant du débarquement de Kum-Kalé et les transfère sur le *Dugay-Trouin*.

Le 2 mai 1915, **2 navires anglais**

² / Trois plaques (en anglais, français, turc) relatent le drame et situent l'immersion avec précision à 750 m de la côte, à 15 km au Sud de Tchanak.

l'*Amazon* et le *Delta* évacuent 250 blessés environ vers Alexandrie en Égypte.

Le **croiseur auxiliaire** *Polynésien* transporte 56 malades le 21 mai, est torpillé et coulé le 10 août.

Le 4 juin 1915, le **transport auxiliaire** *Annam* est équipé en transport sanitaire par le service de santé de la Marine, pour accueillir les moyens blessés ; le 8 septembre 1915, il évacue 150 blessés de Moudros vers Bizerte et Toulon. Il sera torpillé le 11 juin 1917.

Le remorqueur *Zazita* évacue, des Dardanelles, 133 malades et blessés le 16 juin 1915, 158 blessés et 11 prisonniers turcs le 17 août, remorque deux chalands le 22 août, effectue quatre voyages entre le 26 août et le 8 octobre.

Le *Basque*, **transport auxiliaire**, part le 21 juin 1915 à 22h du cap Helles avec 310 blessés pour Bizerte et Toulon.

Le 22 juin 1915, l'*Amiral Hamelin* part du cap Helles et évacue 280 blessés vers Moudros. Le 9 juillet il charge à Marseille le groupe de brancardiers du CEO. Le 24 juillet, il part du cap Helles pour le cap Kephalo, sur l'île d'Imbros, afin de servir d'hôpital auxiliaire destiné à recevoir les petits blessés pour être dirigés sur Moudros.

Le 25 juillet, il quitte Kephalo pour se positionner à Moudros d'où il rejoindra le cap Helles au premier appel. Le 2 août 1915, il part de Moudros avec 450 blessés pour Bizerte et Marseille. Le 10 septembre 1915, il part de Moudros

avec 450 blessés pour Bizerte et Toulon. Le 7 octobre 1915, il est torpillé au sud-ouest du cap Matapan. Les survivants sont recueillis par le navire-hôpital anglais *Dunluce Castle*.

Le **croiseur auxiliaire** *Armand Béhic* est à Moudros le 13 juillet 1915 ; le 8 août 1915, il part du cap Helles avec 61 blessés et le 13 août de Moudros avec un nombre indéterminé de blessés.

Le 18 juillet 1915 à 19h, le **patrouilleur auxiliaire** *Angèle Achaque* part avec 147 blessés et 117 malades du cap Helles pour Moudros.

Le **patrouilleur auxiliaire** *Ville d'Arzew* fait deux voyages entre le 22 et le 24 juillet. Il accoste le 4 octobre aux appointements du cap Helles pour l'enlèvement des blessés, 75 évacués sont enlevés par Le *Buffle*. Il repart à vide, et fait un autre voyage le 9 octobre.

Le *Phocéén* est désigné le 7 août pour le service des évacuations sur Moudros, il transporte le 3 septembre, 81 éclopés pour Tenedos.

L'*Australien*, **croiseur auxiliaire**, part le 9 septembre 1915 de Moudros avec 310 blessés pour Bizerte et Toulon.

Le **patrouilleur auxiliaire** *Ville de Rochefort* évacue 103 blessés le 5 octobre, fait un autre voyage le 10 octobre ;

Le *Bon Voyage*, **un patrouilleur auxiliaire**, assure, en août et septembre 1915, des évacuations de blessés et malades du cap Helles à Moudros et Ténédos, au total 636 malades et 44 blessés.

Le *Brasile*, **navire italien**, évacue 460 Serbes de Corfou vers Bizerte.

Le *France IV* transporte en janvier 1916, de Marseille à Salonique, le matériel de l'hôpital auxiliaire n°1 de la Société de Secours des Blessés Militaires (SSBM - société de la Croix-Rouge Internationale), que la ville de Lyon a offert à l'armée d'Orient. Ce navire peut transporter à lui seul 2 500 blessés. De 1915 à 1917, il fera huit voyages de Salonique à la 15^e région militaire évacuant 20 000 Français, Russes, Serbes.

Le *Saint-François d'Assise*, qui assure dans des conditions périlleuses l'enlèvement des blessés de Sed-ül-Bahr, est transféré en 1916 en mer Adriatique (Corfou) pour immerger les cadavres serbes contagieux regroupés dans l'île de Vido.



France IV, Galerie intérieure pour malades.



France IV, Salle d'opération.

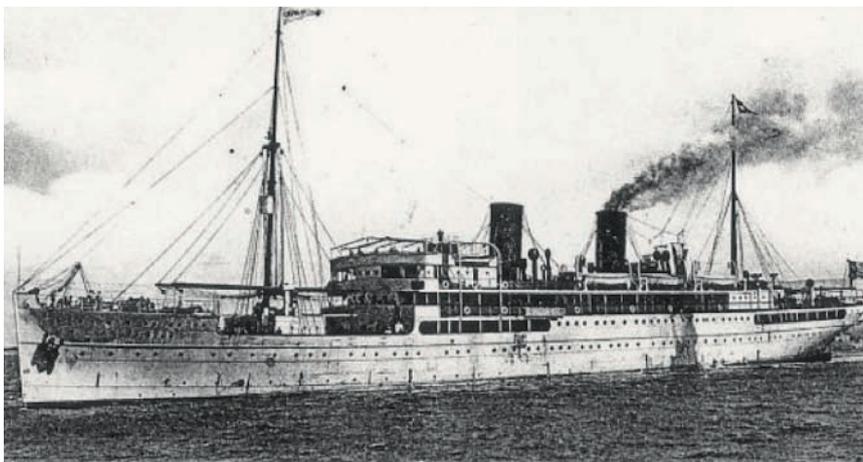
Le navire-hôpital *La Navarre*, après avoir effectué des transports de Salonique vers la mer Égée, évacue en 1919 les troupes alliées d'Odessa.

Devant l'insuffisance numérique d'hôpitaux, il a fallu équiper des navires commerciaux en navires hôpitaux. Quelques textes sont diffusés pour optimiser les transports maritimes aller et retour.

- 26 septembre 1915 - note 440 DP : instruction relative au transport de matériel sanitaire à l'aller vers le CEO.
- 6 octobre 1915 - note 480 DP : ins-

truction relative au service médical à bord des paquebots non militarisés chargés au retour des transports des malades ou blessés.

Après le débarquement à Salonique rendu nécessaire pour soutenir les Serbes, les militaires malades et blessés de l'armée d'Orient sont évacués vers Toulon pour être traités dans la zone hospitalière du Var et des Alpes-Maritimes. Malades et blessés au détroit des Dardanelles seront débarqués à Bizerte pour être



Charles Roux, hôpital chirurgical flottant

traités à Sidi Abdallah. Les bâtiments transporteurs déposent les militaires originaires des unités d'Afrique et des colonies ainsi que ceux de la Légion Étrangère en Tunisie et en Algérie.

À partir des hôpitaux d'Orient, les navires-hôpitaux emmènent les malades et les blessés à Sidi Abdallah, à Tarente et surtout à Toulon.

Pendant deux ans le voyage dure quatre jours mais à partir de 1917, les Allemands ne respectent plus la Convention de Genève et leurs sous-marins attaquent les navires-hôpitaux. Il faut faire accompagner ceux-ci par des contre-torpilleurs et des prisonniers allemands servent de boucliers humains. La traversée de la Méditerranée dure alors 14 jours.

À la fin de l'opération des Dardanelles, **Toulon** devient tête de ligne des navires-hôpitaux.

De Salonique, un premier petit navire hôpital, *Le Tchad*, porte secours aux Serbes, suivi par la suite par *Le Bien-Hoa* qui transportera les malades blessés à Toulon, à Marseille et en Afrique du Nord. De mai 1915 à décembre 1918, les navires-hôpitaux évacuent 225 000 malades ou blessés, dont 15 000 des Dardanelles, de la péninsule de Gallipoli et du cap Helles. Suite au recul des troupes serbes en Albanie, à compter de décembre 1915, 6 000 malades ou blessés sont évacués entre le Monténégro et Corfou sur des bases alliées. Le transport est terminé fin février 1917.

Les navires hôpitaux *Bien-Hoa*, *Divona* et *Sphinx* ont procédé à l'évacuation des malades ou blessés de Corfou vers Bizerte et Alexandrie.

L'Ariadne, navire-hôpital, rejoint la Méditerranée orientale le 4 juillet 1915. Il débute un service sanitaire régulier (malades et blessés légers) sur Moudros deux fois par semaine. Le 20 octobre 1915, il part du cap Helles pour Moudros où il charge 150 infirmiers et 16 médecins qui arrivent au cap Helles le 23 octobre 1915. Il repart le même jour avec 47 infirmiers et trois médecins vers Salonique où il sert jusqu'au 12 octobre 1917.

Le *Charles Roux* et son annexe *Le Saint-François d'Assise* ont été mis sur pied par la Société de secours aux blessés militaires pour servir d'hôpital chirurgical flottant du CEO.

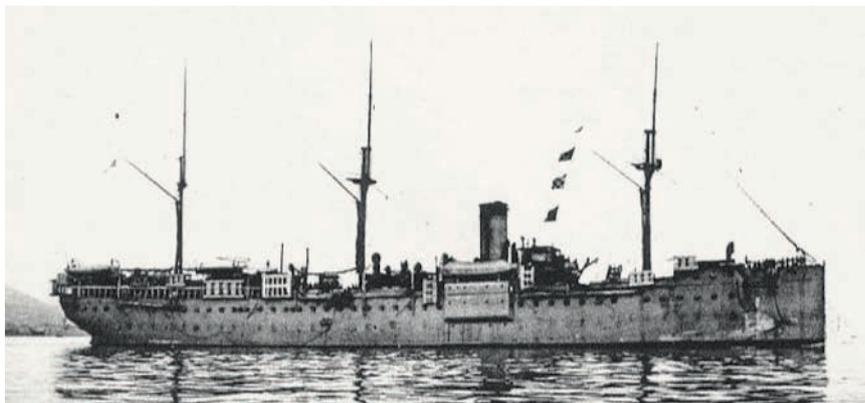
L'*Asturias*, navire-hôpital anglais part de Salonique, le 21 janvier 1917, pour Toulon, avec 907 ou 922 blessés (russes, serbes, français).

Le 25 juillet 1917 tous les navires-hôpitaux sont en mer faisant route vers Toulon devenu camp retranché du front d'Orient. Le 29 juillet 1917 il est décidé d'augmenter leur nombre, seul l'*André Lebon* est maintenu en service. Le *Vinh Long*, le *Bien-Hoa* et le *Duguay-Trouin* ne tiennent qu'à force de réparations. Ce dernier est l'ancien navire-hôpital *Tonkin* devenu **croiseur-école navale** sous ce nouveau nom.

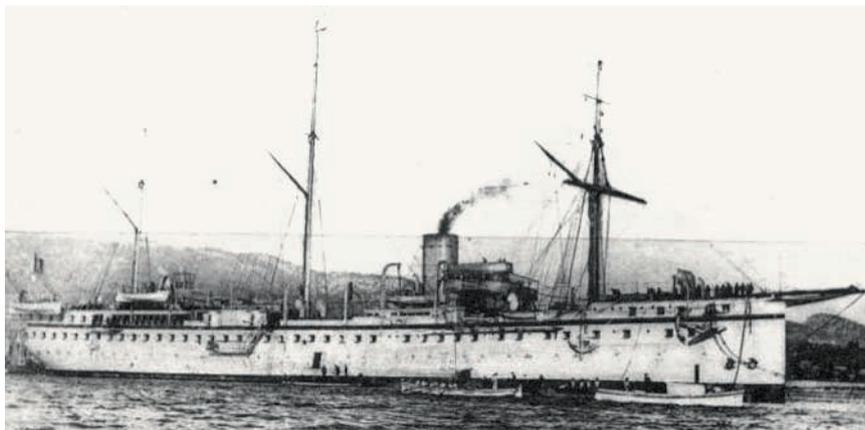
Dans leur ouvrage sur les "*Hôpitaux militaires dans la guerre 14-18*", François Olier et Jean-Luc Quenec'Hdu recensent **78 navires hôpitaux**.

Voici une liste non exhaustive des bâtiments français qui assurent le **transport vers Toulon** :

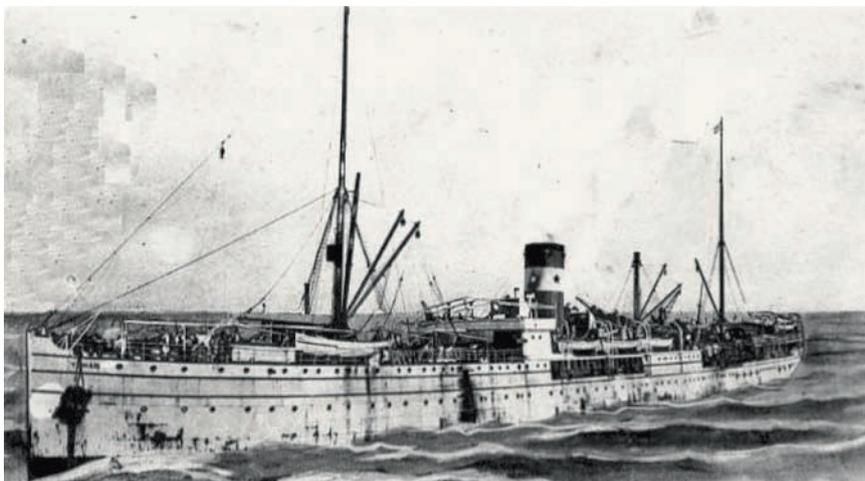
- **L'*André Lebon***, initialement prévu pour le transport de troupes, est transformé en navire-hôpital de 100 lits dès sa mise en service ; son premier départ de Toulon pour Salonique a lieu le 26 décembre 1915. Il est réquisitionné le 24 août 1916 comme navire-hôpital destiné à "*des malades et blessés légers*" avec une capacité de 816 lits, portée à 1 200 en 1917. Entre 1916 et 1917, il fait 13 voyages emportant 11 050 évacués. Il est mis fin à la réquisition le 1^{er} décembre 1917.
- **L'*Asie***, effectuée à partir du 8 février 1917 une moyenne de deux rotations mensuelles entre Toulon et Salonique. D'une capacité de 770 lits, il transporte 14 430 blessés au cours de ses 15 voyages et est désarmé du point de vue sanitaire, à Toulon, le 21 juin 1919.
- **Le *Bien-Hoa***, construit et mis en service en 1882 aux Forges et Chantiers de la Méditerranée à Granville-Le Havre, est affecté aux rotations Toulon Extrême-Orient pour le transport de matériel militaire ; en 1914 il devient ravitailleur de l'Armée Navale. Après transformation, il devient navire-hôpital le 14 juin 1915 avec une capacité de 470 lits et des installations radiologiques. Après 7 voyages sanitaires entre la Méditerranée Orientale et Toulon, Le *Bien-Hoa*



Bien-Hoa



Duguay-Trouin



Tchad



Vinh Long (Coll. privée)

sera, à partir de mars 1916, impliqué dans le transport des réfugiés serbes. En juillet, après quelques mois d'inactivité à Salonique, il reprend ses rotations sur Toulon avec un grand nombre de cas de paludisme et de typhus. Au 1^{er} janvier 1917, avant de subir des réparations à Toulon, il aura transporté au total 9 558 malades ou blessés du front oriental. Après la signature de l'armistice avec la Bulgarie, il restera à Toulon et continuera ses rotations jusqu'au 3 avril 1919 pour assurer des missions humanitaires diverses.

- **Le Canada**, construit aux Forges et Chantiers de la Méditerranée à La Seyne en 1911, est réquisitionné en 1914. Il est le premier navire-hôpital français en 1915 sur le front d'Orient qui recueille des naufragés de différents navires, dont une trentaine du Bouvet, et les traite à bord. De mai 1915 à avril 1916, il effectue 13 voyages entre Toulon et l'Orient, et évacue 7 572 blessés et malades.
- **Le Sphinx**, effectue 25 voyages entre Toulon et Salonique, emportant 21 345 évacués.
- **Le Duguay-Trouin**, rallie le front d'Orient le 27 février 1915. Pendant

quatre ans, jusqu'en décembre 1918 il assure les rotations entre Salonique, Bizerte et Toulon. Il transporte près de 31 500 blessés et malades. On le retrouve ensuite à Salonique, à Constantinople jusqu'à Odessa pour des évacuations de blessés français et russes de Russie méridionale.

- **Le Tchad**, mis à flot aux Forges et Chantiers de la Méditerranée à La Seyne le 3 août 1897, est réquisitionné et inscrit le 14 novembre 1914 sur la liste des navires-hôpitaux. Il sert d'abord de dépôt de convalescents et de typhoïdiques à Dunkerque où il est stationné. En avril 1915, il quitte Brest pour les Dardanelles et le front oriental, il effectue 21 rotations sanitaires. En 1916, il procède aux évacuations des troupes serbes de Saint-Jean de Médoua (Shëngjin en Albanie) vers Bizerte et vers Toulon, après une quarantaine au lazaret du Frioul. Il continue ses rotations jusqu'en février 1917.
- **Le Vinh Long**, aménagé pour rapatrier les troupes d'Indochine en 1883, devient hôpital flottant pendant la campagne de Chine en 1898 et retrouve en 1890 sa fonction de transport de troupes. C'est en

1916 qu'il est déclaré navire-hôpital avec une capacité de 425 lits. Entre juillet 1916 et novembre 1917 il effectue 19 voyages, transportant 8 500 blessés de Salonique vers Bizerte et Toulon. Il reste inscrit jusqu'au 11 novembre 1918 comme navire-hôpital et est ensuite utilisé comme transport vers les territoires français de la Méditerranée Orientale.

Ce rapide exposé met en évidence le rôle important des navires-hôpitaux en Méditerranée.

Près de **150 000 malades et blessés arrivent à Toulon** devenu camp retranché.

Les bateaux sont conduits dans l'arsenal où est fait le débarquement. Six baraquements disposés à proximité des trains sanitaires reçoivent les évacués. La répartition est faite à partir des fiches individuelles. Des remorqueurs accostent le bâtiment et reçoivent les blessés à destination des hôpitaux de l'école des mécaniciens au port marchand, des hôpitaux temporaires de La Seyne, notamment "l'hôpital russe", et l'hôpital maritime de Saint-Mandrier.



Le NH Tchad. Débarquement de petits blessés à Toulon.
(Musée du service de santé des armées)

Bibliographie

- OLIER François et QUENEC'H DU Jean-Luc, Tome IV - *Hôpitaux militaires dans la guerre 1914-1918*, Ysec Editions, 2014.
- Académie du Var, *L'entrée de Toulon dans la Grande Guerre «1914 -1915»*, AutresTemps Editions, 2014.
- Archives du Service Historique de la Défense (SHD)
- Musée national de la Marine
- Site : www.navires-14-18.com

Dominique Marcellesi

L'hôpital maritime de Saint-Mandrier et son cimetière

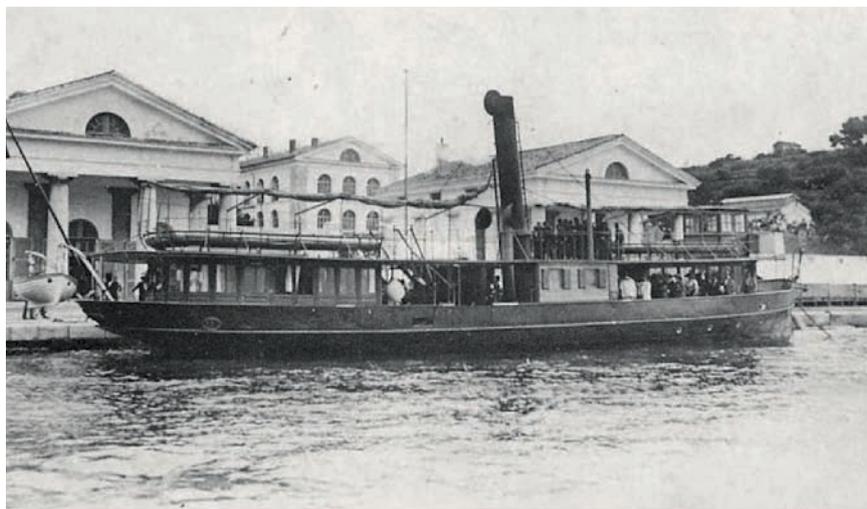
Le médecin de marine Laurent Jean-Baptiste Béranger-Féraud a raconté comment l'hôpital Saint-Louis créé par ordre de Louis XIV en 1670 est devenu l'hôpital maritime de Saint-Mandrier. Au début du XX^e siècle, le Service de Santé de la Marine prévoit de regrouper cet hôpital et celui de la rue Royale à Toulon en un seul, celui de Sainte-Anne ouvert en 1910. Un arrêté du 13 mars 1910 consacre l'autonomie administrative de l'hôpital de Saint-Mandrier qui n'est donc plus hôpital de la Marine. Cependant il bénéficiera d'un sursis jusqu'en 1919 et rendra les plus grands services pour l'accueil des malades et blessés pendant la Grande Guerre.

En 1914, le plan de mobilisation prévoit qu'il sera hôpital temporaire, géré par l'UFF (Union des Femmes de France) et classé dans la catégorie des hôpitaux auxiliaires portant le n°185. Il sera consacré à l'accueil des blessés ou malades de guerre provenant des différents théâtres d'opérations terrestres.

D'août 1914 à mars 1915, les blessés du front français de l'Est (Meurthe-et-Moselle, Marne et Champagne) sont acheminés par ambulances et trains sanitaires vers Toulon.

Les bateaux sanitaires prennent le relais pour le transport vers Saint-Mandrier. Une centaine de blessés allemands arrivés à Toulon sont évacués par *Le Tornado* ; parmi eux, trois officiers, dont le fils du ministre autrichien de la guerre. Ces prisonniers sont envoyés ensuite à Brignoles au dépôt des convalescents. Le 27 décembre 1914, c'est *Le Keraudren* qui transporte 115 blessés français.

À partir de mars 1915, la guerre d'Orient redonne sa mission maritime à l'hôpital de Saint-Mandrier ce qui va entraîner une augmentation de son activité et



Le Keraudren accosté au quai de l'hôpital



Porte d'entrée de l'hôpital



Débarquement des malades

confronter les médecins au traitement de maladies différentes de celles rencontrées sur le front occidental.

L'hôpital maritime du corps expéditionnaire d'Orient (CEO)

Les blessés ou malades proviennent des Dardanelles de mars à septembre 1915, de Salonique à compter du 30 septembre 1915 jusqu'en octobre 1918 et des pays riverains de la mer Noire (Bulgarie, Roumanie, Ukraine, Crimée) de 1918 jusqu'en 1920.

La capacité de l'hôpital est portée à plus de 1 000 lits, la durée moyenne d'hospitalisation est de 15 jours, le nombre d'hospitalisés pendant toute la durée du conflit est de 63 000 hommes.

Saint-Mandrier reçoit tous les contagieux ou malades présentant des troubles intestinaux suspects. Si un navire se présente en signalant des cas avérés ou probables de choléra ou de peste, il sera dirigé sur le lazaret du Frioul¹.

Dès le début de la guerre, la totalité des services fonctionnent à plein temps de jour comme de nuit. Les blessures sont graves et les morts nombreux.

De 1915 à 1919, on compte 2 023 décès des évacués du front d'Orient à l'hôpital maritime ; il faut ajouter 21 décès des blessés du front français et 4 malades du dépôt de Malbousquet en 1914, soit au total 2 048.

Les maladies les plus ravageuses sont les fièvres typhoïdes dues à des contaminations par ingestion d'eau souillée ou plus fréquemment d'aliments pollués (crudités, lait, crèmes, coquillages) ; les dysenteries et diarrhées qui affectent les membres des collectivités vivant en espace limité et dans des conditions d'hygiène précaires. Les blessures se transforment souvent en tétanos provoqué par le bacille de Nikolaïev qui contamine les plaies souillées par la terre, en particulier les blessures qui n'attirent pas l'attention. En 1918 et 1919, la grippe espagnole touche des marins du 5^e dépôt de Malbousquet et des malades ou blessés

1 / Archives du SHD. Annexe à la Dépêche du 20 août 1915 N° 1186. Direction Militaire des Services de la Flotte. Service Central de Santé.

CAUSES DES DECÈS À L'HÔPITAL MARITIME							
ANNÉES		1915	1916	1917	1918	1919	TOTAL
MALADIES	Typhoïde	152	72	60	48	21	353
	Tuberculose	24	29	36	8	2	99
	Pleurésie	10	12	21	20	14	77
	Hémothorax	6	5	7	6	2	26
	Dysenterie	52	93	80	105	62	402
	Méningite	9	12	14	15	11	52
	Congestion cérébrale	10	11	11	10	1	43
	Gastrite	11	10	9	8	7	45
	Paludisme	25	21	15	13	12	85
	Diarrhée	18	26	16	80	32	172
	Complications intestinales	6	18	13	12	9	58
	Grippe espagnole	-	-	-	268	153	421
	TOTAL	323	309	282	593	326	1 833
BLESSURES	Fractures	5	16	11	14	8	54
	Plaies (poitrine, crâne,)	21	28	28	21	13	111
	Morsures de rats	16	9	-	-	-	25
	TOTAL	42	53	39	35	21	190



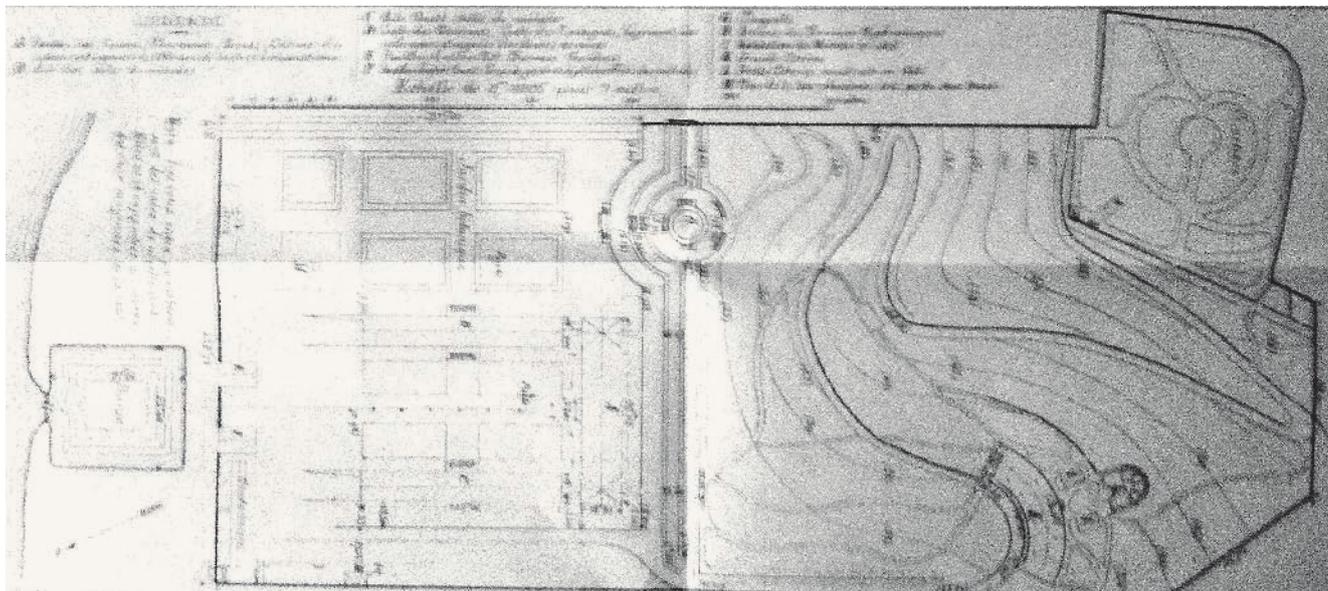
La cour de l'hôpital

de l'hôpital maritime. Elle sévit en trois vagues successives : avril-juin 1918, poussée de fièvre bénigne, forte contagion ; septembre-octobre 1918, la plus meurtrière ; fin 1918 - printemps 1919 tout aussi dangereuse que la deuxième, symptômes comparables à ceux de la peste pneumonique ou de la forme respiratoire du charbon. 11 % des malades de l'hôpital atteints de cette épidémie sont décédés. Le tableau ci-dessus indique les différentes maladies ou blessures qui sont causes des décès entre 1915 et 1919².

2 / Archives de l'hôpital maritime. Service de Santé. SHD.

La vie autour de l'hôpital

Des aliments chauds et de bons lits attendent les blessés. La presque île en totale ébullition vit littéralement au rythme soutenu des rotations maritimes entre Toulon et son hôpital. Afin de rendre la vie plus agréable aux blessés, la musique de la Flotte donne des concerts chaque mercredi. Des spectacles de cirque et des bals sont organisés. Tout le village se mobilise. Les blessés sont emmenés en promenade à Toulon encadrés par les dames de la Croix-Rouge. Inversement, des blessés hospitalisés à



Plan de l'hôpital et de son cimetière en 1880 -Béranger-Féraud. Saint-Mandrier

Toulon sont emmenés en promenade au Creux Saint-Georges. C'est notamment le cas, en septembre 1916, des convalescents serbes en traitement à Toulon. Les blessés français rétablis sont évacués dans la presqu'île de Giens. La liste des morts s'allonge inexorablement. De nombreuses cérémonies funéraires se déroulent dans l'enceinte même de l'hôpital en présence des familles et d'une délégation militaire. Les corps sont inhumés directement dans le petit cimetière de l'hôpital ou sont rapatriés dans leur région d'origine.

La fermeture de l'hôpital

Après la fin de la Grande Guerre, l'hôpital Sainte-Anne tourne à plein. Il n'y a pas de conflits en Méditerranée et dans les colonies. La position excentrée de l'hôpital de Saint-Mandrier pose d'innombrables problèmes. On n'y accueille plus de blessés ni de malades. C'est ainsi qu'il cesse son activité le 20 juin 1935 au profit de l'hôpital Sainte-Anne.

La base aéronavale (BAN) qui a été créée récupère les locaux désertés.

Le cimetière de l'hôpital

Depuis sa création, les blessés ou malades qui décèdent à l'hôpital de Saint-Mandrier sont inhumés pour la plupart au cimetière de l'hôpital, qui a été successivement agrandi.

De 1914 à 1919, on relève 2 048 morts de la Grande Guerre dans les registres

de l'hôpital. C'est sur le registre de la section spéciale du Creux Saint-Georges de la commune de La Seyne que sont inscrits ces décès. Cependant certains peuvent avoir été inscrits directement sur les registres de la commune de La Seyne et du fait de la confusion entre l'hôpital maritime Sainte-Anne et l'hôpital de Saint-Mandrier qui relève administrativement de Sainte-Anne, certains décès ont été déclarés à Toulon.

C'est pourquoi on relève des écarts entre les différents registres :

- sur le registre de Saint-Mandrier, on relève de 1914 à 1919 un total de 1 872 décès à l'hôpital ; 151 décès n'ont donc pas été déclarés à la section communale.
- les registres du Service de Santé à Toulon mentionnent, pour Saint-Mandrier, 296 décès en 1915-1916, 695 de mai 1917 à septembre 1918, 620 de Septembre 1918 à décembre 1919, soit 1611 au total. Il y a donc un écart de 437 décès entre les registres de l'hôpital et ceux du Service de Santé. Ces nombres ne tiennent pas compte des décès survenus en 1914-1915 inscrits à Toulon.
- Madame Argensse dans son ouvrage *"Saint-Mandrier terre d'accueil"* indique que *"pendant la période du 2 août 1914 au 11 novembre 1918 il y a eu 1 821 corps inhumés dans le cimetière de l'hôpital dont 50 allemands, 30 autrichiens, 36 bulgares et 3 turcs"* soit 119 ennemis,

mais la guerre d'Orient n'était pas terminée à cette date.

On voit donc combien il est difficile de connaître le nombre exact de morts inhumés dans ce cimetière pendant toute la durée du conflit.

Les cimetières militaires de la Grande Guerre

Avant la Grande Guerre seuls les officiers avaient droit à une sépulture individuelle dans les cimetières militaires.

Le décret du 28 septembre 1920 va accorder la mention Mort Pour La France (MPLF) et le bénéfice de la sépulture éternelle aux militaires décédés dans les hôpitaux de l'intérieur, dont l'hôpital de Saint-Mandrier. Ce décret, reconnaissant à tout soldat une tombe, consacrera l'égalité de tous. Ce principe démocratique a été adopté pour la première fois aux États-Unis d'Amérique pour les 41 cimetières de la guerre de Sécession qui a fait 620 000 morts.

En France le règlement était en retard sur les mœurs.

Un arrêté du Grand Quartier Général du 22 février 1915 prévoit encore en principe des tombes individuelles mais évoque longuement les sépultures collectives et le chlorure de chaux. Français et Allemands ont adopté une définition minimale, les cimetières accueillent les soldats qui ont un nom. Les ossements anonymes comme les restes épars relèvent de l'ossuaire ou

de la tombe commune. Les Britanniques ont une conception beaucoup plus large. Pourquoi les morts dont on n'a pas retrouvé les corps seraient-ils privés de la tombe accordée à leurs camarades ? Une simple pierre tombale nominative permettrait aux familles de venir se recueillir sur un emplacement de mémoire de leurs disparus.

Le cimetière militaire de Saint-Mandrier

En 1922, pour accueillir les militaires Morts Pour La France (MPLF) dont la mention a fait l'objet du décret du 28 septembre 1920, il est créé un Cimetière Militaire National à Saint-Mandrier.

Le cimetière reçoit les *Morts Pour La France* et des *Morts Pour La Liberté*³ (Serbes, Russes, Grecs, Bulgares), pendant la durée de la guerre de 1914 à 1922.

Les archives de ce cimetière avaient été déposées dans les caves du Camp de Luynes, à Aix-en-Provence. Elles ont été détruites lors d'une inondation. Il semble qu'il n'existe pas de copie. Il est donc impossible de connaître le nombre exact de MPLF ou de MPLL inhumés dans ce cimetière et l'agencement des carrés qui le composait. Les morts inhumés dans le cimetière de l'hôpital antérieurement à septembre 1914 ont dépassé le délai de cinq ans à partir duquel ils sont mis en fosse commune. De nombreuses exhumations de morts n'ayant pas droit, conformément au décret de 1920, à une sépulture éternelle, sont opérées en présence des familles. Fini donc le cimetière de Béranger Feraud. En 1936, à la fermeture de l'hôpital maritime, son cimetière garde l'appellation de "*cimetière militaire de l'hôpital maritime de Saint-Mandrier*".

Le cimetière après le bombardement de 1944

Ce cimetière militaire est bombardé par les Américains, en janvier 1944, avant le débarquement en Provence. De plus, entre 1942 et 1944, les Allemands qui occupent la presqu'île ont fait inhumer une centaine de

.....
3 / MPLL

ETAT COMPARATIF DES CARRÉS après la restructuration de 1922 et après le bombardement de 1944			
1922		1944	
	Destination	Etat	Emplacements disponibles
A	Officiers et assimilés	Complet	0
B	Soldats MPLF ou MPLL	Libre	300
C,D,E	id	Complet	0
F	divers corps de civils et militaires français, de coloniaux et de musulmans, non réclamés depuis plus de 20 ans	abandon total, pourrait être rendu disponible	et contenir 440 corps.
G	Soldats MPLF ou MPLL	Libre	?
H	id	sur ordre des Américains, au titre de l'AMGOT, une tranchée contient 83 allemands à restituer.	Utilisable immédiatement dans la partie boisée.
I,J	id	détruits à 90 %	??
K	id	Complet	0
L	Religieuses	id	id
M	id	complètement labourés par les bombes abandon complet,	145 corps ont complètement disparu.

Etat comparatif des carrés après la restructuration de 1922 et après le bombardement de 1944

soldats italiens tués au combat ou qu'ils ont fusillés pour avoir rejoint la Résistance française. C'est l'origine du cimetière italien situé sur cette emprise.

■ Renouveau du cimetière

Après le bombardement de 1944, le Service de Santé de la Marine considère qu'il n'est pas concerné par une éventuelle remise en état puisque l'hôpital maritime est fermé depuis 1936 et donc n'a plus besoin de cimetière. Le 16 août 1947, le Directeur Départemental des Anciens Combattants et Victimes de Guerre du Var écrit à son ministre de tutelle au sujet d'un regroupement à Saint-Mandrier des militaires français inhumés à Saint-Zacharie⁴. Il signale l'existence du Cimetière Militaire National de Saint-Mandrier dans l'enceinte de l'hôpital maritime, et déplore que le cimetière soit complètement abandonné depuis le mois de janvier 1947. Quelques trous de bombes n'ont pas été comblés, de nombreuses fissures existent dans le mur d'enceinte. Toutefois, sans faire de gros travaux, le carré B entièrement libre pourrait recevoir immédiatement environ 300 corps ; les travaux à effectuer se limitant au simple creusement de fosses dans une terre appropriée. Il fait remarquer que l'entretien est nul. En outre, les Américains, après le débarquement de Provence en août

.....
4 / Archives ONAC.

44, mettant les autorités maritimes françaises devant le fait accompli, ont fait inhumer au titre de l'AMGOT⁵, 82 corps d'Allemands provenant du cimetière américain de Draguignan, en voie de constitution.

Ces corps doivent être restitués à l'Allemagne et transférés dans un cimetière national allemand. Sans faire de travaux de défrichage la capacité d'absorption immédiate du cimetière militaire de Saint-Mandrier serait de 200 corps supplémentaires, portant le nombre de sépultures à 1 700 environ. Le 8 décembre 1948, un acte de cession est signé. Il porte transfert de gestion du terrain d'assiette de la nécropole de Saint-Mandrier au Ministère des Anciens Combattants.

En 1957 le cimetière n'est toujours pas réhabilité. Le 2 juillet, André Périssé, capitaine de réserve d'infanterie de la guerre 1939-45, Ancien des Forces Françaises Combattantes, est de passage à Saint-Mandrier. S'étant rendu au cimetière, il s'offusque de voir l'état d'abandon dans lequel il se trouve, contrairement au carré des Italiens. Par écrit, il en fait état au Président du Souvenir Français de Toulon et lui demande d'obtenir la remise en état de propreté de la nécropole. Il ajoute que la main-d'œuvre ne manque pas au 5^e

.....
5 / Le gouvernement militaire allié des territoires occupés, en anglais *Allied Military Government of Occupied Territories*.



Le cimetière aujourd'hui vu du ciel. © Google earth



La tombe du capitaine Ravier. Coll. part.



La nécropole militaire. Coll. part.

dépôt des équipages pour rendre le cimetière digne des morts qu'il abrite⁶. On a encore attendu 7 ans. Ce n'est qu'en 1964, après 20 ans d'abandon, que le cimetière national actuel est terminé par l'entreprise Noël de Sainte-Menehould. Entre-temps, un tiers de la partie nord de l'emprise a accueilli une nécropole militaire italienne, après accord passé en 1958 entre les gouvernements français et italien, inaugurée, elle, en 1961.

■ Composition actuelle

Le cimetière actuel est orienté sud sud-ouest et réalisé sur un terrain en pente, l'emprise restant inchangée.

Il est divisé en deux parties : la nécropole italienne que nous venons d'évoquer, le cimetière français. Dans l'allée centrale qui sépare les parties française et italienne, après la pyramide de l'Amiral Latouche-Tréville se trouve le tombeau du capitaine Marie-Nicolas Ravier. Celui-ci, employé dans la compagnie des Chemins de fer du Corps Expéditionnaire d'Orient (CEO), est mort à l'hôpital maritime de la typhoïde. La famille a fait don de la moitié de sa fortune pour avoir un tombeau particulier. Puis on rencontre une stèle à la mémoire du personnel de l'hôpital maritime et notamment des religieuses

6 / SHD. Courrier du 17 juillet 1957. Direction de la Défense nationale et des forces armées. Direction des Travaux Maritimes au Préfet Maritime de la 3^e Région.

infirmières.

La nécropole militaire est constituée d'une succession de cercles concentriques cotés de A à W.

Sur les pierres tombales rectangulaires on peut noter les noms, prénoms, unités, dates de décès à l'hôpital maritime au fur et à mesure des phases de la bataille terrestre : expédition des Dardanelles ; camp retranché de Salonique ; front balkanique, arrivée à Constantinople, en Ukraine et Crimée. Au fil des rangées on retrouve le *Vinh-Long* (11), le *Bretagne* (4), l'*Asie* (8), le *Canada*, le *France IV*, le *Gaulois*, navires cités précédemment et bien d'autres encore, 70 en tout.

Au total 1 080 pierres tombales.

Au début de la rangée A est inhumé Noël Bertrand, premier gardien jardinier du cimetière militaire, décédé en 1955, avant la restructuration.

En se promenant le long des rangées on peut dresser le tableau des unités d'affectations des militaires décédés à l'hôpital⁷.

Dans ce cimetière on relève 49 coloniaux (un tunisien, trois marocains, huit malgaches, cinq asiatiques, trente-deux tirailleurs sénégalais originaires d'AEF et d'AOF) parmi lesquels neuf musulmans dont la pierre tombale est ornée de l'étoile et du croissant.

Il y a aussi cinquante-huit étrangers qui ont combattu aux côtés des Français et Alliés :

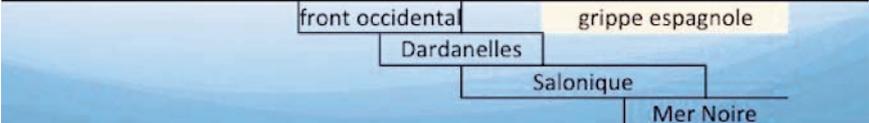
- 22 Serbes, à la ligne H, dont cinq sont décédés les 3, 4 et 7 février 1919 ;
- 16 Russes, à la ligne G, dont un lieutenant de vaisseau de la Marine impériale décédé seulement le 4 juillet 1919 ;
- 18 Grecs, à la ligne F, dont deux du 5^e dépôt de Malbousquet, les autres du cuirassé République, navire qui a participé à la tentative de débarquement à Athènes ;
- 1 Turc, à la ligne C, du 2^e Régiment Etranger
- 1 Bulgare, à la ligne I, parmi les huit ralliés qui avaient été inhumés en 1922.

On voit que cette nécropole est le reflet de la diversité des lieux de combats et

.....

7 / ONAC secteur de Marseille. Liste des noms des soldats inhumés au cimetière national de Saint-Mandrier.

ANNEE DU DECES corps d'appartenance	1914	1915	1916	1917	1918	1919	
INFANTERIE	8	40	80	32	24	10	194
ARTILLERIE	1	22	29	8	35	22	117
GENIE		3	9	4	3		19
DRAGONS-CHASSEURS		1	4	3			8
ZOUAVES		6	6	1	2		15
ARMEE COLONIALE	4	77	36	23	28	9	177
LEGION ETRANGERE		5	9	7			21
MARINS	2	15	13	7	95	44	176
AVIATEURS			5	1	2		8
5 ^{ème} DEPÔT ET TOULON	9	19	11	7	101	33	180
SRVICES AUXILIAIRES		9	24	10	26	4	73
TIRAILLEURS D'OUTRE-MER		3	4	5	10	8	30
ETRANGERS			3	17	33	9	62
	24	200	233	125	359	139	1080



Militaires décédés à l'hôpital et inhumés à Saint-Mandrier.



L'ossuaire. Coll. part.

des troupes qui y ont participé.

■ L'ossuaire

Devant l'ossuaire, se trouve un tombeau des quatre victimes d'un accident d'hélicoptère, trois aviateurs de l'aéronavale et un ingénieur en chef du Génie maritime, le 14 octobre 1964. Dans cet ossuaire se trouvent 777 corps.

■ Des corps identifiés

149 sont identifiés et individualisés. Ils n'ont pas de sépulture individuelle comme cela devrait être. Dans les armées étrangères, ils auraient eu droit tout au moins à l'inscription de leur nom sur une stèle, comme cela a été fait à Toulon près de la Tour Royale pour récapituler les noms des sous-mariniers disparus en mer.

■ Des noms sans les corps

D'après les registres du service de santé de la Marine consultés, il y aurait eu 145 MPLF inhumés dont on ne trouve aucune trace.

Dans ce cas, dans les cimetières de l'armée britannique, les noms sont mémorisés pour permettre aux familles de se recueillir sur des emplacements du souvenir.

■ Ni noms, ni corps identifiés

Par déduction, il est facile de constater qu'il y a 483 corps non identifiables, non individualisables, qui ne peuvent recevoir un nom.

Il s'agit probablement d'ossements de soldats et de marins inhumés avant la transformation du cimetière de l'hôpital

maritime en cimetière militaire national des carrés I, J, ou L.

En résumé, au cours du XX^e siècle, le cimetière de l'hôpital maritime aura eu une histoire mouvementée.

- 1915 : cimetière du CEO,
- 1922 : cimetière militaire national,
- 1935 : la marine ne se considère plus concernée puisque l'hôpital maritime est fermé définitivement,
- 1944 : le cimetière est bombardé, bouleversé en grande partie.
- 1948 : le cimetière passe de l'autorité de la Marine à celle des Anciens Combattants,
- 1958-1961 : création de la nécropole militaire italienne dans la partie nord de l'emprise,
- 1964 : restructuration de la partie française du cimetière sur seulement

la moitié de l'emprise initiale.

Cette histoire n'est pas achevée :

- 145 corps identifiés inhumés dans l'ossuaire pour lesquels il n'y a pas de stèle commémorative,
- 142 soldats Morts Pour La France, dont on a les noms, dont les corps ne sont pas individualisés.
- Une stèle devrait comporter 287 noms.

En conclusion, on peut dire que le cimetière de l'hôpital maritime décrit par Béranger-Féraud a disparu au cours des travaux de construction de la nécropole de 1922.

Sur l'emprise de cet ancien cimetière il existe aujourd'hui deux nécropoles :

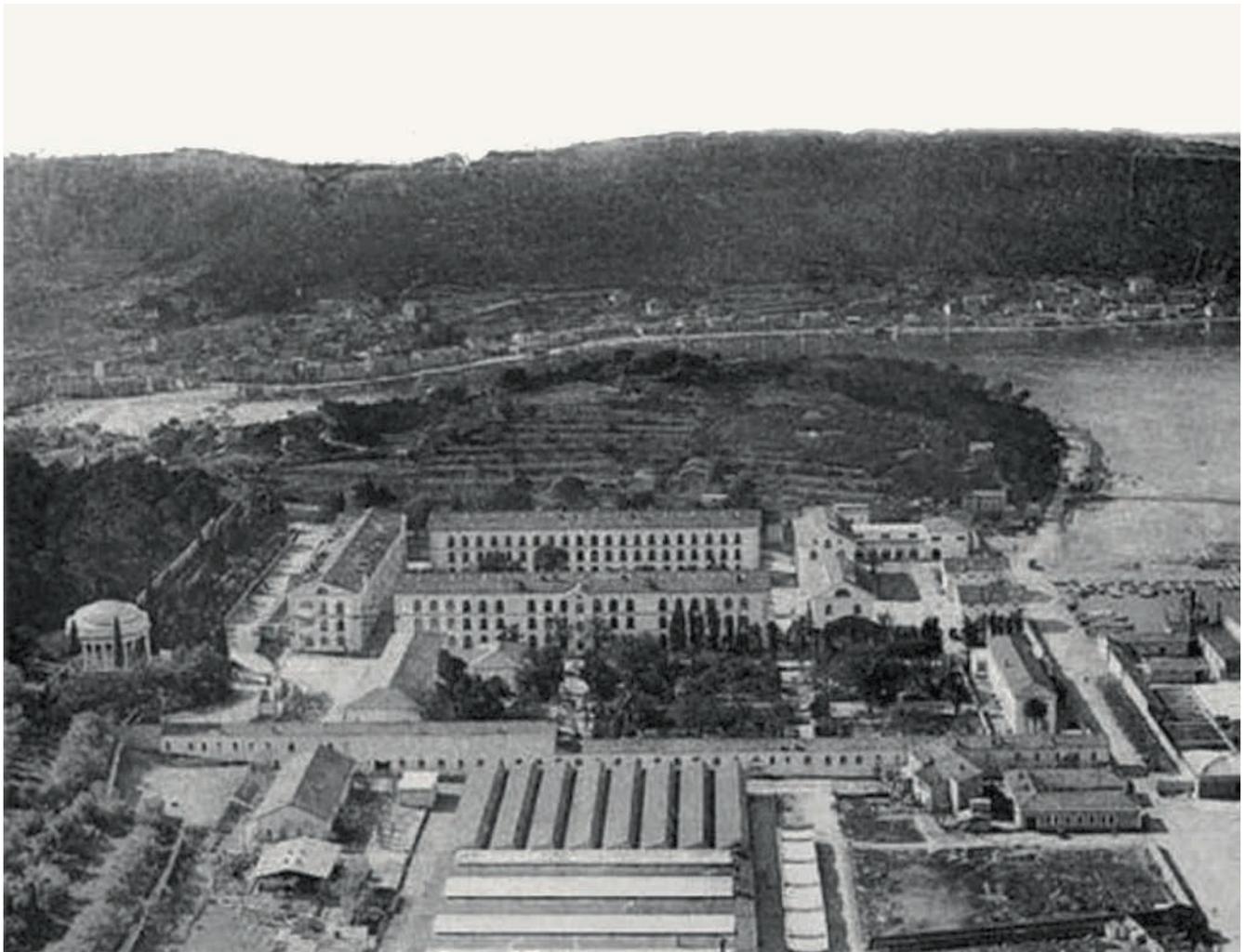
- celle consacrée aux soldats italiens ayant rejoint la résistance française entre septembre 1943 et août 1944 ;

- et celle, française, majoritairement constituée de soldats morts suite aux opérations militaires d'Orient. Ces soldats oubliés méritent une meilleure reconnaissance car, au cours de leur séjour aux Dardanelles, à Salonique et dans les Balkans, ils n'étaient ni "planqués", ni "embusqués".

Mis à part le monument de Marseille à la gloire des soldats partant aux Dardanelles, Saint-Mandrier est le seul lieu de mémoire de la guerre d'Orient en France.

Ce Cimetière Militaire National Français, par une meilleure mise en valeur, doit permettre aux promeneurs de découvrir ce Front méconnu de la Grande Guerre qu'est le Front d'Orient.

Vue générale de l'hôpital maritime.



Eugène Fresia, soldat décoré mais soldat en colère

Né le 22 décembre 1892 à Ollioules.
Domicilié à La Seyne-sur-Mer au
Quartier Daniel
Fils d'étranger
Forgeron ajusteur
Châtain, visage long, 1,68 m
Niveau d'études primaire

Incorporé le 17 décembre 1914, après
une période militaire de 2 ans, au
157^e Régiment d'Infanterie à la 29^e
Compagnie où il reste jusqu'au 7 juillet
1916.

1915 : en France

Combats autour d'Ypres, à Bois-le-
Prêtre (combats menés avec le 34^e RIC
qu'il rejoindra plus tard), la Woëvre
et Saint-Mihiel, défense de Verdun de
septembre à novembre.

Evacué le 16 septembre 1915 (il est
en Artois, secteur de la Woëvre ou de
Saint-Mihiel) pour raisons médicales
floues (gingivite) : inapte un mois. Sur
la fiche matricule : *"aucune indication
relative à cette évacuation n'est men-
tionnée dans les archives médicales"*.

D'une manière générale, il y a
beaucoup de problèmes de santé dans
les tranchées : il faut affronter boue,
froid, pluie, le sommeil ne peut pas
y être réparateur et l'hygiène en est

absente : les poux pullulent, diarrhées,
typhoïde et fièvre diverses s'ensuivent.
*"Nuit atroce sous la pluie, dans l'eau, la
boue et la merde"* écrit Louis Pergaud.
La guerre de tranchées est terriblement
usante : il n'y a jamais d'avancées signi-
ficatives. Cela donne l'impression que
l'on se bat pour rien.

1916 : Bataille de Verdun

Le 157^e y relève le 3^e régiment d'in-
fanterie en mars et y reste jusqu'en
décembre.

Fin 1916, le 157^e RI rejoint Toulon pour
un départ vers Salonique sur le *Canada*
et le *Lutetia*.

Eugène Fresia, lui, a été affecté au 363^e
régiment d'infanterie le 7 juillet 1916.
Il rate donc un premier départ pour
"l'Orient" !

Du 7 juillet 1916 au 4 juillet 1917 avec le 363^e RI, il est à la 152^e compagnie et dans la 19^e brigade

Quand Eugène Fresia rejoint le 363^e
régiment d'infanterie, celui-ci a été
transporté vers Amiens pour participer
aux combats sur La Somme, au Bois de
Hem, au Bois du Ver (du 7 au 10 juillet,

il y aura 633 morts) et en Argonne
(d'août à décembre 1916). La vaillance
au combat vaut la croix de guerre au
drapeau du régiment.

Les répités et les repos sont courts,
la seconde bataille de Champagne
démarré en janvier 1917. Elle dure 5
mois ; à Tahure, le 8 mai, Eugène Fresia
est décoré :

*"Soldat hardi et tenace, s'est élancé
courageusement à l'assaut d'une
position puissamment défendue et a
été remarquable pendant les combats
et l'organisation en terrain conquis"*.

Mais en juin sur la Marne, la détresse
matérielle et morale est immense, des
cas de mutineries ont lieu dans son
régiment :

*"Je te dirai qu'ici, tous mes camarades,
ceux du 363^e ainsi que le 23, le 133^e, le
229, le 170^e ainsi que plusieurs autres
ont refusé de monter à l'attaque. C'est
la grève"*. Lettre d'un poilu du 2 juin
1917.

Eugène Fresia fut-il un mutin, fut-il
soupçonné d'agiter ses camarades,
demanda-t-il lui-même à partir pour
l'Orient, ou comme il le racontait à sa
famille, a-t-il lassé les autorités par ses
retards à rejoindre son régiment, les-
quelles l'auraient mis dans un bateau,



1915 : le 2^e régiment de zouaves installe son camp à Salonique

direction Salonique pour y retrouver le 2^e régiment bis de Zouaves ?

Ce régiment bis s'est constitué dès le mois d'août 1914 et s'est illustré en France dans la bataille de la Marne (50% de perte...70% chez les officiers), dans les combats en Flandres belge. Plusieurs fois décoré et félicité, ce régiment est passé en Orient le 5 novembre 1915 sur le Lutetia et le Burdigala. Il cantonne au camp de Zeitenlik, camp de toiles, à 5 km au nord de Salonique vers Monastir dans un endroit malsain, mais que les soldats du 2^e bis de Zouaves ont grandement contribué à aménager et amender : routes tracées, pistes creusées, sources captées, puits forés et surtout les marais asséchés pour lutter contre paludisme. 300 000 hommes y vivent. Ces travaux conduits dans des conditions difficiles, en même temps que les combats contre l'armée bulgare à qui il faut arracher chaque mètre de terrain, le climat débilitant et les maladies, tout cela a épuisé les troupes ; la relève est nécessaire, de nouvelles divisions sont amenées de France à partir de février 1917.

À partir du 4 juillet 1917, Eugène Fresia est donc affecté au 2^e bis de Zouaves

L'arrivée se fait probablement en train à travers l'Italie jusqu'à Tarente (ce transport a été mis en place depuis fin 1916, pour diminuer les risques de torpillage en Méditerranée), puis en bateau jusqu'à Lemnos ou Itea, et Salonique ou train à travers la Grèce vers Salonique, la Grèce s'étant rangée définitivement du côté de l'Entente. Un mois après son arrivé à Zeitenlik, Eugène Fresia assiste sans doute (de loin) à l'incendie de Salonique qui détruit la vieille ville en bois en deux jours et participe, avec son régiment, à la lutte contre la contrebande de matériel militaire et les comitadjis. Le régiment est mis au repos à partir de début août. Il est ensuite engagé pour assurer la sécurité en Thessalie : contrôle de la moisson qui sera achetée par les Alliés, mise au pas des progermanistes et des comitadjis pro-bulgares, travaux d'assainissement dans la Lioumitza du sud.

Le 27 décembre 1917, Eugène Fresia passe au 34^e Régiment d'Infanterie Coloniale (17^e division). Ce sera son affectation jusqu'au 21 février 1919

Le 34^e RIC, après deux années de combats sur le front en France a été embarqué pour l'Orient, en novembre 1916, sur les *Sinai, Mustapha, Madeira, Timgad, Doukala*.

En 1917, il est dans le secteur de la Cerna et de Monastir où il combat de mars à mai pour élargir la poche de Monastir, repousser le front vers le nord en tentant d'occuper les crêtes montagneuses sur lesquelles les Bulgares ont creusé des cavernes dans le roc.

Les forces s'équilibrent, rien n'avance ou si peu. Le 34^e s'établit pour tenir le secteur nord de Monastir. Le temps est épouvantable, le terrain difficile, le ravitaillement aléatoire. Les hommes, tiennent sur des fronts montagneux où ils survivent dans le froid, abrités par des tentes et mal ravitaillés. Les maladies créent des vides inquiétants dans les effectifs. À un moment donné, il n'y a plus que 40 fusils par compagnie.

Il faut donc réorganiser les régiments : Eugène Fresia rejoint le 34^e RIC fin décembre 1917.

Il faut attendre les coups de main du printemps 1918 pour que les victoires arrivent enfin. De plus, les Grecs se

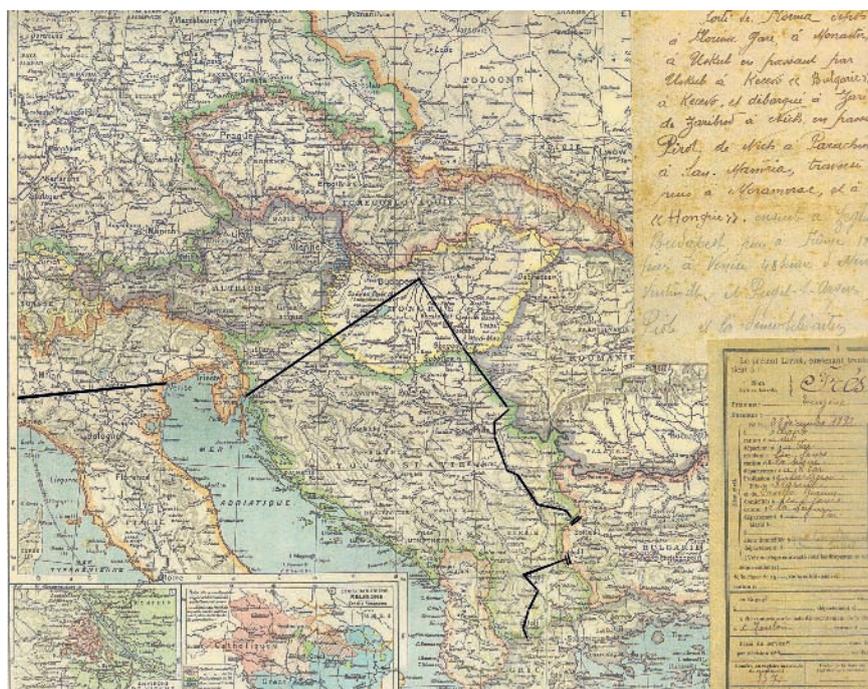
maintiennent sur des positions élevées à l'ouest du Vardar et les Franco-Italiens repoussent vers le nord l'armée ennemie installée au sud-ouest du lac Ochrida. En juin, le moral des Serbes est remonté.

Et le plan d'attaque préparé par le général Franchet d'Esperey va emporter la victoire finale. Il s'agit de faire porter l'effort contre les lignes de communication et de ravitaillement ennemies dont le nœud est la ville de Gradsko, au croisement des vallées de la Cerna et du Vardar à 60 km du front de juin 1918. Il n'y a que trois accès possibles : par les vallées du Vardar, de la Cerna ou par la montagne.

Attaquer par la montagne surprendra l'ennemi : les Serbes escaladeront le massif montagneux et attaqueront avec l'appui de deux divisions françaises et toute l'artillerie disponible. Les attaques auront lieu sans répit pour rompre le front bulgare. L'ennemi ne doit pas pouvoir se ressaisir.

Le 11 août 1918

Eugène Fresia a été évacué sur Florina pour une entorse, ce qui va le sauver d'une campagne dont les souffrances et la fatigue seront "exceptionnelles". Le 15 septembre, lors de l'assaut, c'est la 17^e division à laquelle son régiment appartient qui appuie l'armée serbe sur les pentes très escarpées du massif de Dobropolje. Avec une entorse il est impossible "de marcher sans trêve,



Le trajet retour d'Eugène Fresia

jusqu'à l'extrême limite des hommes et des chevaux", ainsi que l'a demandé le commandant en chef.

Sans Eugène Fresia, resté à Florina, le 34^e avancera vers Prilep, puis Uskub : l'attaque est lancée et va durer sous le feu, la mitraille dans la montagne et entre les barbelés jusqu'au 30 septembre date de la capitulation bulgare.

Franchet d'Esperey fait continuer vers le nord pour libérer le territoire serbe des Austro-Allemands et le 34^e RIC repart vers Nich (bataille du 9 au 12 octobre), puis Paratchin.

Le 3 décembre, le 34^e régiment est à Vajodina (350 km au nord de Monastir) où Eugène Frésia, guéri, le rejoint le 5. Départ le 18 décembre vers Semandria, le Danube et la frontière. Le 25 décembre, ils rejoignent en chaland la 2^e division coloniale pour l'occupation de la Hongrie. Du 26 décembre 1918 au 30 janvier 1919, le régiment stationne à Marmorak, puis à Verchetz et Temesvar jusqu'au 18 mars. La dissolution du 34^e régiment est prononcée le 1^{er} avril 1919.

Eugène Fresia a suivi son régiment et le 6^e bataillon jusqu'à Versetz qu'il quitte,

probablement au titre des démobilisables, le 21 février 1919.

Dans son livret militaire, une note écrite de sa main sur un papier volant, retrace son parcours à la sortie de l'hôpital de Florina pour rejoindre son régiment à Vajodina, puis, plus tard, au crayon il a rajouté les villes qu'il fut nécessaire de rallier pour rentrer ENFIN chez lui, en trois mois, le premier avril 1919.

"Retour par Szegedin, Budapest, Fiume, Venise, Vintimille et Puget/ Argens et la Piole et la démobilisation"... Il était resté 7 ans sous l'uniforme et 4 ans à la guerre.

Marie-Paule Silvy

Eugène FRESIA, mon grand-père

Il n'est pas facile d'évoquer des souvenirs personnels particulièrement quand ils commencent à dater - mon grand-père, Eugène FRESIA, est décédé en mars 1968, j'avais 13 ans - mais surtout quand ils nous sont chers et qu'ils ont marqué profondément et toute votre famille et votre enfance.

J'ai répondu à la demande d'HPS - bien que j'aie peu de choses à raconter - pour rendre hommage à ce grand-père pour ce qu'il a été : un homme de principe dont l'engagement militant rayonnait sur la famille, mais aussi pour transmettre ce qu'il nous a laissé : Il détestait la guerre et tous les uniformes en général.

Sa guerre il l'évoquait souvent mais brièvement et en trois parties :

- d'abord il y avait les tranchées, l'horreur des tranchées. Les combats à la baïonnette, face à face avec l'adversaire, les soldats qu'on fait boire pour évacuer la peur, la Grande Guerre, c'était ça, disait-il, une tuerie.
- Puis il y avait la deuxième partie dont il parlait plutôt avec malice : une permission qui le ramène à Six-Fours où il vivait chez une tante, un premier retard pour rejoindre son corps à Marseille, puis un deuxième... *À la troisième fois*, disait-il, *ils m'ont gardé et mis dans le premier bateau venu, direction la Grèce. Il plonge du bateau lorsque celui-ci est torpillé de nuit, "aux Dardanelles"*

entre guillemets ; il s'accroche à un bout de bois, attendant les secours pendant de très longues heures. Il est rapatrié à Salonique, dans un hôpital tenu par des sœurs, car, disait-il, "la trouille" lui avait déclenché une jaunisse.

Les recherches menées par Françoise Manaranche n'ont pas permis de confirmer ce point. Pourtant, aujourd'hui, nous restons 3 à l'avoir connu : moi, ma sœur et mon oncle chez lequel mon grand-père a vécu de 1956 à la date de sa mort. Notre mémoire n'a conservé que ces faits. Cependant pour mon oncle, les gendarmes auraient pu aussi venir chercher mon grand-père à Six-Fours pour l'amener à Marseille où il a été détenu prisonnier au Fort Saint-Nicolas.

MAIS il n'y a aucune trace dans son parcours militaire de cet emprisonnement ainsi que du torpillage et de son hospitalisation à Salonique.

Par contre ces mêmes recherches révèlent une citation à l'ordre du régiment, une découverte pour la famille.

Mon grand-père n'en a jamais parlé. Jamais non plus mon grand-père n'a évoqué les combats en Orient. Étaient-ils moins sauvages ? A-t-il peu combattu ? (Françoise a précisé un peu plus tôt que son régiment était au repos quand il est arrivé et qu'il était blessé au moment de la grande offensive).

Peut-être les a-t-il passés sous silence car le troisième épisode de sa guerre, c'était LE RETOUR : à pieds, dira-t-il, de Serbie après toutes ces années de guerre qui avaient suivi celles de son service militaire. Il disait toujours que s'il n'avait pas été rapatrié tout de suite c'était parce qu'il était "fils d'étranger", ainsi qu'il est écrit sur son livret militaire. Son parcours de retour, il l'avait noté sur un papier à la plume *"sorti de Florina-dépôt de convalescence à Florin-gare, à Monastir, à Prilep, à Uskub, à Kecevo (Bulgarie), de Zaribrod à Nich, à Paracin, à Jacodini, à San Mandria, traversé le Danube, puis à Marmorak, et à Veretz (Hongrie)"*, il avait rajouté au crayon : *"ensuite à Zeglin et à Budapest, puis à Fiume, 12 jours d'attente, puis Vintimille et Puget-sur-Argens, puis la Piole et la démobilisation"*.

En 2014, j'ai remis aux Archives Municipales une copie de ce document que j'ai retrouvé dans son livret militaire parce qu'il me paraissait révélateur de son état d'esprit :

Voilà un soldat de la classe 1912 qui depuis décembre de cette date a quitté sa famille, a vécu dans les tranchées du 17 décembre 1914 au 24 juillet 1917, puis est parti sur le front d'Orient et le seul écrit qu'il laisse c'est l'itinéraire de son retour qui lui a paru si long. Il détestait la guerre, mais il s'en est sorti.

Galerie de portraits

"La guerre de 14-18 reste dans le souvenir des Français comme une épreuve extraordinaire que la société a traversée, rappelle Antoine Prost président du Comité scientifique du Centenaire. Les images d'héroïsme ou de gloire se sont estompées. C'est la vision des morts et des veuves qui domine. Il existe encore une demande familiale [...] C'est une mémoire unifiante".

Des familles seynoises, six-fournaises et mandréennes ont ressorti des archives personnelles retrouvées dans un grenier, une valise oubliée, elles l'ont fait avec émotion. La rencontre des familles s'est parfois accompagnée d'un récit mémoriel sur le parent qui, le plus souvent, n'a pas ou peu raconté "sa" guerre.

Les portraits présentés donnent un panel des "poilus" de la Grande Guerre : des soldats morts au feu ; des soldats blessés, prisonniers ; des soldats mobilisés sept ans ou à la fin du conflit ; des soldats de différentes armes : les fantassins, les artilleurs, le Génie, les fusiliers marins, le train des équipages..., des soldats vus d'ici, cent ans plus tard.

Yolande Le Gallo

Albert Louis Baudouin

(1882–1955)



Un bon chef...

Albert Louis Baudouin a 32 ans lorsqu'il est mobilisé en août 1914 en tant que sergent au 369^e régiment d'infanterie.

Pendant les quatre années de guerre, il reçoit plusieurs citations pour son comportement exemplaire :

Août 1915, il est cité à l'Ordre de la brigade au motif *"qu'au cours d'une contre-attaque... il s'est employé activement à remettre en état le boyau bouleversé et a réussi à établir le barrage à son endroit primitif"*.

Nommé adjudant chef en 1916, Albert Baudouin est cité à l'Ordre de la division : *"Chef de section d'un calme et d'un sang-froid remarquables... Quoique sérieusement malade il a tenu à conserver le commandement de la section donnant le meilleur exemple à ses hommes pendant de violents bombardements"*. Puis *"d'un grand mérite, il a fait preuve de beaucoup de vaillance et de sang-froid pendant un séjour très dur aux tranchées"*.

Octobre 1917, il passe au 82^e RI, puis en 1918 au 25^e bataillon des chasseurs à pied, l'un de ceux des "tirailleurs sénégalais".

Il reçoit de nouvelles citations, en novembre 1918 : *"Très bon chef de section brave et courageux ... il s'est acquitté de sa mission d'une façon exemplaire et a contribué pour une large part à l'échec de plusieurs contre-attaques ennemies"*.

Albert Baudouin est démobilisé en mars 1919.

En juin 1920, Il est décoré de la Croix de guerre avec deux étoiles de bronze et une étoile d'argent et de la Médaille militaire.

Le valeureux Albert Baudouin, respecté de tous, poursuit son métier de jardinier fleuriste à la ville de Paris. Sa petite fille Martine a pérennisé le savoir-faire familial, férue de botanique et jardinière passionnée au quartier Bastian à La Seyne-sur-Mer.

Louis Brives

(1898-1958)



Rescapé d'un éclat d'obus

Louis Brives a 16 ans lorsqu'éclate la guerre en août 1914. C'est alors un jeune vendeur de journaux à Nice.

En avril 1917, il incorpore le 7^e bataillon de chasseurs qui opère, à ce moment, en Italie. Jusqu'en janvier 1918, il est maintenu dans le service intérieur de l'armée. Il passe dans le 21^e bataillon de chasseurs et participe à l'offensive des Alliés en **Champagne-Ardenne**, en septembre 1918. À la veille de l'assaut du hameau d'Orfeuil (Ardennes), le 30 septembre, il écrit à sa famille *"un ordre vient d'arriver et nous montons en ligne"*. Il précise que la carte envoyée est *"une carte boche"*, prise sur un prisonnier.

"Les chasseurs s'élancent à l'assaut gravissant cette pente, véritable glacis de la mort...". Le bataillon stoppé, épuisé par les pertes se replie, se réorganise à l'arrière. Il est transporté au nord de Reims.

Le 1^{er} novembre 1918 au cours de l'assaut de la cote 156, crête dénudée, au nord de Saint-Germain-Mont, il est blessé par un éclat d'obus mais réchappe à la mort. Il est commotionné et perd momentanément l'usage de la parole. Renvoyé au poste de secours pendant quelques jours, il regagne les rangs de son bataillon durement touché, deux jours avant l'armistice. Il est cité à l'ordre de la brigade.

Louis poursuit sa vie militaire au-delà de la guerre, jusqu'en 1920, selon la loi des trois années de service militaire.

Horace Guglielmi

(1880-1949)



Les Italiens aussi

Orazio Guglielmi, natif de Torri près de Vintimille, appartient au 88^e régiment d'infanterie, 3^e bataillon, 10^e compagnie de l'armée italienne. De belle prestance, Orazio, d'origine paysanne, sait lire et écrire, il a un niveau proche de celui du certificat d'études. Bon tireur d'élite, il deviendra un merveilleux joueur de cithare.

Lorsqu'il est mobilisé en 1915, il a le grade de sergent-chef acquis pendant le service militaire. Orazio a participé, en 1911, à la guerre de Libye qui conduit à la colonisation italienne du pays.

Il écrit à sa famille pour lui annoncer son départ au front, au nord de l'Italie, front entre Italiens et Autrichiens.

Après la guerre, en 1919, on lui propose de poursuivre sa carrière militaire en Libye mais Orazio refuse. Orazio Guglielmi vient travailler dans les hôtels en France où il fait la saison avec sa femme Alice originaire de Bondena, préceptrice, épousée avant la guerre.

En 1929, il s'installe définitivement à Beausoleil avec sa famille où il rejoint une communauté italienne déjà nombreuse.

Joseph Magliotto

(1892-1918)



Quatre années de guerre... et un éclat d'obus

Joseph Magliotto de la classe 1912, est sous les drapeaux lorsqu'il est mobilisé en août 1914. Il a 22 ans, réside encore chez ses parents et, dans le civil, pratique le métier d'ajusteur mécanicien dans une petite entreprise de mécanique à La Seyne. Il appartient au 38^e RAC (régiment d'artillerie de campagne) du XV^e corps d'armée, cantonné à Nîmes.

Avec son régiment, il traverse la guerre de 1914 à 1918 et parcourt divers champs de bataille : la Lorraine, la Marne et les tranchées de l'Argonne jusqu'à l'été 1915. Suivent celles de la Champagne et, en 1916, le 38^e RAC avec le XV^e corps participe pendant plusieurs mois à la bataille de Verdun. En 1917, l'artilleur Joseph Magliotto retrouve les tranchées de Lorraine puis à nouveau la Champagne en 1918. À deux reprises Joseph est blessé, mais refuse son évacuation sur les lignes arrière.

C'est au cours du dernier mois de la guerre, **la guerre de mouvement**, le 8 octobre, que Joseph tombe à **Thorigny** près de Compiègne, fauché par un éclat d'obus. Il a alors 26 ans et s'est marié un an plus tôt, au cours d'une permission, avec Adrienne Champey, une jeune femme originaire de Rians.

Son corps est ramené par sa mère et sa sœur et inhumé dans le caveau familial à La Seyne en 1921.

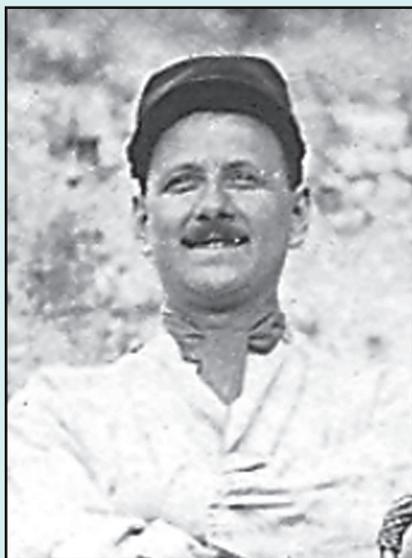
Au cours de ces quatre années de guerre, Joseph Magliotto a beaucoup écrit, comme la plupart des soldats de 14-18. Treize de ces lettres adressées à ses parents sont parvenues jusqu'à nous, conservées précieusement par son descendant Bernard Ducher.

Laconiques, elles abordent tous les sujets : la pluie, la boue, le froid, la faim, les marches, les permissions, le cafard, les "Boches", le marmitage, les morts, les blessés, la fin de la guerre, la solidarité...

Lettre de Joseph à ses parents, le 26 septembre 1918, au retour d'une permission : *"J'ai trouvé mes galons de maréchal des logis à mon arrivée, cela m'a un peu enlevé le cafard... j'en tiens encore un... je n'ai plus qu'à me planquer et me laisser vivre en attendant la fin... Si parfois il y avait quelqu'un de malade principalement papa ou maman, n'hésite pas de m'envoyer un télégramme car je pourrai obtenir une permission exceptionnelle..."*. Joseph Magliotto meurt douze jours plus tard.

Joseph Eugène Marquion

(1884-1915)



Mort de l'inévitable et redouté éclat d'obus

Joseph Marquion est instituteur à Saint-Mandrier lorsqu'il est mobilisé le 3 août 1914. Avec Jeanne Estienne son épouse, une Mandréenne elle-même institutrice, il a un petit garçon de quelques mois, Antonin. Il est mobilisé dans le 153^e régiment d'infanterie avec le grade de sergent.

Le 153^e RI dépendant du 20^e corps d'armée participe à la **bataille des frontières** en Lorraine jusque début septembre afin de résister à l'avancée allemande. Le combat est sanglant en ce mois d'août 14 : le 16 août le régiment compte 61 officiers et 3 056 hommes de troupe, le 26 août le régiment ne compte plus que 25 officiers et 1 595 hommes de troupe (blessés, tués ou disparus), avant l'arrivée de la réserve.

Après la Marne c'est la **course à la mer** : le 153^e RI participe aux batailles d'Artois, de Picardie avant la Belgique, de novembre 1914 à avril 1915.

En novembre et décembre 1914, c'est la bataille des tranchées à **Ypres** et les premières utilisations des gaz, l'ypérite. Trois mois plus tard, à **Zonnebeke** en Belgique, Joseph Marquion couché au fond de sa tranchée se protège des bombardements incessants de l'artillerie allemande. Son compagnon de combat allongé à ses côtés raconte : *"Tout à coup, j'entends un gémissement, mon pauvre ami Marquion se redresse aussitôt et se laisse retomber comme une masse : un éclat d'obus était venu le frapper au cœur. La mort a été foudroyante(...) Il a été enterré à 300 mètres des tranchées..."*

Remerciements à Marie-Paule François pour les recherches effectuées.

Désiré Victor Martel

(1886–1955)



"Disparu" comme prisonnier de guerre

Sous-lieutenant du 33^e régiment d'infanterie, il participe à la bataille de Belgique, à celle de la Marne en 1914, puis à celle tout aussi meurtrière de Champagne dans les premiers mois de 1915 et de l'Aisne pendant l'été 1915. Au cours de l'hiver suivant, le régiment "*s'enfonce dans la boue, les pluies torrentielles inondant boyaux et abris, soumis aux bombardements intenses, au froid*", tandis que les hommes tombent.

1916, **Verdun**. Le régiment participe à la reconquête sans merci du fort de **Douaumont**, 32 officiers sont tués tandis que 1 443 hommes sont tués, blessés ou disparus (dont les prisonniers). Victor Martel en fait partie. Il est transféré au camp de prisonniers de **Vöhrenbach** (en Bade) où il passe deux années en captivité.

Des photos de prisonniers au camp et un carnet tenu quotidiennement en 1918 par Victor Martel relatent la vie de l'officier prisonnier.

Victor Martel lit beaucoup, fait de la marche encadré par ses geôliers, organise avec ses camarades des conférences, s'active à des travaux domestiques tout en disposant d'une ordonnance, écrit, énumère lettres et colis reçus, donne le détail des repas. Il note les punitions, les inspections des chambrées.

En décembre 1918, il est rapatrié en France. Le 33^e RI - qui est celui de Charles de Gaulle - se reconstitue à Cognac. Victor Martel est démobilisé en août 1919. Il reprend la vie de famille avec son épouse Fidéline, institutrice, son petit garçon Robert, et sa vie professionnelle dont la fonction de garde-champêtre dans son village d'origine à Vieil-Moutier dans le Pas-de-Calais.

Son petit-fils Michel a conservé dans le temps et dans l'espace la mémoire et les traces de ce grand-père qui a peu parlé de ces cinq années de guerre et de captivité.

Marius Martinenq

(1891-1979)



Sept années sous les drapeaux

Marius Martinenq - classe 1911 - est incorporé au 5^e régiment du génie en octobre 1912. Il ne sera démobilisé qu'en 1919 après sept années passées sous les drapeaux : deux années de conscription et cinq années de guerre.

Marius Martinenq, ouvrier charpentier sur fer, devient maître ouvrier pendant sa période d'instruction militaire dans le 5^e régiment du génie. Il intègre la 10^e compagnie active, l'une de celles rattachées aux parcs aux rails.

Au cours de la première année de guerre, en Lorraine et en Champagne, la réfection des ouvrages et des voies de chemin de fer détruits, la construction de nouvelles voies ferrées pour l'acheminement des troupes, du ravitaillement et de l'armement occupent les hommes du 5^e génie. Un an plus tard, il embarque avec la 10^e compagnie à Sète pour le front d'Orient. Pendant six mois la 10^e compagnie organise le camp retranché de Salonique où cantonnent les Alliés (front de Macédoine). Pendant un an et demi, la 10^e compagnie de Marius Martinenq, dans une situation militaire améliorée, remet en état le réseau ferré de Salonique-Bralo vers l'Italie, et de Larissa vers Athènes pour le transport des troupes.

Fin 1917, Marius Martinenq regagne son régiment en France dans l'une des compagnies chargée d'exécuter de grands travaux d'équipement au front en vue de l'offensive finale.

Face à l'offensive allemande massive du printemps 1918, le génie construit (ou double) des lignes ferroviaires, dont celles qui assurent les transports militaires français ou américains et le ravitaillement anglais.

Il a reçu la Médaille interalliée ainsi que le Ruban italien des fatigues de guerre (ou d'effort de guerre).

François Gabriel Morlon

(1880-1914)



Quinze jours au front !

Gabriel Morlon a 15 ans de carrière militaire derrière lui lorsqu'il est mobilisé le 2 août 1914 alors qu'il a été promu sous-lieutenant de réserve en juin 1914. À Saint-Mandrier, il laisse son épouse Rachel Ardissonne et Paul, son fils de cinq ans. Il incorpore le 34^e régiment d'infanterie coloniale formé à Toulon avant d'embarquer à Antibes pour la bataille des frontières en **Lorraine** dans la région de Verdun, place forte stratégique menacée.

Fin août-début septembre, le régiment se trouve confronté à la puissance de feu allemand : à Beaumont d'abord, au nord de Verdun puis à Beuzée-sur-Aire occupée par les troupes allemandes, le régiment a charge d'attaquer le village et d'en déloger les occupants.

Le 7 septembre, la puissante artillerie allemande, les mitrailleurs et tirailleurs cachés dans les tranchées imposent le repli aux troupes françaises qui perdent 649 hommes (tués, blessés ou disparus) et 20 officiers dont fait partie **Gabriel Morlon**.

La guerre n'aura duré qu'une quinzaine de jours pour lui. Décoré de la Légion d'honneur à titre posthume en 1920, il repose au cimetière de Saint-Mandrier.

Remerciements à Marie-Paule François pour les recherches effectuées.

Henri Pierre

(1891-1968)



Grand blessé de guerre au terme d'un long parcours de fantassin

Henri Pierre - classe 1911 - part au front comme soldat de 2^e classe le 22 octobre 1914, incorporé dans le 31^e régiment d'infanterie.

Il participe aux grandes batailles qui jalonnent les quatre années de guerre : Lorraine près de Longwy, contre-offensive de la Marne en 1914.

En 1915, le 31^e RI se bat dans les forêts de l'Argonne et contribue à la prise de la butte de Vauquois.

Fin 1916, après une période de maladie, il rejoint son régiment dans la Somme (à Péronne).

En 1917, il participe à l'offensive de l'Aisne (Berry-au-Bac). Le 31^e RI occupe pendant toute la fin de l'année le secteur du Bois des Buttes (Aisne).

En mars 1918, Henri Pierre et son régiment sont envoyés, pour résister à l'offensive allemande, à Noyon en Picardie. La guerre s'arrête pour lui le 25 mars 1918, meurtri par un éclat d'obus qui lui arrache le bas du corps.

À son retour, reconnu invalide à 100 %, il reçoit la Médaille militaire et bien plus tard (en 1956) la Légion d'honneur. Il épouse Madeleine, mère célibataire d'une petite Valérie qu'il fait sienne, lui qui ne pouvait plus avoir d'enfant. Il devient propriétaire du café où il a déjà travaillé, quand il était placé en tant qu'enfant de l'assistance publique.

Auguste Adolphe Régné



Acheminer les millions de lettres des soldats et de leurs familles

Auguste Adolphe Régné a 35 ans lorsqu'éclate la guerre en août 1914.

Il appartient au 8^e régiment du génie, celui chargé des transmissions au front et à l'arrière.

Dès son service militaire, il est versé dans les services auxiliaires, "au service spécial de l'administration des bureaux ambulants de la Ligne Méditerranée", future PLM. Il fait partie des 1 à 2 % des conscrits intégrés dans les services auxiliaires, le plus souvent administratifs.

Pendant la période de la guerre, Auguste Régné est contrôleur à Marseille dans l'administration des PTT et contribue à la diffusion des échanges épistolaires si importants entre le front et l'arrière.

Les millions de lettres, de cartes postales et de colis à distribuer, retardés par le contrôle de la censure, nécessitent une bonne organisation administrative pour que le lien soit maintenu entre les soldats et les familles.

Les zones de combat sont divisées en secteurs postaux tandis que la Poste aux armées est créée. Les soldats bénéficient de la franchise postale.

Les ambulants militaires apparaissent et des vaguemestres distribuent le courrier au front, tandis que les femmes dans le civil remplacent les facteurs mobilisés.

François Rimbaud

(1893-1915)



Un engagement volontaire de très courte durée

François Rimbaud, âgé de 21 ans au moment de la déclaration de guerre en 1914, vit à Paris et vient saluer avec enthousiasme les soldats mobilisés qui défilent dans les rues.

Il espère s'engager au plus vite *"pour n'importe quoi, et n'importe où... J'envie les simples soldats aussi bien que les officiers, écrit-il. Je regrette tant de n'avoir pas été pris, sans cela je serais soldat"*.

Ce frêle jeune homme insiste et seule la révision de la classe 1915 lui permet, après un court passage dans l'infanterie, d'être incorporé dans le 7^e bataillon de chasseurs alpins qu'il choisit.

Fils du directeur des Forges et Chantiers de la Méditerranée, né à Tamaris, ce jeune bourgeois très pieux termine de brillantes études universitaires à HEC. Formé lors de périodes militaires assidûment suivies, il a hâte de mettre en application ses connaissances guerrières, au service de son pays.

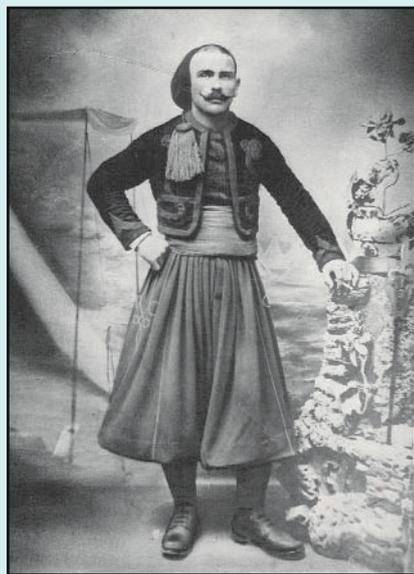
Il rejoint son bataillon à Draguignan le 7 décembre 1914, où il s'impatiente "d'apprendre le métier" mais sa famille le raisonne. C'est en tant que caporal que, début mai 1915, François Rimbaud vient renforcer sur le front un bataillon déjà bien décimé.

Le 7^e BAC, entre août 1914 et mai 1915, s'est battu en Alsace, dans la Somme, en Belgique, avant de revenir dans les Vosges. Au cours des trois premiers mois de l'année 1915, au prix de lourdes pertes, malgré la neige et le froid, le bataillon reprend le sommet de l'Hartman (sommet du Vieil-Armand ou Hartmannswilkerkopf). Ce lieu stratégique surplombant l'Alsace de ses 956 m changera huit fois de main. Entre 20 000 et 30 000 soldats français et allemands y perdent la vie, en 1915 surtout. François Rimbaud en fait partie.

Arrivé le 14 mai sur le champ de bataille, le chasseur Rimbaud est grièvement blessé le lendemain, envoyé en détachement. Il meurt le 16 mai 1915. D'abord enterrée dans l'un des cimetières de la forêt vosgienne où son père a pu se rendre, la dépouille du jeune soldat est ensuite rapatriée dans le caveau familial à Chânes en Saône-et-Loire.

Barthélémy Rinaudo

(1882-1942)



Blessé grièvement, "retiré" du front

Barthélémy Rinaudo, de la classe 1902, a 32 ans au moment de la mobilisation générale en août 1914.

Né à la Turbie et résidant à Beausoleil, il rejoint le 311^e régiment d'infanterie du XV^e corps d'armée, cantonné à Antibes. Barthélémy, soldat de 2^e classe, participe à la bataille de Lorraine puis connaît la vie des tranchées où *"par le froid, la pluie, la neige, les hommes ont fait preuve d'endurance et de fermeté sous les bombardements fréquents"* selon les propos du responsable de la division d'infanterie.

Le 311^e R.I. occupe alternativement les tranchées du front lorrain au sud-ouest de Pont-à-Mousson. C'est à Regniéville que Barthélémy Rinaudo est grièvement blessé le 17 septembre 1915, les deux tympans perforés par l'explosion d'un obus. Il est évacué à l'hôpital temporaire 22 de Bautzen-Ecrouves près de Toul, puis à l'hôpital temporaire n°29 à Béziers.

Sorti deux mois plus tard, il passe en renfort au 4^e régiment de zouaves. Pendant deux ans, Barthélémy Rinaudo est affecté au service intérieur de l'armée (hôpital général puis caserne). En mai 1918 et jusqu'en mars 1919, date de sa démobilisation, il est envoyé sur le front d'Orient.

Marius Joseph Venel

(1898-1995)



La relève de la jeune génération

En randonnant sur le chemin littoral qui contourne le Cap Sicié, entre Fabrégas et Le Brusq, à la faveur d'un passage rocheux on découvre des pierres gravées. L'ancien sentier douanier est marqué par l'histoire de ceux qui l'ont emprunté et qui ont laissé les traces de leur passage, comme l'a fait Marius Joseph Venel en 1915.

Marius a alors 17 ans. Bon élève à l'école des Frères, il a obtenu le certificat d'études en 1910, prémices de l'homme cultivé qu'il sera au cours de vie.

Au moment de son incorporation dans l'armée en 1917, il est ajusteur de son métier et intègre le 173^e régiment d'infanterie mais passe dans des régiments d'artillerie lourde (RAL) où, d'abord, il reçoit l'instruction nécessaire.

Il connaît le "feu" en février 1918 dans le 2^e groupe du 87^e régiment d'artillerie lourde où il assure la relève. Il participe à la grande offensive de l'été 1918 dans l'Oise.

Début septembre le 2^e groupe du 87^e RAL de Marius Venel est alors dissous. Il rejoint le front d'Orient quelques mois plus tard, avec le 115^e RAL, en renfort dans la 4^e batterie du 145^e RAL, en cantonnement à Galatz en Roumanie puis à Lom Palanka en Bulgarie où la batterie est dissoute. Il est versé au 345^e RAL pour quelques mois. Il remplace alors les démobilisables.

Il le sera lui-même un an plus tard en juin 1920.

Après un réengagement dans l'armée de plusieurs années jusqu'en 1932, installé avec sa famille à La Seyne, il travaille aux chantiers navals en tant que dessinateur industriel puis à l'arsenal maritime de Toulon.

Hugues Roullier

(1877–1967)



Allemand ou Français, au hasard de l'Histoire...

La famille Roullier, d'origine française, s'est établie en Westphalie, en Allemagne, après la révocation de l'Édit de Nantes. Hugues Roullier y est né en 1877.

Peu après l'annexion de l'Alsace et de la Moselle par l'Allemagne en 1870, ses parents viennent s'installer en Moselle.

En 1910, il épouse Félicie Barthélémy, veuve Pontès, mère de 3 enfants (âgés de 16, 13 et 8 ans). De leur union, naissent 2 autres enfants en 1911 et en 1914.

En août 1914, à 37 ans et malgré 5 enfants à charge, il est mobilisé.

Chose peu connue, les Mosellans, les Alsaciens et tous les Allemands nés en Moselle et en Alsace n'ont pas été envoyés au combat en France, de peur d'éventuelles fraternisations.

Nous avons pu retracer en partie la "guerre de mon grand-père" grâce aux nombreuses cartes postales qu'il a envoyées du front. Carte et carte postale envoyée Il a d'abord été envoyé à Anvers, en Belgique, puis dans l'Empire russe, à Zamosc, (Pologne actuelle), à Kowel (Ukraine actuelle) et à Pinsk (Biélorussie actuelle).

Il rentrera affaibli mais sans blessures.

En 1918, il devient Français.

En 1939, il redevient Allemand.

En 1945, il redevient Français.

Malgré les souffrances endurées, il décède à l'âge respectable de 90 ans.

En Allemagne comme en France, on pensait que la guerre n'allait durer que quelques mois, ainsi qu'en témoigne cette carte envoyée d'Anvers, en décembre 1914, à ses enfants pour Noël :

"Chère femme, chers enfants,

Sur cette carte, vous pouvez voir qu'en Belgique, Saint-Nicolas vient aussi à Noël. Alors, mes chers enfants, soyez bien sages et ainsi, Saint-Nicolas viendra aussi chez vous. Nous serons peut-être bientôt de nouveau en paix et je pourrai revenir à la maison.

Je vous embrasse affectueusement

Votre père, Hugo".

Elisabeth Hinsberger

Charles Marie Touzé

(1879-1915)



"Disparu", mort en captivité

Charles Touzé a 35 ans lorsqu'il est mobilisé le 2 août 1914. Il rejoint le 157^e régiment d'infanterie à Gap, il a le grade d'adjudant. À Saint-Mandrier, il laisse son épouse Delphine Bianco et leur petite-fille, Elisabeth. Il est employé à la Caisse d'Épargne à Toulon.

D'août 1914 à avril 1915, avec le 157^e RI, Charles Touzé parcourt les champs de bataille en Alsace, dans les Vosges, en Belgique.

Guerre de mouvement avant de se terrer dans les tranchées... violents bombardements de l'artillerie. Un bataillon relève celui de la tranchée de première ligne qui va cantonner à l'arrière.

Chaque jour égrène le nombre de tués, de blessés, de disparus. En novembre, la pluie transforme les boyaux en canaux ou bien les pieds sont gelés... Les bombardements nuit et jour rendent le ravitaillement difficile. La campagne de Belgique s'achève, la bravoure des uns et des autres est récompensée par des citations et décorations.

Résumé d'un extrait du JMO du 157^e RI

En mars 1915, le régiment rejoint le secteur de Flirey afin de préparer l'offensive destinée à réduire le saillant de Saint-Mihiel (près de Verdun).

À partir du 5 avril, et tout au long du mois d'avril, les attaques françaises des tranchées allemandes du bois de Mort-Mart et les contre-attaques déciment le régiment : c'est là que "disparaît" Charles Touzé qui, dans la confusion, est donné comme mort en avril, en réalité blessé et fait prisonnier. Ce qui accentue le désarroi et la douleur de la famille.

Soigné à l'hôpital Saint-Clément à Metz sous occupation allemande, il décède en captivité le 7 juillet 1915.

André Louis Audibert

(1887-1938)



Né le 1^{er} mars 1887 à Six-Fours. Classe 1907. Profession charron. Affecté au 4^e Régiment d'Infanterie Coloniale. Blessé à Beauséjour, ouest de Massiges, le 23 avril 1915. Décédé le 17 mars 1938 à Six-Fours, des suites de ses blessures de guerre.

La situation du 4^e RIC au moment de l'arrivée d'André Audibert sur le front

Parti de Toulon le 9 août 1914, le régiment est dirigé vers la Belgique. Stoppé par l'attaque allemande le 23 août, il se replie, pendant dix jours, jusqu'au 5 septembre sur le canal de la Marne à la Saône au sud-est de Vitry-le-François. En pleine retraite, le 3 septembre 1914, André Audibert rejoint le régiment avec 1 200 réservistes. Du 30 août 1914 au 23 avril 1915, André Audibert tient un journal dont sont extraits les passages suivants :

"Le 3 septembre... Je marche difficilement, surtout, étant chargé du sac complet. Je souffre beaucoup des pieds... nous allons camper dans une grange. Nous nous mettons au travail pour faire la soupe, mais pas plutôt commencé, qu'un obus vient éclater à 50 mètres de notre cantonnement. On sonne de suite la générale et nous déguerpissons au plus vite, n'étant pas protégés par l'artillerie... Nous avons dans la section plusieurs morts et blessés. Dans cette retraite précipitée, j'ai abandonné mon sac avec son contenu car j'étais à bout de force".

"Le 4 septembre... nous poursuivons notre retraite vers Vitry-le-François... Le 5, nous sommes partis à une heure et demie... Je souffre beaucoup des pieds et marche difficilement car nous faisons des marches forcées à cause des Boches qui sont toujours à nos trousses. Nous sommes tout près de Vitry-le-François, à environ 2 kilomètres. Vers 2 heures nous allons à la rencontre des Boches qui ne se font pas attendre. La bataille s'engage, vive, et nous sommes obligés de nous replier en passant la Marne, mais pas sur les ponts, nous avons de l'eau jusqu'au ventre et les obus se chargent de nous faire détalier..."

La poursuite des combats dans la région de Massiges

Fin mars 1915, le régiment se rend en première ligne près du fortin de Beauséjour, à l'ouest de Massiges. Victime de la guerre des mines, André Audibert y est grièvement blessé le 23 avril 1915.

"Le 21 avril, on monte en première ligne, la position est mauvaise. Nous sommes au poste d'écoute qui est miné. On entend les Boches travailler mais le génie fait une contre-mine... Le 23, la journée se passe assez bien, mais le soir après la soupe, les Boches simulent une attaque et pas plutôt nous sommes au créneau que nous sautons en l'air. C'est terrible, nous sommes projetés dans la tranchée et sommes ensevelis sous une avalanche de sacs de terre et de blocs. Je suis complètement enterré, à peine si je peux respirer et, je crois sûrement que mon heure est arrivée, quand j'entends qu'on essaie de dégager ceux qui étaient tombés sur moi. Je suis resté 2 heures et demie enseveli et quand j'ai eu la tête libre et que j'ai respiré librement, c'est alors que j'ai senti mes souffrances. J'étais coincé par des sacs, contre un collègue qui, lui, était mort... On me laisse là dans le boyau jusqu'au matin 8 heures, heure à laquelle les brancardiers, le 24, viennent me chercher".

Soigné pendant plus d'un an à l'hôpital de Troyes, il est transféré de juin 1916 à avril 1917 à l'hôpital complémentaire de Tours.

Il passe ensuite en commission de réforme et rejoint le dépôt du 4^e RIC en mai 1917. Il décèdera en 1938 à Six-Fours à l'âge de 51 ans, des suites de ses blessures, sans avoir pu reprendre une activité professionnelle suivie.



André Audibert à l'hôpital de Troyes.
(Famille Audibert).

Alphonse Cautellier

(1876 - 1914)



Né le 25 avril 1876 à Six-Fours. Classe 1896. Militaire de carrière. Marié, trois enfants. Admis à l'école spéciale militaire en octobre 1897. Promu sous-lieutenant au 5^e Régiment d'Infanterie Coloniale (RIC) en 1900, lieutenant en 1901, capitaine en 1912. *Mort pour la France le 22 septembre 1914*

Le 3 août, lorsque la guerre éclate contre l'Allemagne, il est au 8^e RIC dépendant de la 2^e Division d'Infanterie Coloniale (DIC) du Corps d'Armée Colonial (CAC) intégré à la IV^e Armée française. Décédé le 22 septembre 1914 à Massiges (Champagne).

De l'offensive en direction de la Belgique à la retraite

- 11-23 août 1914 : Arrivé le 11 août dans la Meuse, le 8^e RIC prend part à la bataille des frontières. Parvenu à Stenay (sud-est de Sedan), le 22 août, il franchit la frontière belge. À la tête de la 9^e compagnie, le capitaine Cautellier doit faire face à une violente contre-offensive allemande soutenue par une puissante artillerie. L'ordre de repli est donné.
- 24 août - 5 septembre 1914 : De violents combats l'opposent à l'ennemi dans les Ardennes (région de Saint-Walfroy) le 25 août, dans la Meuse les jours suivants. Le 2 septembre, le 8^e RIC traverse l'Aisne. Il tente de freiner l'avancée ennemie sur le canal de Vitry-le-François à Saint-Dizier et se replie le 5 au sud de la vallée de la Marne.

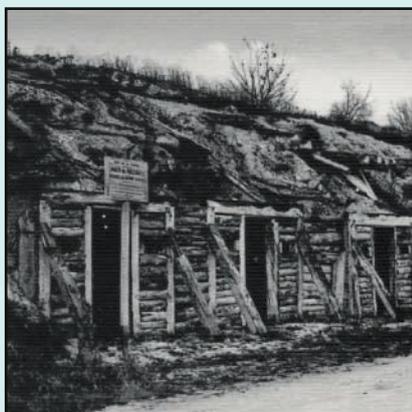
De la bataille de la Marne à la stabilisation du front

- 6-22 septembre 1914 : Le 6 septembre, la 9^e compagnie commandée par le capitaine Cautellier est lancée dans la bataille de la Marne. Elle livre de durs combats au sud-est de Vitry-le-François et subit de lourdes pertes. L'offensive allemande est stoppée le 8 septembre. Au cours des jours suivants, le 8^e RIC se lance à la poursuite de l'ennemi, et parvient dans la région de Massiges. Il est stoppé par les tranchées tenues par les Allemands. De violents combats s'engagent provoquant de lourdes pertes. Le 22 septembre, le 8^e RIC se porte à l'attaque des tranchées ennemies, attaque meurtrière au cours de laquelle le capitaine Cautellier est tué (à la cote 191), au terme de six semaines de combat. Il est alors âgé de 39 ans.

La "main de Massiges" : un lieu de combat tristement célèbre

"Haut lieu des combats de Champagne, cette position stratégique a été tristement célèbre, en particulier de 1914 à 1915 ; on estime à 25 000 le nombre de soldats français tués, blessés ou disparus, et autant de soldats allemands. Les régiments (à recrutement métropolitain) du Corps d'Armée Colonial poursuivant les Allemands, stoppaient en Champagne le 14 septembre 1914 devant une hauteur d'où l'ennemi leur tient tête de toutes ses armes . . . Anonyme sur les cartes, son contour rappelait grossièrement une main. Chaque doigt fut un bastion de cette forteresse naturelle. L'âpreté des combats, le sang dont elle a été arrosée, les souffrances endurées dans la boue de ses tranchées, la ruineuse guerre des mines témoignent hautement du prix attaché à sa possession par les deux adversaires. Tombeau de l'infanterie coloniale".

(Site internet : lamaindemassiges.com)



La main de Massiges
(Source : L'illustration).

Laurent Joseph Cayol

(1894-1915)



Né le 3 août 1894 à Six-Fours. Classe 1914. Forgeron aux Forges et Chantiers de la Méditerranée. Incorporé le 4 septembre 1914 au 1^{er} Régiment de Fusiliers Marins. "Mort pour la France" à Nieuport (Belgique), le 31 mars 1915.

Les régiments de fusiliers marins

Lors de la déclaration de guerre, la Marine dispose d'un surplus d'effectif de plusieurs milliers d'hommes qu'elle ne peut pas utiliser à bord de ses bâtiments. Les 1^{er} et 2^e régiments de fusiliers marins sont créés début août, dans le but de combattre à terre. 6 000 hommes forment alors une brigade sous le commandement du contre-amiral Ronarc'h. Leur première mission est la défense de la capitale. Venus d'abord de Lorient, ils sont bientôt rejoints par des marins de Rochefort, Brest, Cherbourg et Toulon. Laurent Cayol est affecté à la 11^e Compagnie du 1^{er} Régiment de Fusiliers Marins (1^{er} RFM).

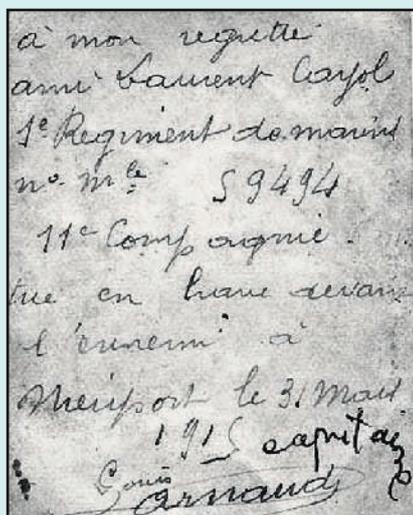
L'engagement des régiments de fusiliers marins, la bataille de Dixmude

Le 7 octobre 1914, des trains transportent les deux régiments en direction du front des Flandres. Arrivée à Dunkerque, la brigade repart vers Anvers. À Gand, elle reçoit l'ordre de descendre du train, la voie étant coupée au-delà. Du 9 au 11 octobre, elle s'efforce de protéger la retraite des troupes qui évacuent Anvers puis décroche en direction de Dixmude qu'elle atteint le 15 après une marche épuisante. Le général Foch demande à l'amiral Ronarc'h de tenir ses positions jusqu'à l'arrivée de renforts. Après de terribles combats, le 10 novembre, les défenseurs de Dixmude sont contraints de se replier après avoir tenu leurs positions pendant plus de trois semaines. 3 000 marins sont tués ou mis hors de combat. Le 15 novembre, l'offensive allemande est stoppée.

Le sacrifice de cette brigade a un grand retentissement en France. Le drapeau des fusiliers marins leur est remis solennellement le 11 janvier 1915, près de Dunkerque, par le Président de la République, Raymond Poincaré. Fin janvier 1915, la brigade des fusiliers marins s'installe près de Nieuport. Tandis que progressivement le front se stabilise, elle reste soumise à des bombardements intensifs réalisés par l'artillerie lourde allemande.

La disparition de Laurent Cayol

Laurent Cayol est tué le 31 mars 1915. Il avait 21 ans. Sa dépouille repose alors en Belgique au cimetière de Nieuport. Elle sera transférée plus tard en France au cimetière national de Notre-Dame de Lorette.



Pierre Fournié

(1878-1915)



Né le 9 avril 1878 à Senconac (Ariège), il réside à Six-Fours en 1914. Pierre Fournié est ajusteur de son métier. Mobilisé le 2 août 1914, il rejoint le 27^e Bataillon de Chasseurs Alpins (27^e BCA) à Villefranche-sur-Mer, puis est affecté au 64^e BCA en septembre 1914. Quatre mois plus tard, il disparaît à Crouy près de Soissons (département de l'Aisne) à la cote 132. "Mort pour la France"

La situation du 64^e BCA au moment de l'arrivée au front de Pierre Fournié

Formé à Villefranche-sur-Mer, le 64^e BCA parvient le 26 août à Longeau près d'Amiens. Confronté à l'offensive allemande, il recule jusqu'à Senlis. Début septembre, il participe, dans la région de Meaux, à la bataille de la Marne, puis se lance à la poursuite de l'ennemi jusqu'à Villers-Cotterêts (12-13 septembre) au sud du département de l'Aisne. Du 13 au 20 septembre, des combats acharnés l'opposent à l'ennemi. Les Allemands occupent des tranchées plusieurs fois reprises avec des attaques à la baïonnette. Le 19 septembre, alors que la bataille de l'Aisne fait rage, Pierre Fournié rejoint le 64^e BCA qui, sur le plateau de Vingré (à proximité de Soissons), reprend trois lignes de tranchées à l'ennemi, faisant près de 200 prisonniers.

La participation de Pierre Fournié à la bataille de Crouy (nord-est de Soissons)

À partir de la fin septembre 1914, le 64^e BCA occupe des positions près de Crouy. Fin décembre, le haut-commandement français tente de s'établir plus solidement dans la région de Soissons. Début janvier 1915, après un bombardement intensif, l'infanterie française est lancée sur les hauteurs qui dominent la ville. Les combats font rage et se déroulent dans des conditions particulièrement difficiles (pluies torrentielles, boue, crue de l'Aisne). Le 12 janvier, les Allemands déclenchent une contre-attaque générale au cours de laquelle le 64^e BCA subit de lourdes pertes.

Extrait du JMO du 64^e BCA :

"Dès le matin du 12, le bataillon est l'objet d'une vive contre-attaque allemande, commencée par un bombardement très intense sur les tranchées et continuée par l'infanterie allemande. Bien que décimés par le feu de notre artillerie et de notre infanterie, les Allemands continuent d'avancer. Le 64^e BCA se trouve alors engagé et tient ses positions toute la journée, jusqu'au moment, où il se trouve pris à revers par l'infanterie allemande. Le capitaine commandant donne l'ordre de se replier. La 9^e compagnie et une section de la 8^e, trop engagées, n'ont pu se retirer à temps et, encerclées, ont été complètement anéanties ou faites prisonnières".

La disparition de Pierre Fournié le 12 janvier 1915

Le bataillon se reforme derrière le talus du chemin de fer et, à 22h, vient occuper le chemin de Crouy, à la Verrerie avec ordre de s'y maintenir coûte que coûte. Le bataillon est réduit à 230 hommes. Il en a perdu près de 500. Pierre Fournié est porté disparu à la cote 132 à Crouy, ce 12 janvier 1915. Son corps ne sera jamais retrouvé. Son décès sera reconnu par le tribunal de Toulon à la date du 25 mai 1921.



Félix Eugène Jaufred

(1893-1914)



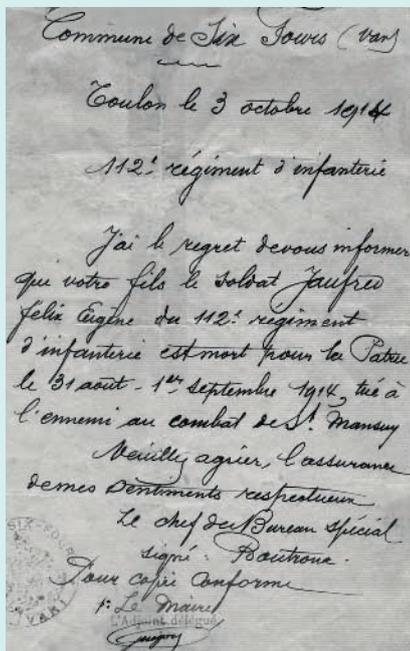
Né le 16 mars 1893 à Six-Fours. Classe 1913. Agriculteur. Félix Jaufred effectue son service militaire lorsque la guerre éclate. Affecté au 112^e régiment d'infanterie, il est mobilisé le 2 août 1914. Il est tué un mois plus tard, le 1^{er} septembre 1914, près de Lamath (Meurthe-et-Moselle). "Mort pour la France".

La participation de Félix Jaufred à la bataille des frontières : août 1914

Le 112^e RI s'embarque à Toulon pour la frontière les 7 et 8 août 1914. Intégré au 15^e corps, il fait partie de la 29^e DI. Débarqué à Diarville (au sud de Nancy) les 9 et 10 août, le 112^e passe la frontière le 14 août et prend part à la bataille de Moncourt. C'est pour Félix Jaufred le baptême du feu. Son régiment subit des pertes sensibles causées par l'artillerie ennemie. De Moncourt, le 112^e se porte sur Dieuze où il entre le 19, tandis que ses avant-gardes parviennent à Bidestroff. Jusqu'alors l'ennemi s'est dérobé. Mais le 20 au matin, les Allemands lancent une violente contre-attaque, contraignant le 112^e à la retraite, qui se poursuit jusqu'au 23. Après s'être réorganisé, le 112^e reprend l'offensive. Le 26, les villages de Lamath et de Xermaménil sur la Mortagne sont repris. Les combats se poursuivent au cours des jours suivants dans les bois environnants en direction de la Meurthe.

La mort de Felix Jaufred le 1^{er} septembre 1914

Blessé le 31 août, dans les bois de Saint-Mansuy, près de Lamath, Félix Jaufred décède le lendemain à l'âge de 21 ans au terme de quinze jours de combats particulièrement meurtriers.



Témoignage d'un officier du 15^e corps appartenant au 112^e RI et présent à proximité de Lamath :

"1^{er} septembre... Les hommes réduits en bouillie, les mutilés écharpés, ce bras de caporal pendu à une branche et cette fumée âcre et persistante ! De la nausée, de l'énerverment, de la lassitude, un peu de désespérance. Pas d'eau, pas de vivres, des pertes inutiles, une tension très grande. On ne dort plus, on mange à peine, les bouches sont dévorées par la soif et l'on se demande quand tout cela va finir...". (Extrait des Carnets de route et lettres de guerre de Marcel Rostin (1914-1916), C'est-à-dire Éditions, 2008)

Extrait du Petit Var (8 octobre 1914)

"Six-Fours Reynier,

Mort au champ d'honneur. Nous apprenons avec un vif regret la mort glorieuse de notre bon ami Félix Jaufred, soldat au 112^e d'infanterie, tué à l'ennemi, le 1^{er} septembre, dans la Meuse. Fils du laitier bien connu, Félix était le cadet d'une famille de sept enfants. D'un caractère très populaire, en raison de sa profession, la disparition de ce brave a vivement impressionné la population.

À tous les membres de sa famille, nous présentons nos sentiments émus. - M.B."

Marius François Maillet

(1889-1928)



Né le 14 février 1889 à Six-Fours. Classe 1909. Chaudronnier sur fer. Affecté au 24^e Régiment d'Infanterie Coloniale. Blessé à Cappy, sur la Somme, le 8 février 1916. (Croix de Guerre). Décédé le 8 juin 1928 à Six-Fours, des suites de ses blessures dues aux gaz. "Mort pour la France".

Le 24^e Régiment d'Infanterie Coloniale

Avec le 22^e RIC, le 24^e RIC forment la 6^e Brigade d'Infanterie Coloniale de la 2^e Division d'Infanterie Coloniale du Corps d'Armée coloniale intégré au début de la guerre à la IV^e Armée française.

La participation a la bataille des frontières et au repli sur la Marne

Parti en train de Perpignan le 10 août, le 24^e RIC est dirigé par étapes successives en direction de la Belgique où il pénètre le 22 août (à Jamoigne précisément). Dès le lendemain, il est confronté à l'attaque allemande assortie de violents tirs d'artillerie et subit de très grosses pertes (11 officiers et 550 hommes). Pendant dix jours il se replie et parvient le 5 septembre sur le canal de la Marne à la Saône au sud-est de Vitry-le-François.

La bataille de la Marne et la poursuite de l'ennemi

Au sud de Vitry-le-François, du 6 au 10 septembre, attaques allemandes et contre-attaques françaises se succèdent. Ces cinq jours de combats font perdre au régiment 8 officiers et 537 hommes. Le 14, le 24^e RIC s'empare de Virginy et de Massiges au nord-est de Suippes au prix d'une lutte acharnée et meurtrière sur les cotes 199 et 191 qui coûtent au régiment 10 officiers et 450 hommes.

Les combats dans le secteur de Massiges

De septembre 1914 à mars 1915, le régiment reste positionné dans le secteur de Massiges où il participe à des combats incessants. Il occupe du 21 mars au 31 mai le fortin de Beauséjour. Entre septembre et décembre 1915, le régiment perd 21 officiers et 1 600 hommes, avant d'être dirigé sur la Somme.

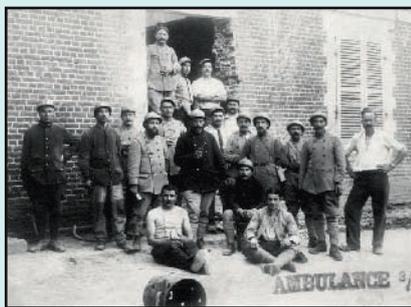
Le 8 février 1916 à Cappy (ouest de Frise, sur la Somme), Marius Maillet est blessé

Extrait du livret militaire de Marius Maillet : "Plaie cuisse droite. Cité à l'ordre du régiment N° 252, le 6 mars 1916. Soldat très courageux, pendant un violent bombardement est resté en Surveillance près de sa mitrailleuse. Croix de Guerre avec étoile de bronze".

Par la suite il subira une attaque aux gaz et passera devant une commission de réforme à Rennes le 3 février 1917 et se retirera chez lui à Six-Fours où il décédera des suites de ses blessures dues aux gaz le 8 juin 1928, à l'âge de 39 ans.

Ses décorations :

Croix de Guerre avec étoile de bronze / Insigne des grands blessés / Médaille de la Victoire / Médaille commémorative de la Grande Guerre.



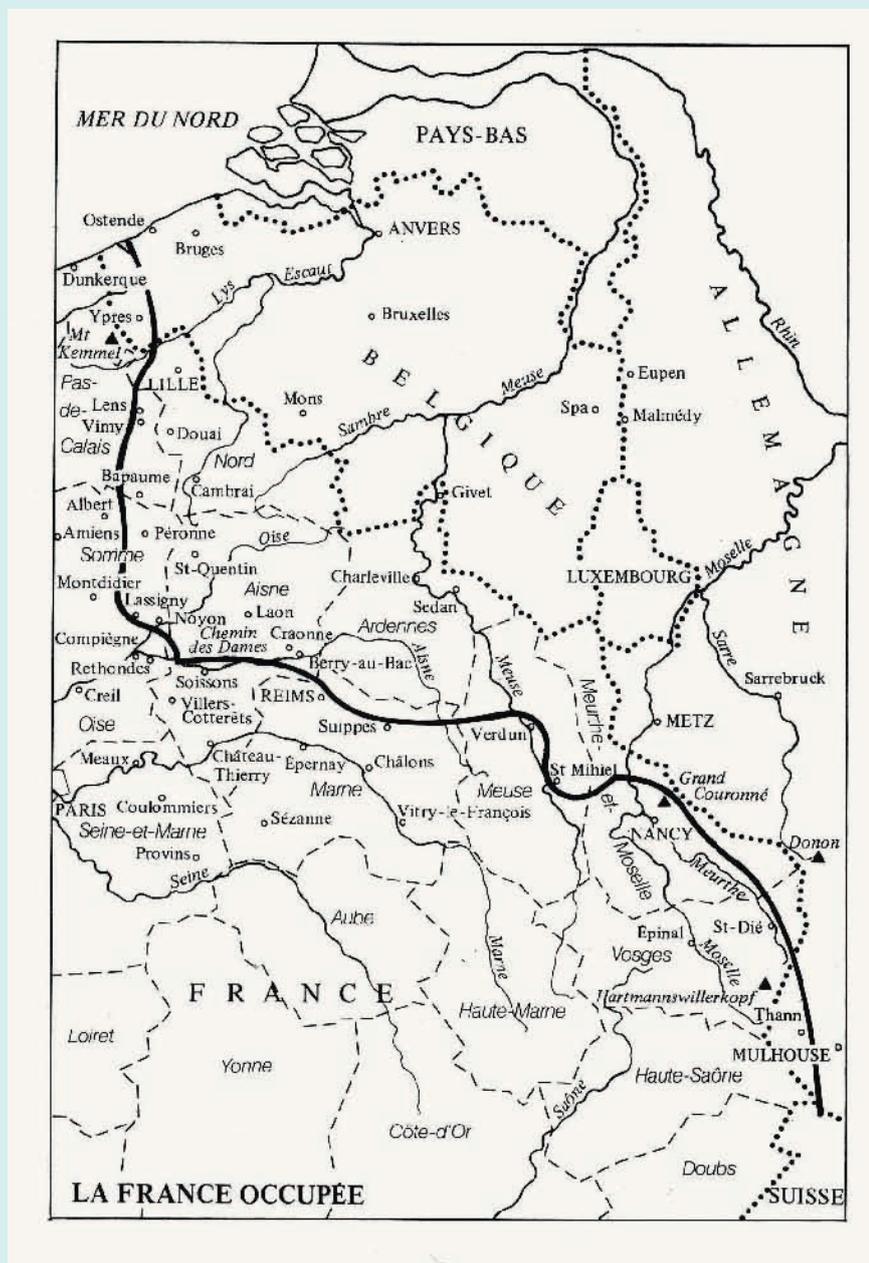
Hôpital de Cappy

L'accueil des réfugiés à Six-Fours pendant la Grande Guerre

Parmi les soldats dont les noms sont gravés sur le Monument aux Morts de Six-Fours figurent Joseph Maillot ou encore Jean-Pierre Laménie dont les familles venues du nord de la France se réfugient à Six-Fours pendant la Grande Guerre. 66 personnes au total trouvent refuge dans la commune de 1915 à 1919.

Une situation dramatique

Les dures années d'occupation nazie ont éclipsé dans nos mémoires celle du nord-est de la France pendant la Grande Guerre. Or, dans les territoires envahis par l'armée allemande au cours des premières semaines du conflit en 1914, la population est soumise à rude épreuve. Perquisitions, réquisitions, travail forcé, rafles sont le lot quotidien de plus de deux millions de personnes (essentiellement des femmes, des enfants et des vieillards) vivant dans les départements du nord-est du pays (*Aisne, Ardennes, Marne, Meurthe et-Moselle, Meuse, Nord, Oise, Pas-de-Calais, Somme et Vosges*). Tout au long de la guerre, tandis que certains sont acheminés en Allemagne (en avril 1916 par exemple, 20 000 femmes et jeunes filles de la région de Lille-Roubaix-Tourcoing et quelques hommes y sont déportés) et internés dans des camps, vivant dans le dénuement le plus absolu, d'autres sont déplacés à des dizaines de kilomètres de chez eux et subissent des conditions de vie tout aussi déplorables. Au printemps 1915, les Allemands autorisent et organisent le départ vers la France de bouches inutiles : femmes chargées de jeunes enfants, vieillards, malades, orphelins. De Suisse où ils reçoivent les premiers soins, environ 500 000 rapatriés rentrent en France après avoir enduré de terribles épreuves dont *Le Petit Var* se fait l'écho en mars 1915. Dirigés vers les départements de l'Arrière, ils sont plusieurs milliers à être acheminés dans le Var au cours de la guerre, évacués des zones de combat ou libérés des camps allemands, avant d'être répartis dans les communes du département.



La France occupée (Source : La Grande Guerre, P. Miquel, Fayard, 1983).



1914-1915. — Arrivée d'un convoi d'évacués à Annemasse.



Le passage à Genève des évacués des départements envahis (Source : L'illustration).

Leur accueil n'est pas sans poser de nombreux problèmes (hébergement, nourriture, scolarisation des enfants...) que les Varois s'efforcent de résoudre.

L'arrivée des réfugiés à Six-Fours

Sont accueillies à Six-Fours :

- 28 personnes en 1915. Ce sont pour la plupart d'entre elles des mères de

famille (10) accompagnées de leurs jeunes enfants (17). On ne compte qu'un homme parmi elles. Originaires des départements de l'Oise et de l'Aisne, elles ont été envoyées en captivité en Allemagne pendant plusieurs mois, avant d'être libérées. Séparées du reste de leur famille, elles sont le plus souvent sans nouvelles de leur mari, mobilisé ou déporté en Allemagne. Elles arrivent à Six-Fours dans un état de dénuement absolu, à bout de force. Telle Juliette Maillot (dont l'époux sera tué en 1916) âgée de 23 ans, maman de deux jeunes enfants de 3 et 2 ans, arrivée le 11 mars 1915 et décédée dix jours plus tard à l'hôpital de La Seyne.

- 16 personnes en 1916 dont 5 femmes accompagnées de 9 enfants. Originaires de Meurthe-et-Moselle, elles aussi, ont subi les camps d'internement en Allemagne avant d'être libérées en janvier 1916.
- 2 personnes en 1917, une mère et son enfant.
- 17 personnes en 1918 (dont 5 femmes, 11 enfants) originaires du Nord de la France et évacuées de Belgique.
- 3 personnes en 1919 originaires du Pas-de-Calais.

66 personnes au total auxquelles les Six-Fournais se doivent d'apporter leur aide.

Extrait du *Petit Var* du 13/03/1915 sous le titre "*Les internés civils arrivent Récit douloureux*" :

"Évacués des camps de concentration, où ils endurèrent mille privations, de nombreux habitants des départements envahis ont été dirigés sur notre région et 250 d'entre eux ont été répartis de la façon suivante : La Crau, 100 ; Ollioules, 53 ; Evenos, 4 ; Le Beausset, 12 ; Carqueiranne, 32 ; La Londe, 20 ; Six-Fours, 32. 72 ont été conduits de la gare P.-L.-M. à celle de Sud France (Toulon) pour être dirigés sur diverses localités. Ils appartiennent pour la plupart au département de l'Aisne. Ce que nous ont raconté ces infortunés est particulièrement angoissant. "On n'a laissé dans mon village, disait une femme, que 35 jeunes filles pour... laver le linge des soldats allemands. Nous avons séjourné quatre mois à Rastadt, où nous avons souffert du froid et de la faim. Parfois, les Allemands s'amusaient à nous jeter, comme à des chiens, des croûtons de pain. Étant affamés, nous nous précipitions sur ces croûtons, malgré les rail-

leries que nous provoquons chez ces misérables. Pour nous crever le cœur on nous conduisait parfois devant les fils de fer barbelés qui entouraient les camps des malheureux soldats prisonniers. Ce spectacle écœurant semblait réjouir fort nos cruels ennemis..."

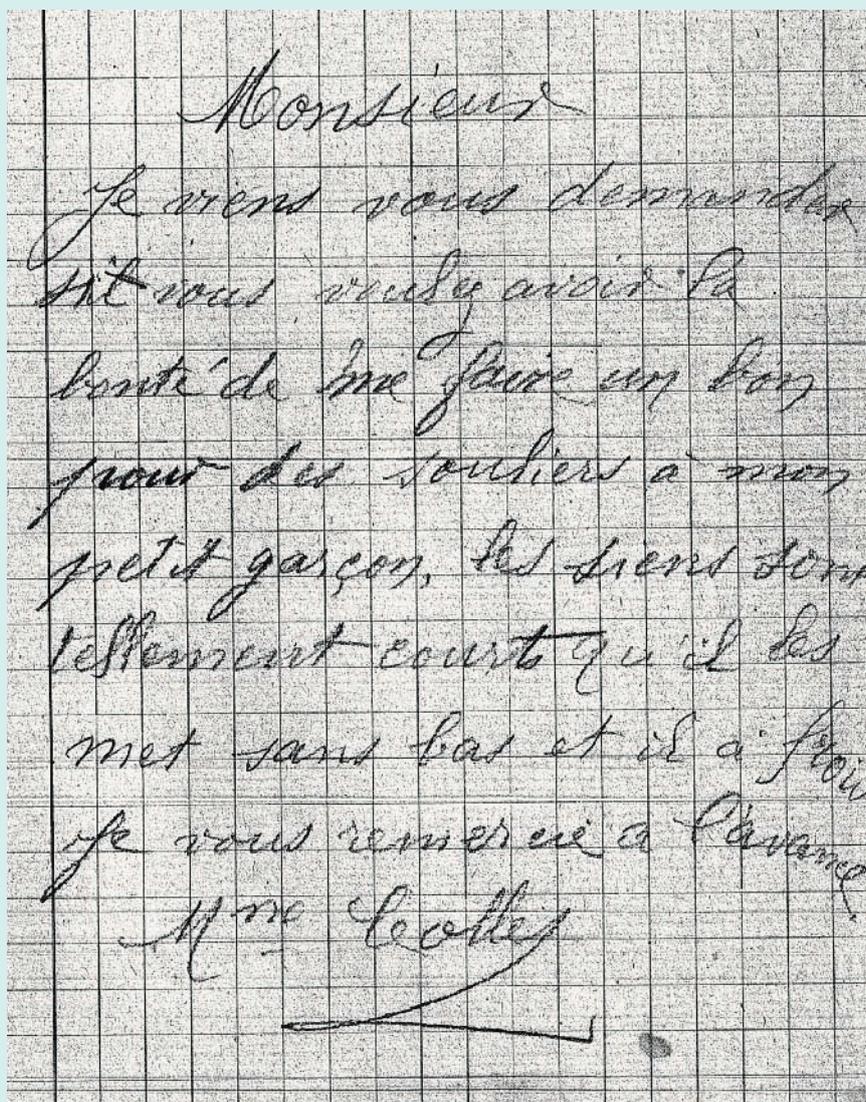
L'aide aux réfugiés

Dès septembre 1914 est constitué un comité local de secours destiné à soulager dans la mesure du possible les misères résultant de la guerre. Un état des offres de logements à titre gratuit est dressé, une vingtaine de Six-Fournais se proposant d'héberger les réfugiés. De nombreux appels sont lancés à la population par les autorités politiques. Des secours en nature (vêtements, livres scolaires, nourriture) leur sont apportés. Une modeste allocation leur est versée par l'État ...

Malgré cela, la situation de ces familles demeure très difficile tant sur le plan financier que sur le plan psychologique.



Carte de rapatrié.
(Source : Archives municipales de Six-Fours).



Lettre d'une maman adressée au maire de Six-Fours.
(Archives municipales de Six-Fours).

Un Seynois sur le front d'Orient d'après Louis Baudoin, *Ma vie : journal intime. Recueil de souvenirs (1972)*¹

Extrait de la fiche matricule (Archives départementales du Var)

Louis Baudoin, historien connu de la ville de La Seyne-sur-Mer², a été mobilisé sur le front d'Orient de 1917 à 1919. Il en a fait un récit surprenant dans un ouvrage personnel intitulé *Ma vie : journal intime. Recueil de souvenirs*, paru en 1972. L'ouvrage compte 160 pages et 100 sont consacrées aux 22 mois passés au front, c'est dire si cette période l'a marqué, 50 ans plus tard.

Le soldat Louis Baudoin n'a pas été confronté au "feu" : il n'a connu ni les tranchées, ni les combats des soldats d'Orient, il a connu la maladie si désastreuse sur ce front³. Affecté au Train des équipages, chargé du transport des matériels lourds, il ravitaille les régiments au combat, puis il est envoyé dans l'armée d'occupation du Danube après la signature de l'armistice le 30 septembre 1918. Il supporte les conditions extrêmes de vie, de transport, mais "on était jeune" dit-il. Il découvre un autre monde, un monde pour partie approché dans les livres. Pendant ces

22 mois de mobilisation Baudoin prend des notes.

Un jeune homme cultivé

Louis Baudoin est né en 1892 à La Seyne. Il a habité avec ses parents dans différents quartiers de la ville puis dans celui de la Donicarde. De famille plus aisée que la moyenne, Louis Baudoin doit beaucoup à un père cultivé.

Ce père qu'il perd à l'âge de 12 ans, était inscrit à la faculté de médecine de Montpellier et aurait dû suivre des études médicales. Louis a eu une sœur, qu'il n'a pas connue car morte très jeune et un frère aîné, disparu à l'âge 15 ans, très proche de son père.

Louis disposait de la bibliothèque paternelle bien fournie avec laquelle il développe les premiers éléments d'une culture acquise à l'école, précisément à l'Institution Sainte-Marie à La Seyne, qu'il doit quitter à l'âge de 16 ans pour aller travailler dans les bureaux des Forges et Chantiers de la Méditerranée. Ce père disparu trop tôt a eu le temps d'attiser sa curiosité intellectuelle et son goût de la nature lors de grandes promenades. Son ami Jacques Besson écrit : "Oui Baudoin se dévoile comme

un contemplatif. Il n'était pas rare de le voir passer dans nos rues appareil photographique en bandoulière se dirigeant d'un pas calme et décidé vers une colline des environs pour en tirer quelques détails archéologiques et historiques ou alors tout simplement flâner et méditer au-dessus de la ville". Cette observation des lieux et des gens, ce goût de la culture se retrouvent dans la description des espaces traversés pendant ces 22 mois de guerre.

Une mobilisation dans le "Train des équipages"

Soutien de famille, le jeune homme n'a pas fait son service militaire. En 1914, Louis Baudoin est mobilisé mais réformé pour des raisons de santé : "faiblesse générale, hypertrophie du cœur" déclare la commission de réforme, plus tard il souffre d'arthrite légère. Il est versé aux services auxiliaires, au 15^e escadron du Train des équipages à Orange, puis au 14^e escadron à Lyon. Là il reçoit une instruction théorique et pratique pour la conduite des véhicules et celle des convois.

En 1917, Baudoin fait partie de la relève des 100 000 hommes venus remplacer

1 / D'après la conférence donnée à la Maison du patrimoine le 15 octobre 2015

2 / Louis Baudoin, *Histoire générale de La Seyne-sur-Mer*, 1965

3 / Cf. article de Françoise Manaranche



Le trajet du soldat Baudouin, septembre 1917 à mai 1919

ceux mobilisés sur le front d'Orient depuis 18 mois et rapatriables⁴. Il est le seul de son unité et reçoit des vaccinations de toute sorte. Depuis Lyon, il descend sur Marseille au camp Delorme, quartier des Ayalades au nord de Marseille, centre de transit pour les hommes qui partent pour le Levant ou qui en arrivent.

La traversée de l'Italie : de la culture gréco-latine à la guerre

Du 30 septembre au 16 octobre, Louis Baudouin traverse l'Italie, la mer ionienne et la Grèce continentale. Le contemplatif qu'il est, observe les paysages traversés et revit ce que ses lectures lui ont appris.

Tandis qu'il descend sur Marseille en septembre 1917, il double Orange à "l'origine fort ancien marché gaulois, colonie romaine. Elle a conservé des édifices remarquables : son théâtre, l'un des mieux conservés du temps des César, et son arc de triomphe. Elle s'est enrichie plus tard d'un musée qui possède les fragments d'un cadastre romain".

À Livourne, où il dispose d'une journée de repos, il remarque "des murailles crénelées d'un château construit par les Médicis, des églises, une place avec statue équestre du roi régnant Victor-Emmanuel III". Plus loin il croit reconnaître l'île d'Elbe où "Napoléon vécut, petit souverain d'un minuscule État, après avoir dominé l'Europe". Plus au sud, le soir du 3 octobre, il traverse la "Rome, Ville éternelle" mais surtout la campagne romaine où "sur des kilo-

mètres un aqueduc envahi par le lierre, à certains endroits, nous montrent ses arcs ruinés par les ans [...] Ainsi gagné par le sommeil je m'endors en rêvant aux Romains et à leur histoire". À Bénévent, à l'est de Naples, "station de l'ancienne Voie Appienne, [il se rappelle] le souvenir de Pyrrhus et de Charles d'Anjou l'un vaincu et l'autre vainqueur". Mais regrette-t-il : "cet exode au pays de Virgile et de Michel-Ange, ressemble à une coupe dont je n'ai pu qu'effleurer les bords avec mes lèvres".

La paysage n'est pas loin : "la Riviera ligure est magnifique sous un superbe clair de lune qui fait éclater la blancheur des villas enfouies dans la verdure". Après La Spezia, "on peut admirer une chaîne aux arêtes très vives que le soleil du matin colore de rose : ce sont les Apennins". Il contemple "au loin le Vésuve qui dresse sa croupe régulière d'où échappe une panache de fumée assez haut". Plus loin encore c'est "tout un petit peuple de vendangeurs très affairés ; avec des vignes il y a également des orangers, des figuiers, des amandiers".

Mais il va à la guerre : "On roulait nuit et jour dans un confort très relatif avec

peu d'arrêts [...] au passage dans les gares comme dans la campagne, nous étions l'objet de témoignages affectueux de la part de la population".

À Tarente, le temps n'est plus à la description de la ville antique, mais à l'attente longue "avant de poursuivre jusqu'au camp de Buffalotto situé sur les bords de la Mare Piccolo [...] où sont mouillés de nombreux bâtiments de guerre".

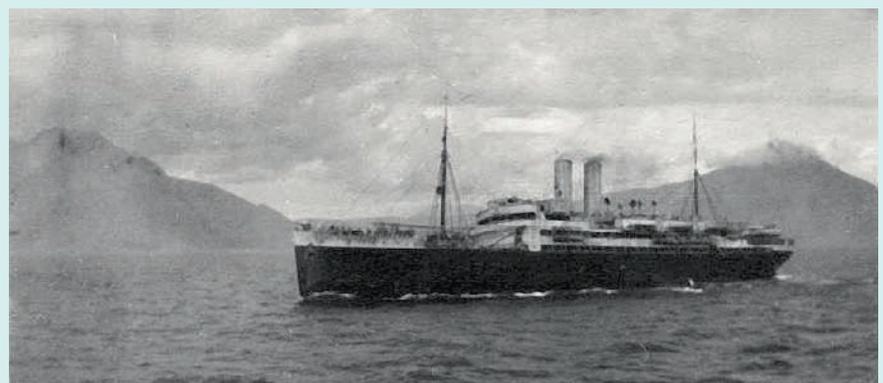
Il embarque sur le *Duc d'Aumale*, bateau de la compagnie transatlantique chargé du transport des troupes, escorté de deux contre-torpilleurs français, d'hydravions et de patrouilleurs italiens. Il fait nuit "les étoiles brillent étincelantes tandis que les grosses lames heurtent les flancs du bâtiment en produisant un bruit énorme et sourd [...] nous sommes installés dans un coursive extérieure [...] engoncé dans ma ceinture de sauvetage (dotée d'une pochette prévue pour recevoir un flacon de rhum en cas de torpillage, mais dont le flacon est absent)".

La mer ionienne est traversée sans encombre par un temps clair, le jeune soldat contemplatif aperçoit les îlots nombreux "aux roches rouges dans des écrans verts se mêlant au bleu profond [...], à droite Ithaque, patrie d'Ulysse, majestueuse".

Le soir du 9 octobre le *Duc d'Aumale* arrive dans la baie de l'Îtéa base secondaire de l'Armée d'Orient.

La traversée de la Grèce continentale : du Parnasse aux Thermopyles, des Ezvones au régiment de Zouaves

Du camp de l'Îtéa Baudouin observe les montagnes du Parnasse et "Delphes sanctuaire sacré des Athéniens, lieu où la Pythie rendait ses redoutables



Le Duc d'Aumale

4 / Cf. article de Jacqueline Viollet-Répetto



Le défilé des Thermopyles aujourd'hui

oracles, où se trouvaient leur trésor, leur temple d'Apollon, le fameux stade et le tholos de Marmaria". Plus au nord, après avoir pris le train à Bralo le 10 octobre il stationne à proximité de Pharsale "qui vit en 48 av. J.-C. la victoire de César sur son rival malheureux Pompée". Alors que le train descend vers la plaine du fleuve Vardar, il laisse "le fameux défilé des Thermopyles avec Léonidas et ses trois cents Spartiates qui se défendirent héroïquement contre les Perses de Xerxès". Et évidemment "le massif, fier et majestueux Olympe de Thessalie [là où] le peuple hellène avait placé le séjour des ses rois divins en ce trône de Zeus aux grandioses draperies de granit".

L'observation de la nature reste présente : à proximité d'Itéa "dans les champs pierreux qui l'entourent, l'alouette sautille, très familière. Est-ce une descendante de l'oiseau chéri de nos ancêtres gaulois, "l'Alauda" qui sont venus jusque dans ces régions ?". se demande-t-il. "Dans les gorges du Tempé [...] remplis d'oliviers sauvages et de puissants lentisques, de hautes falaises nous dominent survolées par des aigles qui planent dans le ciel bleu".

Là en Grèce, il croise la population et les traces de la guerre

À Amphissa, "[aux fenêtres] de jolis visages aux yeux vifs et cheveux noirs nous saluent fort aimablement [...] Des groupes bleus ou kakis qui garnissent les véhicules s'envolent des baisers très passionnés". Il croise les premiers ezvones, soldats grecs dans leur costume "traditionnel" et les premiers turcs.

Sur les pentes des monts Parnasse, "notre long convoi ressemble à un interminable serpent déroulant". "Des femmes et des hommes comblent les



Un interminable serpent déroulant

ornières ou cassent les cailloux sous la direction de gradés du Génie". Le trajet est périlleux : "un bien joli saut aérien n'est nullement imaginaire", survenu d'ailleurs à un convoi de permissionnaires.

À Sorowitch sur le front d'Orient (octobre 1917 à octobre 1918)

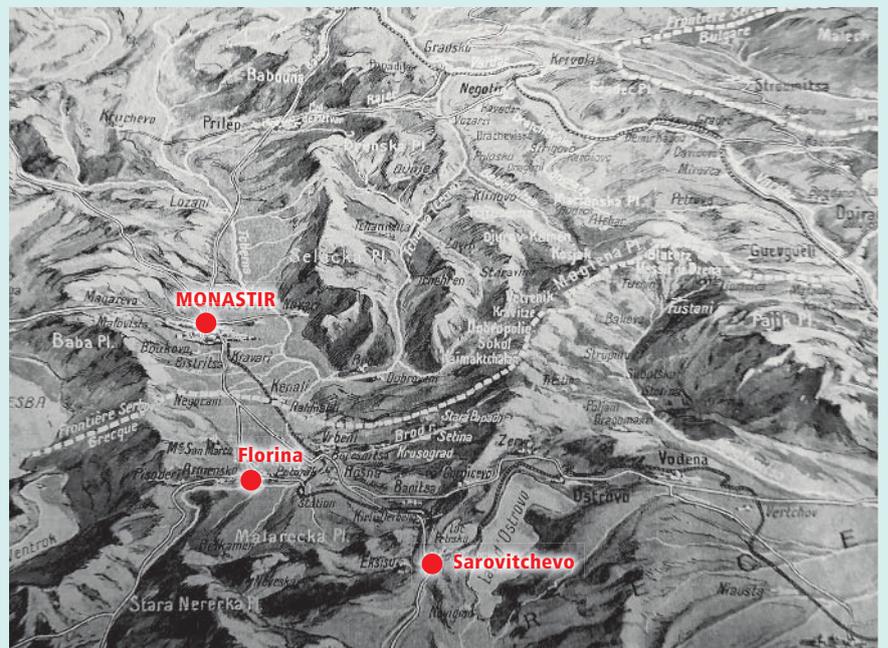
"Versé à l'Échelon avancé du Train automobile chargé d'assurer le ravitaillement en matériel et en munitions des unités de transport, sanitaires et d'artillerie lourde", il rejoint Sorowitch, village situé à 600 m d'altitude, en arrière du front français de Monastir-Bitola où cantonne l'Échelon, région marquée par les combats passés.

Il monte au front en trois jours, l'accès

y est difficile, la retraite germano-bulgare visible - "matériels, canons, armes, camions, effets divers abandonnés après une dure bataille".

50 hommes composent l'échelon, tous "trainglots". Le travail au camp est intense.

Son escadron ? L'image idéalisée de la société française en réduction, où toutes les catégories sociales sont mêlées : agriculteurs, ouvriers, intellectuels, artisans, artistes d'âges divers et plein d'entrain. Le poilu d'Orient a le "barda" d'usage mais s'ajoutent ici selon les saisons : "un complet de toile, le casque colonial, la moustiquaire" ; en hiver "la canadienne doublée en poil de mouton, passe-montagne, lunettes pour la neige, triple couverture, et chandails, gants de laine".



Pour la nourriture tout dépend de l'intendance car les ressources du pays sont faibles : conserves de bœuf, de sardines. Les légumes et les fruits sont trouvés sur place mais "en user avec prudence". En revanche Paprika et raisins secs sont en abondance, comme le vin résiné blanc au goût de "pierre à fusil", la "gnole", eau-de-vie généreuse de l'Intendance ainsi que le café. Chez le commerçant les soldats se fournissent en "Raki" et muscat spiritueux de Samos.

"Un orient fantasmé mais un orient pauvre" (Jean-Yves Le Naour)

Louis Baudoin découvre un Orient pauvre : *"Aux abords des villages, on voit de petits jardins, des champs d'orge ou de blé dur ; les moyens de transport y sont rustiques. Le cheval employé est de petite taille mais vif et agile [...] l'âne utilisé pour les déplacements et le transport des denrées. Il décrit l'insalubrité des terres basses, endroits marécageux, propices au paludisme, à la dingue, maladies auxquelles s'ajoutent le typhus et la grippe espagnole importée dont Baudoin réchappe, mais qui font autant de pertes que le feu"*.

Mais plus encore, la maladie récurrente du soldat de la Grande Guerre, le "démon cafard" que Baudoin rappelle à plusieurs reprises, danger sournois insidieux, *"il atteignait l'esprit et parvenait à toucher le physique" : "la plus belle victoire qu'il eut à affronter, celle sur lui-même, celle d'avoir, avec une complète abnégation, maintenu à de très rares exceptions près, l'intégrité de son moral et de ses espoirs"*. La lassitude, l'éloignement, le visage sévère et austère du pays, l'absence de permissions, un climat malsain, l'inconfort des arrières expliquent ce malaise que lui-même a dû ressentir mais, ajoute-t-il, *"notre jeunesse nous aidait à supporter les communes misères du sort"*.

Il met à profit les deux trois heures de liberté dont il dispose le dimanche pour satisfaire sa curiosité et aller à la découverte des villages environnants. À Eksissou s'est installé un hôpital militaire d'évacuation italien, il y découvre une nécropole militaire où

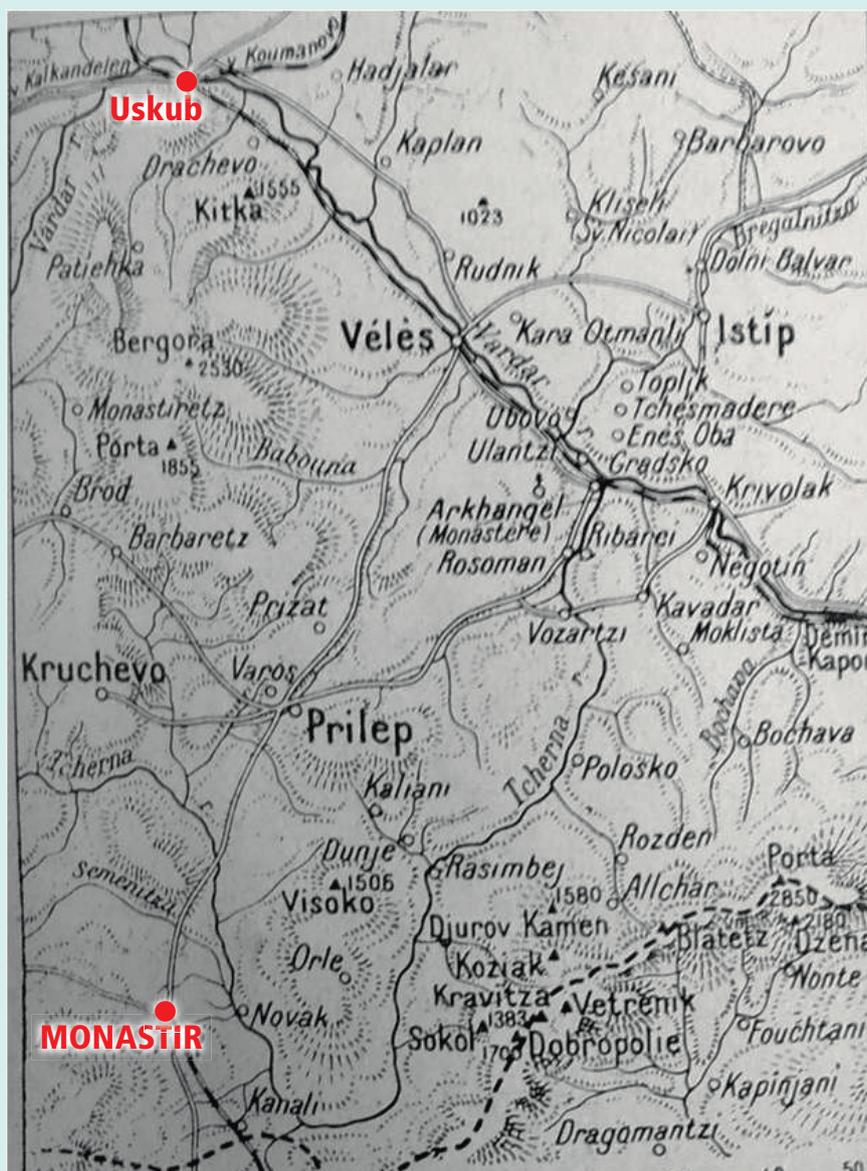


amis et ennemis d'hier se retrouvent ; à Sotir, village turc, quelques masures entourent une petite mosquée surmontée d'un minaret à côté duquel bivouaquent des spahis marocains ; à Pateli les tombes d'un ancien cimetière sont profanées par des animaux affamés.

Et puis Sorowitch au bord du lac de Perts'ko, occupée par des troupes fran-

çaises et serbes. Il observe le Grec et son chapelet, *"le Turc paisible, soumis et indolent différent de celui d'Anatolie, fort vigoureux, bon et courageux soldat"* (!!!).

Il découvre la tenue vestimentaire des Macédoniens : *"L'autochtone portait la veste de bure, un pantalon soyeux, bouffant par le fond et était chaussé de "l'opaque" [...] La femme, elle, avait*



De Monastir (Bitoli) à Uskub (Skoplie)

un corsage et un tablier chargés de couleurs voyantes et de verroterie. Ses pieds étaient nus l'été ; l'hiver toutefois ils étaient protégés, par des bas de lainage épais, fleuri chez les jeunes. Elles se teignaient les cheveux qu'elles partageaient en deux longues tresses à la mode carolingienne".

Il a le plaisir de donner des cours de français à un jeune roumain.

Il assiste à un mariage et à ses rites, "des musiciens jouaient des airs nasillards et impitoyablement monotones".

Il assiste aussi à des funérailles : "la bière découverte et le corps garni de fleurs".

"Les Balkans dépaysent mais n'enchangent pas", écrit Jean-Yves Le Naour.

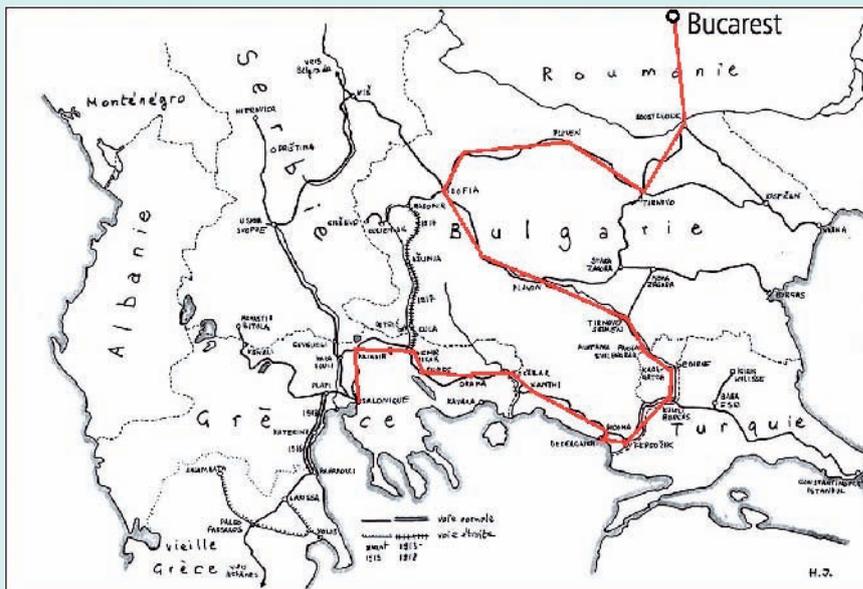
Et puis vient le réconfort d'une messe pour ce jeune homme pieux : "la première fois depuis mon départ de France [...] dans un pays étranger, hostile ou indifférent [...] heureux de cette halte spirituelle chez le Christ".

Des espaces ravagés par la guerre

Baudoin suit l'avancée de l'armée victorieuse, Monastir, Prilep, Vélès, Skoplié. À Monastir, "les boutiques ouvraient timidement leurs portes et un marché aux légumes donnait aux artères un mouvement agréable". La ville est envahie par une "foule militaire et civile des plus bariolés soldats alliés, serbes, macédoniens, turcs et albanais".⁵

D'une ville à l'autre, il traverse des zones dénudées, des "tranchées encore intactes, trous d'obus, projectiles, casques, effets jonchent le terrain et témoignent de la chaleur d'une lutte encore récente". Les routes sont encombrées d'un flot de macédoniens, de prisonniers bulgares, de blessés, d'une longue colonne de voitures d'équipages du Génie, de camions abandonnés, "de cadavres gonflés et noircis de chevaux gisant dans des flaques sur le bord de la route".

À Vélès, il devient alors le secrétaire de l'officier commandant, téléphoniste, cartographe, dactylographe. Le froid hivernal rend les conditions du cantonnement rudes. Il dispose "d'une couverture et du manteau pour



se protéger du froid" dans un entrepôt ouvert aux quatre vents.

Entre Vélès et Skoplié, "nous étions comme des navires sur une mer agitée, mer terrestre ayant des ornières profondes de plus d'un mètre à certains endroits". À Skoplié il loge dans "une maison assez élégante [...] cloisons décorées de gravures et de photographies libertines" mais pardonnons, dit-il, "cette licence à des soldats soumis à un régime de chasteté sévère plus rigoureux que ceux de France !". Il assiste à une cérémonie traditionnelle orthodoxe, identique à Bucarest : le sauvetage par de jeunes plongeurs d'une grande croix jetée dans le fleuve est un signe de protection et de prospérité pour toute la cité.

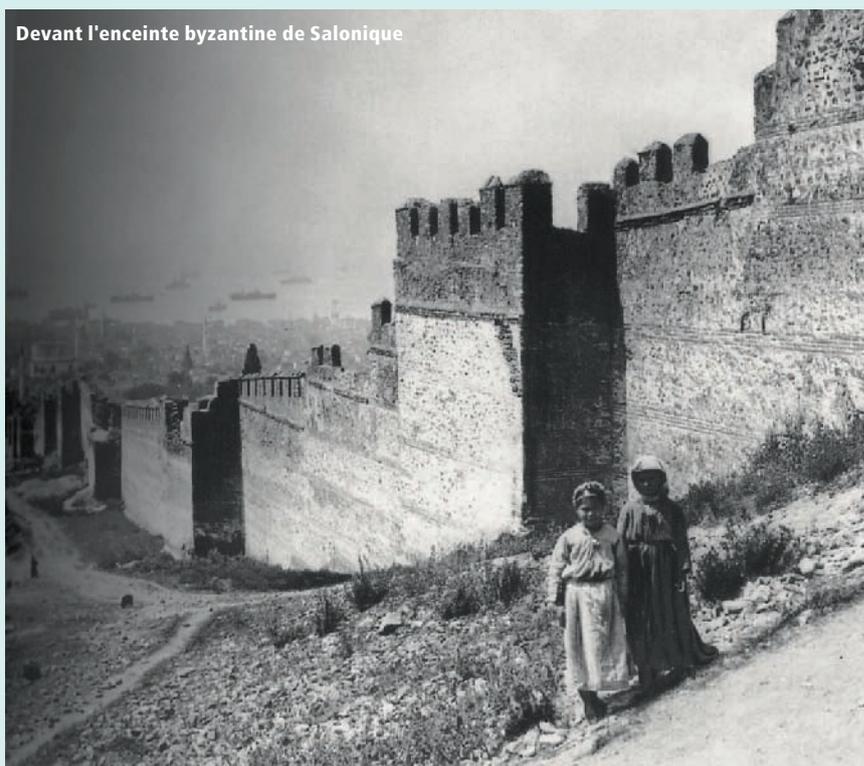
périté pour toute la cité.

Ces villes sont une vraie "Macédoine" aux dialectes et costumes différents des Turcs, Grecs, Albanais, Bulgares ; des immeubles plutôt turcs, des mosquées dominantes et "des femmes au visage voilé bavardant avec leurs voisines, tout comme les bonnes citadines de chez nous".

De Salonique à Bucarest : dernières découvertes de l'Orient

Sa section doit rejoindre l'armée du Danube en Roumanie. Elle redescend à Salonique, certains soldats sont rapatriables. "Nous allons nous éloigner

Devant l'enceinte byzantine de Salonique



5 / Cf. Jacqueline Viollet-Répetto, op.cit.

bien davantage, de plus de huit cents kilomètres sur les confins de la Russie". Une halte de deux ou trois jours à Salonique lui permet de découvrir la ville.

"C'est un carrefour de races et de peuples, dit-il. Méditerranéens, Macédoniens naturellement, Israélites, Turcs, Bulgares, Koutzo-Valaques etc. s'y coudoient, s'y croisent sans s'y mêler complètement".

Le quartier moderne endommagé par un incendie en 1917 laisse apparaître "rues et boulevards où l'oriental voisine avec le moderne, l'échoppe de l'artisan avec le luxueux magasin, la voie où le tramway électrique dépasse la primitive charrette indigène".

Quartier musulman, "colonie israélite", Église grecque orthodoxe, dont "Saint-Georges ancienne rotonde romaine devenue église puis mosquée", composent la ville en amphithéâtre qui domine un port très actif, "support logistique des Alliés d'Orient".

Dix jours de remontée vers le nord à travers la Bulgarie

Baudoin et son unité vivent dix jours de trajet par voie ferrée dans un froid neigeux, dans l'inconfort et la camaraderie. Les véhicules lourdement chargés sur les plates-formes et les hommes dans des wagons sans bancs ni paille ni chauffage, le train s'ébranle, le "cœur gros" néanmoins. "Je suis inquiet au sujet de ma chère maman, de sa santé la distance, le manque d'informations sont lourds à porter la jeune fille qui m'aime ne peut m'écrire et je suis sûr qu'elle doit souffrir [Et ceux] qui ont femmes, enfants, parents âgés, ne sont-ils pas en droit d'être en proie à une profonde nostalgie ?".

Lutter contre le froid d'abord. Sorti d'il ne sait où, un poêle est installé alimenté par du bois ramassé à chaque arrêt, puis des tuyaux usagés pour l'évacuation de la fumée. Le train traverse la zone anglaise où Baudoin imagine ce que peut-être le paysage lorsqu'il n'est pas enneigé ! L'arrêt à Dédéagatch (Alexandroupolis), base navale bulgare, proche de l'île Samothrace où l'on a découvert la fameuse "Victoire" exposée au Louvre, ne lui fait que regretter cette proximité inaccessible !

Puis le convoi remonte la vallée de la vallée marécageuse de la Maritza. "La neige sera notre compagne jusqu'aux bords du Danube", écrit-il. Ce ne seront que paysages enneigés dont il imagine et rappelle, après coup, l'activité. Progression lente et voie bloquée : pour tuer le temps, "je regrettais l'absence de mes chers bouquins [...] je ne disposais hélas que d'une Histoire de la Littérature anglaise, lue et relue". À Sofia il a le temps de faire un rapide tour de ville : "dans le tramway où je suis monté, les gens sont corrects et silencieux, rien de surprenant à cela car nous sommes dans un pays vaincu et occupé, la gaieté de notre part serait de mauvais aloi".

Après avoir traversé une zone montagneuse périlleuse où "la voie ferrée, construite en corniche, domine d'effrayants précipices". Arrivés à Roustchouk ou Ryce, port actif du Danube, le froid contraint à l'attente tandis que le matériel motorisé est tracté par des bœufs réquisitionnés "qui font leur entrée en ville à la grande curiosité silencieuse des badauds". Ville turque et slave, "aux enseignes en caractères cyrilliques [...] femmes en costume national ou turques voilées [...] il "baragouine" avec les citadins musulmans en turban, femmes jeunes ou âgées qui fumaient leurs cigarettes... fiers de leur fontaine coquette.

En Roumanie tout change. À Giurgèvo, très agréablement logé, sans lit tout de même, Baudoin retrouve un monde plus familier. Il découvre la langue roumaine aux consonances latines. Il entre en contact avec un Français "Dupont" installé là à la tête d'une

librairie qu'il visite le temps de son séjour : il y achète un dictionnaire Larousse et des cartes postales.

Bucarest capitale byzantine et occidentale

"Le séjour dans cette ville sera le meilleur que j'aurais connu depuis mon départ de France en 1917". Il y reste deux mois avant d'être rapatrié.

C'est une grande ville d'Europe centrale sillonnée par "de confortables tramways ainsi que de nombreuses et élégantes voitures de places".

Il se réjouit d'entendre parler français, de retrouver les auteurs français en majorité chez les libraires. Dans une brasserie il va écouter un orchestre qui joue des compositeurs français ou, au casino de la ville, il entend des chanteurs français. Ville de garnison au service des militaires français qui l'occupent ? Il visite divers musées et des églises byzantines, se promène dans les parcs publics tandis que les premiers signes du printemps se font sentir. Pâques arrive avec son "lot de joyeux carillons des cloches des églises [...] d'une distribution d'œufs teintés de rouges et de bleu". Il visite tout de même à l'hôpital un jeune soldat du Train qui souffrait d'une "tristesse qu'il n'arrivait pas à vaincre".

Le 22 avril 1919, Louis Baudoin avec 22 autres soldats est rapatrié, après avoir abondamment arrosé le départ. Il traverse la Valachie, "grenier à blé de la Roumanie" et la Dobroudja. Fidèle à lui-même il décrit les paysages qui lui font penser à Millet et à Rosa Bonheur. Il atteint Costantza, sur les bords de la mer Noire, port de la Roumanie sans



grand intérêt dit-il, sinon maritime, "où le pauvre Ovide avait connu l'exil".

Là il embarque sur le *Tigre*, venu de Russie, déjà chargé des huit cents hommes du 2^e régiment bis de zouaves. Son retour ressemble à une croisière sans escale. Le bateau mouille en face de Constantinople sans pouvoir la visiter, à son grand regret, mais en décrivant les rives européennes et asiatiques. "On voit la blanche *Seutari* (*Usküdar*) reliée à *Istamboul* par des ferry-boats chargés de passagers qui occupent des compartiments différents selon les sexes".

Il traverse les détroits et se rappelle les combats navals meurtriers : "Je saluais le tombeau marin du Bouvet, de l'irrésistible et de l'Océan". Il aperçoit "silencieux et abandonnés les navires Masséna et River-Clyde [...] chevaux

de Troie lors de la mise à terres des troupes franco-anglaise". Arrivé au Pirée il embarque sur le *Styria*, croise le *Vinh Long*⁶ mais ne peut visiter Athènes. Après une grosse mer en Méditerranée et le débarquement de son ami Mehadeb à Bizerte, le *Styria* rallie Marseille le 10 mai 1919.

Épilogue

Un voyage en Orient ?

Dans cette expérience de guerre sans combat, Louis Baudoin témoigne 50 ans plus tard.

Il découvre cet Orient inconnu, des modes de vie, des paysages. Il utilise sa propre culture historique.

Les rugosités de la guerre y sont effacées. Par pudeur ? Il ne se raconte pas ou peu. La guerre l'a-t-elle touché ? La mémoire a sélectionné, ou l'écrivain a sélectionné lui-même ses souvenirs pour une histoire écrite à la fin des années 60, à un moment où il est de mauvais ton de parler de la Première Guerre. On est encore proche de la Seconde.

"La mémoire de soi, écrit Boris Cyrulnik, est fortement lié aux cadres sociaux. Les histoires qu'on raconte dépendent de notre position sociale et des récits de la culture qui nous entoure".
Sauve-toi, la vie t'appelle, éd. Odile Jacob, 2014, p.271

.....
6 / Cf. article de Dominique Marcellesi

Louis Baudoin dans sa bibliothèque en 1969.



Les six derniers colloques de l'association HPS

■ Mars 2015 à Saint-Mandrier :

**La Grande Guerre sur un front oublié.
Seynois, Mandréens, Six-Fournais sur le front d'Orient (1915-1919)**

■ Novembre 2014 à La Seyne :

Traces et mémoire de la guerre 1914-1918 à La Seyne, Saint-Mandrier, Six-Fours

■ Novembre 2013 :

Quand la mer rencontre la terre

■ Novembre 2012 :

Histoires de femmes, femmes dans l'histoire

■ Novembre 2011 :

Que nous dit le paysage ?

■ Mars 2010 à Saint-Mandrier :

Regards sur l'histoire de Saint-Mandrier



Pour plus d'informations visitez notre site internet
www.histpat-laseyne.net



BULLETIN D'ADHÉSION

J'adhère à l'association pour l'Histoire et le Patrimoine Seynois

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Courriel :

Membre actif : 18 euros

Couple : 28 euros

Jeune, chômeur : 8 euros

Membre bienfaiteur, au choix :



Regards

sur l'histoire **de La Seyne-sur-Mer
Six-Fours et Saint-Mandrier**

NUMÉRO **n°15** SPÉCIAL

Association
Histoire et Patrimoine Seynois

BP 10315
83512 La Seyne-sur-Mer
Tél. 04 94 62 85 34
www.histpat-laseyne.net

Directrice de la publication
Françoise Manaranche

Crédits photographiques :
Voir sources des documents

Conception graphique et réalisation
Imprimerie Hémisud
04 94 14 70 14

ISSN : 1637-889X
Dépôt légal : novembre 2015
Prix : 15 euros

